This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGE

RELIGIEUX ET SENTIMENTAL

AUX

QUATRE CIMETIÈRES

DE PARIS.

1. Cemeteries — France — Paris.
2. Epitaphs — France — Paris.
2 GD

Deux exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale.

VOYAGE

RELIGIEUX ET SENTIMENTAL

AUX

QUATRE CIMETIÈRES DE PARIS;

OUVRAGE RENFERMANT UN GRAND NOMBRE

D'INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES,

SUIVIES

DE RÉFLEXIONS RELIGIEUSES ET MORALES;

PAR ANT. CAILLOT.

PARIS,

L. HAUSSMANN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA HARPE, N°. 80.

1809.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
270072A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

L'Auteur de cet ouvrage, donne en ville des leçons de langues latine et française, de géographie et d'histoire. Il demeure rue Hoche, n°. 1, vis-à-vis le Vaudeville.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Cet ouvrage n'est point un registre mortuaire que j'ai voulu présenter au public. Après avoir lu dans les livres les maximes de la morale, j'ai pris la résolution d'en contempler le triomphe sur les pierres sépulcrales. C'est là, en effet, que la douleur lui rend le plus bel hommage; puisqu'il n'est dicté ni par l'intérêt, ni par le désir de plaire. J'ajouterai que le plus grand nombre des inscriptions que j'ai lues, n'ayant pour objet que les qualités morales des individus qu'elles concernent, il est évident que ceux qui les ont dictées, n'accordent véritablement leur estime qu'à la pratique de la vertu. Si l'athéisme n'ose professer sa désolante doctrine dans le champ du trépas, le vice y connoît aussi la pudeur, il a oublié son langage en y entrant; et s'il s'y permet d'y parler, c'est pour louer la tendresse maternelle, la fidélité conjugale, l'amitié, la probité, le désintéressement, la tempérance, la justice, la bien-

Cyrus 17 Feb. 1726

faisance, toutes les vertus, enfin, qu'il affecte ailleurs de mépriser.

Si j'avois voulu faire un gros livre, je n'aurois pas été embarrassé d'en trouver la matière; et si j'avois eu l'intention de faire ma cour aux familles, j'aurois choisi les inscriptions gravées sur les plus belles tombes; mais quel triste rôle j'aurois joué, et combien j'aurois rougi de moi-même, si j'étois allé fouiller les sépulcres, pour en tirer le sujet d'une basse adulation!

Plus une épitaphe m'a paru morale, plus elle m'a intéressé, et plus je me suis empressé d'en faire le texte d'une ou de plusieurs courtes réflexions. Quant à celles qui ne m'ont rien appris sur les bonnes qualités des personnes qui en sont l'objet, elles n'ont pas laissé de m'inspirer quelques pensées utiles, par l'indication des années que ces personnes ont vécu sur la terre.

Je désire vivement que cet ouvrage soit lu dans l'esprit que je l'ai composé. Les familles qu'il intéresse ne me doivent aucun remercîment. Les larmes que j'aurai provoquées, me toucheront moins que les bons sentimens que j'aurai inspirés.

CIMETIÈRE

DE

MONTMARTRE.

PARTIE I.

LIVRE I

MORALE

DE

CIVILITÉ

CIMETIÈRE
DE
MONTMARTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Occasion et premières circonstances de mon Voyage.

C'étoit un jour d'automne : le vent qui souffloit du sud-ouest, avoit couvert le ciel de nuages sombres et grisâtres qui ne laissoient parvenir à la terre qu'une lumière peu différente de celle du crépuscule. J'étois allé seul me promener aux Champs-Élysées, avec l'intention de méditer, selon ma coutume, sur les premiers objets qui s'offriroient ou à mes regards ou à ma pensée. Le silence qui régnoit alors dans les allées de cette promenade, et qui n'étoit interrompu que par le bruit des feuilles que le vent agitoit, m'eut bientôt fait rentrer tout entier en moi-même, et forcé de me replier sur les sombres idées de la mélancolie.

Je marchois triste, pensif, et sans aucun but déterminé. Je sortis enfin de ces allées tracées au cordeau, qui inspirent l'ennui, et amortissent la réflexion, et après beaucoup de circuits et de distractions, j'arrivai à un chemin au bout duquel la campagne s'ouvrit tout-à-coup à mes yeux. Je suivis un mauvais sentier montueux, et dégradé par les torrens qui se précipitent du plateau qui s'étend le long des murs du superbe Mousseau, quand sa vaste superficie est inondée par les orages. Parvenu à cette plaine dont l'uniformité intéresse peu le promeneur mélancolique, je me hâtai de la traverser, pour arriver à la barrière.

Ce fut là que l'aspect de Montmartre, cette montagne antique et vénérable, attira mes regards et captiva ma pensée. Ces moulins à vent, ces maisons, ces jardins suspendus sur des précipices, en un mot, cette masse pittoresque, où la nature lutte sans cesse contre le bras destructeur de l'homme, firent sur moi une impression de tristesse, qui devint plus vive quand je me rappelai qu'auprès de ces carrières, vains débris de la colline, on voyoit aussi les ruines de cette abbaye célèbre où des filles de rois, et de grands de la terre, alloient se livrer, dans

une retraite perpétuelle, à la pratique des plus hautes vertus, après avoir renoncé à toutes les grandeurs, priviléges de leur haute naissance. Que sont-elles devenues ces chastes colombes qui, naguères chantoient des hymnes à l'Éternel, quand les enfans du siècle faisoient entendre dans la capitale de la France, ou les chansons du crime, ou les airs meurtiers de la vengeance ?

CHAPITRE II.

Madame de Montmorency-Laval, abbesse de Montmartre.

VERTUEUSE et illustre Montmorency, vous étiez la mère adorée de cette famille de vierges, lorsque la tempête de la révolution détruisit les asiles sacrés de la religion et de la virginité! Chassée, après quarante années, de cette solitude où vos aimables et sublimes vertus rehaussoient la grandeur de votre illustre naissance, vous descendîtes de la montagne en pleurant, et vous cherchâtes une humble retraite dans les murs de Saint-Denis, afin de pouvoir élever, à chaque instant, vos yeux mouillés de larmes vers la sainte colline d'où vous étiez exilée. La profanation des tombes royales vous força bientôt de faire le sacrifice d'une si douce consolation; mais une dame [1] courageuse s'honora de vous accueillir fugitive et

[1] Madame la ci-devant marquise de Crussol-d'Amboise, à qui appartenoit le château de Bondi, et qui a péri sur l'échafaud, avec madame Elisabeth.

tremblante ; et, sans calculer l'étendue du danger auquel sa généreuse amitié l'exposoit, elle vous fit trouver un nouveau Montmartre à Bondi, et il ne dépendit pas des égards de son respect, ni des soins de son amitié, que vous n'oubliassiez vos peines et celles de votre cher troupeau.

Ce fut dans cet asile respectable, que j'eus le bonheur d'admirer de près votre patience, votre douceur, votre résignation, et ce courage inébranlable inspiré par la religion, qui soutenoit votre vieillesse, et nous faisoit souvent rougir de notre méfiance et de nos terreurs. Hélas! pouvions-nous prévoir et craindre que des hommes, que des François feroient un crime à votre généreuse amie, de ne vous avoir pas laissée sans consolation et sans asile ? Pouvois-je penser qu'une humble religieuse qui ne tenoit plus au monde, et qui seroit accusée d'avoir prononcé le nom de ses aïeux, ne pourroit être sauvée de l'échafaud ni par ses vertus, ni par ses cheveux blancs ? Madame l'abbesse de Montmartre étoit âgée de 73 ans, lorsqu'elle fut décapitée comme conspiratrice. C'étoit une Dame d'une admirable simplicité de mœurs, et d'une douceur qui lui gagnoit le cœur de toutes les personnes qui l'approchoient.

Jamais, non, jamais il ne s'effacera de mon souvenir ce funeste jour où je vous aperçus sur le char de la mort, les yeux levés au ciel, et entourée de victimes que votre constance encourageoit, et qui, sans doute, oublioient l'horreur de leur situation, pour admirer l'angélique sérénité de votre front et de vos regards.

J'étois encore occupé à rendre ce foible hommage à la mémoire de la vertueuse Montmorency, que j'étois déjà parvenu au pied de la montagne qui m'avoit rappelé ce triste et déplorable souvenir. J'eus d'abord l'intention de monter à son sommet, pour y jouir de l'immense et admirable perspective de la capitale du monde, et de ses charmans environs ; mais, comme si tout devoit ce jour-là m'inspirer de la tristesse, je vis de loin s'avancer un convoi vers le Champ du Repos, auprès duquel je m'étois arrêté : je résolus à l'instant de le suivre, et quand il fut passé, j'entrai avec le cortège dans l'enceinte destinée aux sépultures.

CHAPITRE III.

Situation du Champ du Repos. Réflexions sur cette dénomination. Le voisinage du Champ du Repos. La Chaussée d'Antin. Guinguettes. Magistrat des Convois, etc.

Sur le penchant de Montmartre, à l'ouest, et à une petite distance des nouveaux boulevards, est un vaste terrain, enclos depuis quelques années d'une muraille de pizé. On le nomme *le Champ du Repos*, parce que c'est dans son enceinte que l'homme qui a payé à la nature son dernier tribut, jouit enfin de la paix et de la tranquillité, après les combats et les longues agitations de la vie. Quel sage et quel homme profondément religieux nomma le premier, *Champ du Repos*, le dernier asile de cet être dont l'existence, jusqu'à son dernier soupir, est tourmentée par tous les êtres qui l'environnent, et par lui-même? Ici, tous reposent dans le sein de la mère commune, et dans un sommeil qui n'est que l'avant-coureur du réveil, c'est-à-dire d'une nouvelle existence.

Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les élémens, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les ranimera un jour pour de nouvelles destinées. Existe-t-il dans le monde une demeure qui mérite mieux d'être appelée le Champ du Repos? Quelle agitation, et souvent quels orages dans les palais! quels gémissemens dans les chaumières! quels mouvemens dans les cités! quelles fatigues dans les campagnes! quels remords dans l'ame du méchant; et dans le cœur du juste, quelles craintes, quels combats! Nulle part, l'homme vivant ne trouve où se reposer : nous sommes des voyageurs toujours en haleine; et le chemin de la vie ne nous présente aucun siége où nous puissions nous asseoir.

Le Champ du Repos est, par le plus frappant des contrastes, situé à une courte distance de la Chaussée-d'Antin, ce quartier l'un des plus agités de la capitale. Dans le Champ du Repos, tout repose, tout dort; à la Chaussée-d'Antin, il n'y a ni repos ni sommeil. C'est là que l'avare, nuit et jour, les yeux fixés sur son trésor, calcule de quelle somme il pourra l'augmenter le lendemain; c'est là que le pauvre va frapper d'une

main timide à la porte du riche, pour lui vendre ses bras et sa liberté; c'est là que l'écrivain savant, laborieux et infortuné, court implorer la protection d'un Crésus ignorant et dédaigneux; c'est là que le jeune homme entraîné par la violence des passions, médite la perte de son patrimoine, de son honneur, et méditera bientôt peut-être la perte de sa vie; c'est là que de modernes Laïs, dévorées de la double passion du luxe et de la débauche, spéculent avec audace sur l'inexpérience de la jeunesse et sur les goûts dépravés de l'âge mûr; c'est là enfin que l'ordre de la nature interverti, produit le silence au milieu du jour, et fait naître le bruit, quand les ténèbres ont donné le signal du repos.

Le Champ du Repos! la Chaussée-d'Antin quels voisins!

Mais les environs du Champ du Repos ne sont pas tous aussi turbulens, et ceux qui l'avoisinent de plus près offrent l'image d'une solitude qui annonce bien qu'ils sont l'avenue du temple de la mort. Les guinguettes s'en tiennent à une distance respectueuse, et celles qui en sont les moins éloignées, apprennent par le silence qui y règne, même les jours de fêtes, que non loin d'elles est situé l'endroit où finis-

Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les élémens, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les ranimera un jour pour de nouvelles destinées. Existe-t-il dans le monde une demeure qui mérite mieux d'être appelée le Champ du Repos? Quelle agitation, et souvent quels orages dans les palais! quels gémissemens dans les chaumières! quels mouvemens dans les cités! quelles fatigues dans les campagnes! quels remords dans l'ame du méchant; et dans le cœur du juste, quelles craintes, quels combats! Nulle part, l'homme vivant ne trouve où se reposer : nous sommes des voyageurs toujours en haleine; et le chemin de la vie ne nous présente aucun siége où nous puissions nous asseoir.

Le Champ du Repos est, par le plus frappant des contrastes, situé à une courte distance de la Chaussée-d'Antin, ce quartier l'un des plus agités de la capitale. Dans le Champ du Repos, tout repose, tout dort; à la Chaussée-d'Antin, il n'y a ni repos ni sommeil. C'est là que l'avare, nuit et jour, les yeux fixés sur son trésor, calcule de quelle somme il pourra l'augmenter le lendemain; c'est là que le pauvre va frapper d'une

main timide à la perte du riche, pour lui vendre ses bras et sa liberté; c'est là que l'écrivain savant, laborieux et infortuné, court implorer la protection d'un Crésus ignorant et dédaigneux; c'est là que le jeune homme entraîné par la violence des passions, médite la perte de son patrimoine, de son honneur, et méditera bientôt peut-être la perte de sa vie; c'est là que de modernes Laïs, dévorées de la double passion du luxe et de la débauche, spéculent avec audace sur l'inexpérience de la jeunesse et sur les goûts dépravés de l'âge mûr; c'est là enfin que l'ordre de la nature interverti, produit le silence au milieu du jour, et fait naître le bruit, quand les ténèbres ont donné le signal du repos.

Le Champ du Repos! la Chaussée-d'Antin quels voisins!

Mais les environs du Champ du Repos ne sont pas tous aussi turbulens, et ceux qui l'avoisinent de plus près offrent l'image d'une solitude qui annonce bien qu'ils sont l'avenue du temple de la mort. Les guinguettes s'en tiennent à une distance respectueuse, et celles qui en sont les moins éloignées, apprennent par le silence qui y règne, même les jours de fêtes, que non loin d'elles est situé l'endroit où finis-

Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les élémens, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les ranimera un jour pour de nouvelles destinées. Existe-t-il dans le monde une demeure qui mérite mieux d'être appelée le Champ du Repos? Quelle agitation, et souvent quels orages dans les palais! quels gémissemens dans les chaumières! quels mouvemens dans les cités! quelles fatigues dans les campagnes! quels remords dans l'ame du méchant; et dans le cœur du juste, quelles craintes, quels combats! Nulle part, l'homme vivant ne trouve où se reposer : nous sommes des voyageurs toujours en haleine; et le chemin de la vie ne nous présente aucun siége où nous puissions nous asseoir.

Le Champ du Repos est, par le plus frappant des contrastes, situé à une courte distance de la Chaussée-d'Antin, ce quartier l'un des plus agités de la capitale. Dans le Champ du Repos, tout repose, tout dort; à la Chaussée-d'Antin, il n'y a ni repos ni sommeil. C'est là que l'avare, nuit et jour, les yeux fixés sur son trésor, calcule de quelle somme il pourra l'augmenter le lendemain; c'est là que le pauvre va frapper d'une

main timide à la porte du riche, pour lui vendre ses bras et sa liberté; c'est là que l'écrivain savant, laborieux et infortuné, court implorer la protection d'un Crésus ignorant et dédaigneux; c'est là que le jeune homme entraîné par la violence des passions, médite la perte de son patrimoine, de son honneur, et méditera bientôt peut-être la perte de sa vie; c'est là que de modernes Laïs, dévorées de la double passion du luxe et de la débauche, spéculent avec audace sur l'inexpérience de la jeunesse et sur les goûts dépravés de l'âge mûr; c'est là enfin que l'ordre de la nature interverti, produit le silence au milieu du jour, et fait naître le bruit, quand les ténèbres ont donné le signal du repos.

Le Champ du Repos! la Chaussée-d'Antin quels voisins!

Mais les environs du Champ du Repos ne sont pas tous aussi turbulens, et ceux qui l'avoisinent de plus près offrent l'image d'une solitude qui annonce bien qu'ils sont l'avenue du temple de la mort. Les guinguettes s'en tiennent à une distance respectueuse, et celles qui en sont les moins éloignées, apprennent par le silence qui y règne, même les jours de fêtes, que non loin d'elles est situé l'endroit où finis-

Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les élémens, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les ranimera un jour pour de nouvelles destinées. Existe-t-il dans le monde une demeure qui mérite mieux d'être appelée le Champ du Repos? Quelle agitation, et souvent quels orages dans les palais! quels gémissemens dans les chaumières! quels mouvemens dans les cités! quelles fatigues dans les campagnes! quels remords dans l'ame du méchant; et dans le cœur du juste, quelles craintes, quels combats! Nulle part, l'homme vivant ne trouve où se reposer : nous sommes des voyageurs toujours en haleine; et le chemin de la vie ne nous présente aucun siége où nous puissions nous asseoir.

Le Champ du Repos est, par le plus frappant des contrastes, situé à une courte distance de la Chaussée-d'Antin, ce quartier l'un des plus agités de la capitale. Dans le Champ du Repos, tout repose, tout dort; à la Chaussée-d'Antin, il n'y a ni repos ni sommeil. C'est là que l'avare, nuit et jour, les yeux fixés sur son trésor, calcule de quelle somme il pourra l'augmenter le lendemain; c'est là que le pauvre va frapper d'une

main timide à la porte du riche, pour lui vendre ses bras et sa liberté; c'est là que l'écrivain savant, laborieux et infortuné, court implorer la protection d'un Crésus ignorant et dédaigneux; c'est là que le jeune homme entraîné par la violence des passions, médite la perte de son patrimoine, de son honneur, et méditera bientôt peut-être la perte de sa vie; c'est là que de modernes Laïs, dévorées de la double passion du luxe et de la débauche, spéculent avec audace sur l'inexpérience de la jeunesse et sur les goûts dépravés de l'âge mûr; c'est là enfin que l'ordre de la nature interverti, produit le silence au milieu du jour, et fait naître le bruit, quand les ténèbres ont donné le signal du repos.

Le Champ du Repos! la Chaussée-d'Antin, quels voisins!

Mais les environs du Champ du Repos ne sont pas tous aussi turbulens, et ceux qui l'avoisinent de plus près offrent l'image d'une solitude qui annonce bien qu'ils sont l'avenue du temple de la mort. Les guinguettes s'en tiennent à une distance respectueuse, et celles qui en sont les moins éloignées, apprennent par le silence qui y règne, même les jours de fêtes, que non loin d'elles est situé l'endroit où finis-

Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré ; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les élémens, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les ranimera un jour pour de nouvelles destinées. Existe-t-il dans le monde une demeure qui mérite mieux d'être appelée le Champ du Repos ? Quelle agitation, et souvent quels orages dans les palais ! quels gémissemens dans les chaumières ! quels mouvemens dans les cités ! quelles fatigues dans les campagnes ! quels remords dans l'ame du méchant ; et dans le cœur du juste, quelles craintes, quels combats ! Nulle part, l'homme vivant ne trouve où se reposer : nous sommes des voyageurs toujours en haleine ; et le chemin de la vie ne nous présente aucun siége où nous puissions nous asseoir.

Le Champ du Repos est, par le plus frappant des contrastes, situé à une courte distance de la Chaussée-d'Antin, ce quartier l'un des plus agités de la capitale. Dans le Champ du Repos, tout repose, tout dort ; à la Chaussée-d'Antin, il n'y a ni repos ni sommeil. C'est là que l'avare, nuit et jour, les yeux fixés sur son trésor, calcule de quelle somme il pourra l'augmenter le lendemain ; c'est là que le pauvre va frapper d'une

main timide à la porte du riche, pour lui vendre ses bras et sa liberté; c'est là que l'écrivain savant, laborieux et infortuné, court implorer la protection d'un Crésus ignorant et dédaigneux; c'est là que le jeune homme entraîné par la violence des passions, médite la perte de son patrimoine, de son honneur, et méditera bientôt peut-être la perte de sa vie; c'est là que de modernes Laïs, dévorées de la double passion du luxe et de la débauche, spéculent avec audace sur l'inexpérience de la jeunesse et sur les goûts dépravés de l'âge mûr; c'est là enfin que l'ordre de la nature interverti, produit le silence au milieu du jour, et fait naître le bruit, quand les ténèbres ont donné le signal du repos.

Le Champ du Repos! la Chaussée-d'Antin quels voisins!

Mais les environs du Champ du Repos ne sont pas tous aussi turbulens, et ceux qui l'avoisinent de plus près offrent l'image d'une solitude qui annonce bien qu'ils sont l'avenue du temple de la mort. Les guinguettes s'en tiennent à une distance respectueuse, et celles qui en sont les moins éloignées, apprennent par le silence qui y règne, même les jours de fêtes, que non loin d'elles est situé l'endroit où finis-

sent les joies de ce monde, où jamais on n'entend de chansons, et où l'on ne voit ni danses ni festins. Une seule maison suspendue sur une carrière semble braver ce triste voisinage; elle domine les tombeaux, comme une citadelle, les fossés qui l'environnent; mais elle étoit construite avant que le terrain qui l'avoisine ne fût transformé en un champ de mort; et je doute qu'aujourd'hui aucun vivant osât mettre sa maison en contact avec le dépôt où sont journellement entassées les dépouilles de ses semblables. Cette maison solitaire, quoique consacrée au dieu du vin, n'attire point les enfans de la joie; les graces de la maîtresse, qui fut une jolie femme, participent de l'aspect des cyprès qui ombragent les tombes; ses enfans même n'ont point cette gaîté franche qui convient à leur âge; leurs regards sont tristes et languissans, et dans la saison des ris innocens et des folâtres jeux, ils ont contracté cette lenteur et cette taciturnité qui, dans un âge plus avancé, ne sont l'effet que du malheur, ou de profondes et continuelles méditations. Cette guinguette est aujourd'hui abandonnée, et fermée.

Les employés de la barrière se ressentent aussi de la nature de l'air sépulcral qu'ils respi-

rent, et du spectacle qu'ils ont sans cesse devant les yeux; leur physionomie grave et sérieuse me fait penser qu'ils s'entretiennent souvent de la fragilité humaine, et de ce fatal moment qui doit ajouter leurs dépouilles à celles des morts de tout âge et de tout état qu'ils voyent conduire à chaque instant dans le Champ du Repos. Mais veut-on se mieux convaincre de l'impression que produit ce champ lugubre sur l'ame de ceux qui le fréquentent? Que l'on observe la démarche et les traits de ceux qui ont la charge de conduire les convois et de porter les cercueils. Quel philosophe eut jamais une attitude et une démarche plus empreintes d'une gravité mélancolique que ce magistrat du trépas, qui, comme un autre Mercure, précède les convois, et d'un coup de sa baguette d'ébène avertit le fossoyeur, et lui commande d'ouvrir la porte du champ funèbre! Quels tristes et silencieux personnages que ces porteurs toujours en deuil, que l'on ne voit jamais sourire, si ce n'est lorsqu'une meurtrière épidémie, moissonnant leurs semblables par milliers, leur offre la perspective du bonheur dans la désolation des familles!

Jeune homme, que les passions entraînent

loin des sentiers de la vertu, quitte de temps en temps les salons de la Chaussée-d'Antin, et viens te promener vers le Champ du Repos : monte sur cette butte qui le domine, assieds-toi, et contemple, pendant quelques minutes, ces tombeaux qui couvrent les dépouilles de tant de jeunes hommes comme toi, et de tant de beautés, comme celles dont les charmes séducteurs t'attirent dans l'abîme et des plaisirs et des regrets. Si, après quelques séances à cet Athénée de la mort, tu ne deviens pas un sage, tu es un homme perdu, et ta mère peut donner un libre cours à ses larmes.

CHAPITRE IV.

Description du Champ du Repos. Réflexions sur les objets que l'on y voit.

J'ENTRAI dans le Champ du Repos à la suite du cortége dont j'ai parlé. Comme je m'attendois à ne voir qu'un champ dépouillé de toute végétation, un terrain aride et bouleversé, je fus, pour ainsi dire, agréablement frappé de son aspect pittoresque, et je me crus transporté dans les bosquets de l'Elysée, où les poëtes ont placé le séjour des ames bienheureuses.

Au sud-est, à droite, est une éminence plus longue que large, garnie d'un triple rang de tombes, de pierres sépulcrales, de pyramides, et de colonnes surmontées d'urnes funéraires. Chaque tombeau est entouré d'une noire balustrade, dans l'enceinte de laquelle les parens ou les amis du mort ont planté ou des cyprès, ou des rosiers pâles, ou des pavots, tous emblêmes de la douleur et des regrets. De jeunes peupliers s'élèvent au-dessus de quelques tombeaux

qu'ils ombrageront bientôt de leur sombre feuillage.

L'espace va bientôt manquer, de ce côté, à la sépulture de ceux dont les héritiers voudront les gratifier de six pieds de terre et d'une courte inscription. Mais au nord-ouest, est un vaste emplacement couvert d'un rare et triste gazon, que la pioche des fossoyeurs ne tardera pas à creuser pour y préparer des logemens au père et à la mère de famille, au jeune époux, à la jeune épouse, à la beauté naissante qui aujourd'hui reçoit les embrassemens du père le plus tendre, et dont la dépouille insensible sera arrosée demain des pleurs de ce père désolé; au jeune homme à qui la vigueur de l'âge promet une longue carrière de vie et de bonheur; à l'enfant, fruit unique et précieux de l'amour et de l'hymen, et sur lequel reposent toutes les espérances de deux époux qui le reçurent comme un présent du ciel, et comme le gage d'un bonheur après lequel ils n'ont plus de désirs à former.

Que de larmes arroseront cette terre desséchée! Combien de peupliers et de cyprès se mettront en harmonie avec ceux qui ombragent le côté opposé!

Entre ces deux côtés, est la partie du Champ destinée à la sépulture commune. C'est bien là qu'on peut dire :

Mixta senum ac juvenum densantur funera.

C'est un carré long et profond qui se remplit chaque jour de la foule ignoble et pauvre, et où les rangs sont tellement pressés et serrés, qu'il est visible que les fossoyeurs, instruits par une expérience de chaque jour, de chaque instant, appréhendent de ne pouvoir plus donner place, dans quelques années, aux hôtes que le trépas leur enverra. Quand une fosse est comblée, on en ouvre une autre, un peu plus loin, qui se remplit à son tour pendant que la première se couvre d'une épaisse et riante verdure. C'est ainsi que le printemps naît des glaces de l'hiver; que la création procède de la destruction, et que les mêmes élémens qui entrèrent dans la composition du corps humain, servent à former l'organisation de ces plantes destinées à la subsistance des corps vivans. Hélas! combien de fois la rose dut-elle son parfum et son éclat aux restes de la beauté, qui se décomposoient sous les racines de l'arbrisseau qui la produit!

En face de la porte, à l'extrémité du champ,

est un petit vallon planté de peupliers, de cyprès et de saules pleureurs, et dont la surface est couverte, dans toute son étendue, de tombes, de mausolées, de pyramides et d'inscriptions qui toutes annoncent les vertus des morts, et la douleur de ceux qui les ont dictées! Mais ce ne sont que des inscriptions sur la pierre ou sur le marbre; il faudroit pouvoir les lire dans le cœur de ceux qui se partagèrent l'héritage de celui dont la mort est déplorée, comme une perte dont il est impossible de se consoler. Hélas! en jetant les yeux sur ce triste bosquet, peut-on se défendre des larmes et ne pas se livrer aux plus tristes réflexions?

..... Quis.....
Temperet a lacrymis?.....
VIRG.

Quoi, il n'y a que huit années que ce vallon reçut pour la première fois la dépouille d'un homme, et depuis quatre ans il n'offre pas le plus petit espace qui ne soit devenu le domaine de la mort! Déjà même les pierres des sépulcres se couvrent de cette mousse que le temps applique sur les ruines; la pluie et les frimas en détruisent rapidement les plus profondes

inscriptions, et bientôt la destruction n'aura plus de ravages à exercer sur les noms ni sur les qualités des individus dont la tendresse, l'amitié ou l'orgueil séparèrent les cendres de celles de la multitude entassée dans la fosse commune! O déplorable destinée de l'homme! il faut aussi que tôt ou tard son nom périsse. En vain il cherche à le conserver en le gravant sur l'airain et sur le marbre; ces dures substances en sont d'infidèles dépositaires: le cœur est le seul bon gardien des noms dont l'amitié et la reconnoissance leur ont confié le souvenir et le dépôt.

Il étoit grand jour quand je faisois ces réflexions: mais ce n'est point quand l'astre de la lumière éclaire le monde; ce n'est point avec un compagnon que l'on doit descendre dans ce vallon solitaire, où les seuls tombeaux ont le droit de parler, ni le matin quand les habitans de l'air font entendre leurs joyeuses chansons, et que le berger mêle ses rauques accens aux bêlemens de ses troupeaux qui vont paître, sur le penchant de la colline, l'herbe qui s'échappe des fentes des carrières; mais, c'est quand le silence universel de la nature laisse à l'esprit toute sa liberté et le loisir de s'écouter lui-même, qu'il faut se promener dans ce jardin, si diffé-

rent de celui où le premier homme reçut l'existence des mains du Créateur, et qui n'eût jamais existé, si cette créature ingrate et infidèle n'eût légué à ses infortunés descendans, le triste héritage du crime et du trépas.

Comme ce moment, favorable aux méditations dont la mort est le sujet, étoit encore éloigné quand le cortége où je m'étois mêlé se retira, je sortis avec tout le monde, en prenant la résolution de revenir le lendemain sur la fin du jour pour achever ma soirée, comme je l'avois commencée : je priai l'un des membres du cortége de vouloir bien me raconter quelques-unes des circonstances de la vie et de la mort de la personne à laquelle il venoit de rendre les derniers devoirs, et les derniers témoignages de son attachement.

CHAPITRE V.

Histoire de Sophie Delville, martyre du devoir et de l'amour.

« La personne, me dit l'inconnu que j'avais abordé, que nous venons d'accompagner à sa dernière demeure, étoit une jeune femme de vingt-deux ans. Le ciel n'avoit rien formé de plus parfait sous le double rapport des charmes du corps et des qualités de l'ame. C'est un long et profond chagrin qui lui a donné la mort, et si elle n'eût jamais aimé, elle feroit encore le bonheur de sa famille et de ses amis inconsolables de sa perte. » Comme il s'arrêtoit à ces dernières paroles, je lui fis de nouvelles instances pour satisfaire ma curiosité qu'il venoit de piquer par cet intéressant début. Il voulut bien y céder, et continua ainsi, après avoir essuyé quelques larmes et retenu quelques soupirs.

« Madame Delville étoit le nom de cette jeune épouse. Fille unique et adorée de parens respectables, elle avoit reçu une éducation bien au-

dessus de sa naissance. Dès l'âge de douze ans elle possédoit toutes les connoissances utiles et tous les arts d'agrément qui conviennent à une jeune demoiselle, et qui peuvent rendre une épouse aussi précieuse à son époux que chère aux amis de sa famille. Avec quelle douce satisfaction les auteurs de ses jours la voyoient croître en prudence, en modestie et en toutes sortes de bonnes et d'aimables qualités ! Avec quelle tendresse ils la chérissoient ! Avec quelle vigilance ils cherchoient à éloigner d'elle les dangers qui pouvoient menacer son innocence ou sa tranquillité ! Soins inutiles ! quelles précautions peuvent défendre un jeune et tendre cœur des atteintes de l'amour, quand la nature elle-même conspire contre ces précautions, et suggère les moyens de les rendre inutiles ?

« Sophie touchoit à sa seizième année, quand elle revit *Blaincourt*, jeune homme de dix-huit ans, fils d'un petit marchand de son voisinage, qu'elle avoit connu dans son enfance, et qui venoit d'achever son éducation dans un collége de province. Blaincourt étoit en homme ce qu'elle étoit en fille ; c'est dire qu'il étoit beau, bien fait, doux, poli, et qu'il avoit l'esprit orné de toutes les connoissances qui rendent un jeune

homme recommandable aux yeux même de ceux qui comptent pour rien les graces du maintien et les charmes de la figure.

« Dans les commencemens, Sophie n'éprouva point ces mouvemens subits d'un cœur que l'amour surprend à l'improviste, ce sentiment impérieux qui, né d'un coup d'œil, devient une passion dans le même instant qui le produit: ce ne fut que peu à peu qu'elle s'accoutuma à désirer la vue et l'entretien de son jeune voisin. De son côté, celui-ci ne trouvoit de plaisir qu'à voir Sophie, à lui parler; et sa principale occupation paroissoit consister à en chercher, ou à en faire naître les occasions. Les parens de Sophie n'imaginant pas que leur fille pût concevoir de l'amour pour un jeune homme presque sans fortune, et d'un âge que la conscription devoit bientôt atteindre, ne mettoient aucun obstacle aux entretiens des deux amans, dont ils étoient bien éloignés de deviner le motif et le sujet. Près de deux années s'écoulèrent sans qu'ils s'aperçussent des progrès que l'amour avoit faits dans le cœur de leur fille, tant elle avoit bien su cacher le feu qui la consumoit.

« Sur ces entrefaites, un riche négociant, veuf de deux femmes, la demanda en mariage. Cet

homme étoit le parfait contraste du jeune Blaincourt ; jamais une ame plus perverse n'avoit animé un corps plus difforme ; mais il avoit de grands biens, et plus d'une fois il avoit aidé le père de Sophie dans les spéculations et dans les embarras de son commerce. Celui-ci ne consultant que la reconnoissance, et persuadé que sa fille n'avoit pas d'autres vues que les siennes, consentit à la demande de M. Delville, qui le même jour fut autorisé à offrir à Sophie l'expression de ses vœux, et l'hommage de son cœur et de sa fortune. Frappée comme d'un coup de foudre, cette fille infortunée ne sut que répondre à la déclaration imprévue qui lui fut faite ; elle retira la main que M. Delville lui voulut prendre, et prit la fuite, laissant cet homme stupéfait d'un accueil si contraire à celui qu'il attendoit. Le père de Sophie, informé d'une scène si humiliante pour son bienfaiteur et son ami, appela sa fille, et lui demanda les raisons qu'elle avoit de repousser le mari qu'il lui vouloit donner. La jeune personne ne répondit d'abord à cette question que par des larmes ; mais l'amour lui ayant rendu la présence d'esprit et le courage, elle répondit à son père, que son cœur n'étant plus libre, elle n'en

pouvoit disposer en faveur de M. Delville ; que Blaincourt étoit l'objet à qui elle l'avoit donné depuis son enfance ; que quels que fussent sa déférence et son respect pour les volontés paternelles, il ne dépendoit plus d'elle de reprendre le don qu'elle avoit fait à un jeune homme aussi vertueux et aussi aimable que Blaincourt ; que dans toutes les situations où elle pourroit se trouver, ses pensées et ses affections se tourneroient nécessairement vers cet unique objet auquel le plus pur amour avoit lié son existence. Tu veux donc, ma chère fille, lui dit son père, donner la mort à ceux qui t'ont donné la vie, et sacrifier ce que tu as de plus cher au monde, à un attachement que réprouvent la morale et la religion ? — A Dieu ne plaise, reprit Sophie, que je fasse rien qui puisse avancer le trépas des mortels respectables qui m'ont donné le jour ! C'est moi seule qui dois être sacrifiée, et je mourrois désespérée si quelqu'un pouvoit dire un jour : Sophie Dormond donna la mort à son père pour conserver son amant. Que M. Delville profite donc des droits que vous lui donnez sur votre fille ; qu'il prenne ma main, sans oser prétendre à mon cœur, et qu'il ne craigne point que l'amour que

j'ai pour un autre puisse me porter jamais à violer la foi que je lui aurai jurée !

« A ces derniers mots de Sophie, M. Dormond, transporté de joie, lui prodigua les plus tendres caresses, et appela M. Delville, qui attendoit dans le salon le dénoûment de cette scène si touchante, et si peu flatteuse pour son amour-propre. De peur que Sophie n'eût le temps de la réflexion, un notaire fut mandé aussitôt pour passer le contrat. Le lendemain, qui étoit un dimanche, l'annonce fut publiée, et le surlendemain on procéda à la cérémonie du mariage, pendant laquelle, et la fête qui s'ensuivit, madame Delville ne fit paroître qu'une froide indifférence, signe peu équivoque d'une passion concentrée et d'un profond chagrin. »

CHAPITRE VI.

Continuation de l'histoire de madame Delville.

« Le jeune Blaincourt n'apprit son malheur que par la voix publique; car son amante, fidèle à la parole qu'elle avoit donnée à son père, avoit pris la résolution de ne le plus voir, et même de ne lui point écrire. Consterné d'abord à cette affreuse nouvelle, il forma ensuite le projet d'enlever Sophie; mais celle-ci, qui demeuroit dans un quartier éloigné, ne paroissant point quand il cherchoit à la voir, il perdit l'espérance de la ravir à son époux, et partit peu de temps après pour l'armée, d'où il lui écrivit plusieurs lettres qu'elle ne put se déterminer à laisser sans réponse, ne trouvant plus aucun danger pour sa vertu dans cette correspondance éloignée. Vous croyez sans doute que les procédés de M. Delville avoient affoibli la vivacité des sentimens de sa femme pour son jeune rival, et que Sophie n'étoit une bonne épouse que parce qu'elle avoit un bon mari. Plût à Dieu que M. Delville lui eût ressemblé, ou du moins eût eu pour

elle une partie des égards qu'il auroit eus pour une étrangère ! Que pourrois-je au contraire vous en dire, qui ne vous donnât l'idée de l'être le plus tyrannique, le plus insociable et le plus vicieux qui ait déshonoré l'espèce humaine et souillé la couche nuptiale ! A peine se vit-il en possession de Sophie, qu'insensible à ses aimables et touchantes qualités, il ne chercha que les occasions de la mortifier et de l'accabler chaque jour, et sans motif, de tout le poids de l'autorité conjugale. Homme capricieux, emporté, avare, jaloux et libertin, car il avoit conservé son ancienne maîtresse, il exigeoit tout, ne se contraignoit en rien, et n'offroit jamais à sa belle et vertueuse compagne, la moindre occasion de le remercier, soit d'une condescendance, soit d'une marque d'amitié.

« Cependant cette ame si tourmentée et si malheureuse s'appliquoit sans cesse à déguiser le chagrin qui la consumoit; et son visage toujours serein, et ses prévenances assidues pour son tyran, faisoient croire aux auteurs de ses jours qu'elle étoit la plus heureuse des femmes. J'étois le seul confident de cet ange de patience et de bonté; ainsi, je puis vous assurer que son existence, depuis son mariage jusqu'à sa mort,

n'a été qu'un long supplice, qui ne s'adoucissoit que lorsqu'elle trouvoit l'occasion de me parler de Blaincourt, et de la crainte qu'elle avoit qu'il ne succombât dans la périlleuse carrière ou le désespoir l'avoit engagé.

« Il sembloit qu'une espérance vague, dont elle refusoit de convenir, lui montrât dans une sorte de lointain un jour où, sans se rendre criminelle, elle pourroit recevoir un baiser de ce cher amant. Sans doute, un tel espoir n'auroit pu que faire des progrès dans l'ame d'une femme ordinaire, qui se seroit plu à le fortifier; et la maladie mortelle dont M. Delville fut attaqué étoit sans doute un motif de penser que tôt ou tard il seroit réalisé. A sa place, quelle amante, quelle épouse n'eût ressenti une secrète joie de voir s'approcher l'instant où elle seroit délivrée de son ennemi! Toujours vertueuse, toujours sensible, elle n'apprit qu'avec une vive douleur l'arrêt des médecins: plus la maladie empiroit, plus elle redoubloit d'inquiétudes et d'attentions; jour et nuit auprès du lit de son époux, elle ne prenoit de repos que lorsque la nature excédée lui en imposoit la nécessité: enfin, on auroit dit une amante allarmée pour les jours du cher objet de son amour. Mais tous ses soins ne pu-

rent arrêter les progrès de la maladie, qui emporta M. Delville, et lui rendit à elle la liberté de s'occuper de Blaincourt, et de le remettre en possession de ce cœur que le seul devoir lui avoit ôté.

« Après avoir satisfait aux devoirs du veuvage, elle pensa qu'elle ne pouvoit rien faire de plus doux pour elle-même, et de plus consolant pour Blaincourt, que de rendre plus fréquent et plus vif le commerce de lettres, qu'elle avoit établi entre elle et lui. Ce commerce dura jusqu'au milieu de cette présente année 1807, époque où Blaincourt obtint un congé pour revenir à Paris. Je ne vous peindrai pas la joie de madame Delville, quand elle apprit son retour. Vous pouvez aisément vous en former une idée. Cette joie, hélas! devoit être bientôt suivie d'une mortelle douleur; car, à peine deux mois s'étoient écoulés depuis le retour de son amant, que celui-ci, dont les fatigues du service militaire et d'une longue route, avoient enflammé le sang et les humeurs, fut attaqué d'une fièvre à laquelle il succomba, après quelques jours de maladie.

« Privée du seul objet dont l'amour l'avoit soutenue dans ses peines, madame Delville ne

n'plus que traîner sa vie dans la tristesse et la langueur : insensible à tout, hormis la cruelle perte qu'elle avoit faite, elle repoussa constamment les consolations de ses amis et les miennes; sa beauté perdit peu à peu son éclat; une maigreur affreuse fit bientôt disparoître l'aimable fraîcheur de son coloris, et minée jusqu'au fond de l'ame par une tristesse irrémédiable, elle perdit toutes les forces du corps, après avoir perdu toutes celles de l'esprit. Enfin, épuisée de larmes, de soupirs, de regrets, cette épouse vertueuse, cette amante désolée, martyre également de la vertu et de l'amour, rendit sa belle ame, il y a deux jours, après une maladie de langueur, pendant laquelle, elle ne cessa de prononcer le nom de celui dont la mort causoit la sienne. »

CHAPITRE VII.

Je passe la nuit dans le Champ du Repos.

Le récit que je venois d'entendre m'avoit profondément ému; et j'admirois comment, dans un siècle où la fidélité conjugale et un amour constant font sourire le plus grand nombre, ou de mépris ou de pitié, une femme jeune et belle avoit pu braver l'opinion générale, en leur faisant le sacrifice de son bonheur et de sa vie. Quand l'ami de cette infortunée et moi, nous fûmes arrivés au boulevard Montmartre, nous nous séparâmes, en nous promettant l'un à l'autre de venir de temps en temps répandre des larmes, et jeter quelques fleurs sur sa tombe.

Dès le lendemain, je profitai de la douce et triste température de la journée pour exécuter le dessein que j'avois formé de passer la nuit au milieu des tombeaux du vallon dont j'ai parlé. La porte du Champ étoit fermée quand j'y arrivai; mais je n'attendis que quelques instans, après lesquels elle s'ouvrit pour donner

passage à plusieurs victimes que le trépas avoit frappées avant l'âge de quinze ans. A la faveur de la foule qui avoit escorté les cercueils, et qui contemploit le triste spectacle de l'inhumation, je descendis rapidement dans le vallon, où je me cachai derrière une tombe sur laquelle un saule pleureur penchoit ses flexibles rameaux, comme pour la dérober aux yeux des profanes et des indiscrets. Je tremblois d'être remarqué; heureusement la nuit approchoit, et je n'avois plus que quelques momens à attendre pour n'être point distingué, dans l'ombre, des pierres sépulcrales qui m'entouroient. Enfin le crépuscule arriva et disparut, et j'entendis bien distinctement le bruit de la clef qui me condamnoit à passer la nuit au milieu des mausolées et des cyprès.

Quelque fût le courage dont je m'étois armé en entrant dans cette solitude, je ne pus me défendre alors d'un mouvement d'effroi, et d'un je ne sais quel sentiment qui prit sur ma raison un tel empire, que je fus pendant une grande heure incapable de toute espèce de réflexion. Je frissonnois au moindre vent et au moindre bruit du feuillage, un oiseau qui voltigeoit d'une branche à une autre, mettoit

tout mon sang dans la plus vive agitation; et mon imagination s'étoit exaltée à un si haut degré, qu'elle se représentoit tous les morts indignés, sortant de leurs cercueils, et errant autour du vivant téméraire qui osoit profaner par sa présence le paisible séjour dont la mort les avoit mis en possession.

Cependant l'astre de la nuit s'avançoit entouré de nuages sombres, et la pâle lumière de ses rayons vint bientôt augmenter mes terreurs et l'agitation de mes esprits. Tantôt les tombes m'apparoissoient éclatantes de blancheur, tantôt elles disparoissoient dans une obscurité profonde, qui étoit, un moment après dissipée par un nouvel éclat : mais rien ne m'intimidoit comme l'ombre tremblante des peupliers, qui se dessinoit sur les pierres sépulcrales; et comme le son lugubre et sourd du feuillage agité par le vent

Je restai long-temps dans cet état de torpeur et de saisissement, sans oser faire un mouvement et sans pouvoir faire le moindre usage de ma raison. Etrange pouvoir de l'imagination, qui explique pourquoi tel guerrier qui ne tremble jamais sur le champ de bataille, fris-

sonne quelquefois au moindre bruit, en traversant pendant la nuit une épaisse et profonde forêt!

Quand j'eus passé par tous les accès de cette terreur panique, je me remis peu à peu, et ma raison étant sortie enfin de cette captivité où la surprise de mes sens l'avoit retenue, je me trouvai dans la liberté d'esprit dont j'avois besoin pour méditer sur le triste spectacle que j'avois devant les yeux.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur ma situation. Tombe de Mlle Chameroi. Le Champ du Repos est un livre bien éloquent.

QUELLE situation est la mienne ! me dis-je d'abord à moi-même ! à cette heure où s'ouvrent les portes de tous les spectacles, pour recevoir la multitude avide de plaisirs et d'illusions ; à cette heure où tous les sexes et tous les états s'empressent de repaître leurs regards et leur esprit des mensonges du théâtre ; à cette heure, où les heureux du siècle ne s'entretiennent, dans leurs brillans salons, que des héritages que la proscription ou le trépas de leurs semblables ont déposés entre leurs mains, et lancent dans un avenir incertain de vastes projets d'avarice et d'ambition, je suis seul, seul ici, dans le champ de la mort, sous les regards de Dieu, entouré de tombeaux, et assis sur la dépouille d'hommes qui, naguère, m'estimoient moins peut-être qu'un seul de leurs coursiers ! Combien n'en est-il pas qui,

il y a peu d'années, peu de mois, peu de jours, s'enivroient des charmes de ces enchanteresses de profession dont les pas mesurés avec un art admirable, ou dont la voix harmonieuse répandoit dans les cœurs le doux poison de la volupté! Que vois-je? quelle est près de moi cette tombe dont l'inscription commence à se rembrunir? Lisons: hélas! elle couvre les restes de la moderne Terpsychore, de cette jeune et célèbre Chameroi, dont la légèreté, les talens et les graces faisoient l'admiration de la capitale et de l'Europe. C'est cette nymphe, l'émule de Zéphire, qui repose sous ce triste monument; et déjà elle est oubliée; et déjà sa place dans le temple des plaisirs et des arts est occupée par d'autres nymphes qui brillent aujourd'hui, et qui demain peut-être, viendront se placer à côté d'elle.

Oh! quel moraliste composa jamais un livre plus éloquent que celui que j'ai maintenant sous les yeux! quelles austères maximes de sagesse sont gravées sur tous ces mausolées! quel orateur fit jamais entendre du haut de la tribune chrétienne, une voix plus éloquente et plus terrible! Que sont toutes ces peintures de la fragilité humaine, que nous lisons dans les

discours des philosophes ? que valent toutes ces prosopopées par lesquelles de froids rhéteurs évoquent les morts, et les font sortir de leurs sépulcres pour les interroger et leur dicter les réponses qu'ils ont composées à loisir de leurs préjugés et de leurs vagues opinions ? C'est le langage du cercueil qu'il faut entendre ; car c'est le cercueil qui a hérité de la parole que les morts ont perdue. Son langage est muet, à la vérité ; mais c'est une pantomime admirable dans son immobilité ; c'est l'éloquence du trépas, qui seul ne flatte point, et dit toujours et à tous la vérité.

Les ruines de Thèbes, de Memphis, de Persépolis, de Babylone et de Palmire, ont-elles une voix qui parvienne aux oreilles, et les frappe de son éclat ? Non. Cependant, quel voyageur peut rester insensible et s'empêcher de verser des larmes en contemplant ces pompeux débris qui attestent d'un ton si convaincant l'empire de la destruction sur les hommes et sur leurs plus beaux ouvrages ? Ici, il y a plus ; ici, mes regards s'abaissent sur les débris de l'homme, ce monument sublime d'une céleste architecture. Ce monument construit avec une sagesse toute divine, est tombé ! Que sa chute me donne une

terrible leçon ! Il est tombé, peut-être tout-à-coup, et dans l'instant où il paroissoit devoir braver par sa solidité, pendant un grand nombre de jours, les ravages du temps et les assauts du trépas.

CHAPITRE IX.

Je continue mes réflexions. Apparition du spectre d'un athée.

Dans ce silence universel de la nature, et quand des milliers d'hommes dorment autour de moi d'un sommeil éternel, quelle voix se fait entendre à mon cœur! Par quel prodige les pensées de la mort m'élèvent-elles à la source de la vie, et les restes inanimés de l'homme me font-ils naître l'idée d'une suprême et éternelle intelligence? Être immuable, qui, du sommet du monde, gouvernes toutes choses par des lois invariables comme ta divine essence, je te salue! je me prosterne devant toi et je t'adore. Comme dans cette double nuit de la nature et du tombeau, ta grandeur infinie se manifeste à ma pensée! Comme le néant de l'homme se découvre tout entier dans cette enceinte resserrée où viennent aboutir et ses plaisirs et ses peines, et ses souvenirs et ses projets! que d'autres, émerveillés du spectacle des beautés

naturelles renfermées dans ce cercle *dont le centre est partout, et la circonférence nulle part*, admirent dans un étonnement profond l'immensité de ta puissance! que la splendeur de l'astre des jours leur annonce ta gloire! que les champs émaillés de fleurs, et les campagnes couvertes de fruits, les engagent à élever vers toi leur cœur attendri et leurs mains reconnoissantes! tous ces tombeaux que mes tristes regards parcourent en ce moment, me crient d'une voix haute et unanime: *un Dieu existe;* et c'est ainsi que la nuit du sépulcre, d'accord avec les ténèbres de la nature, m'instruit de la même vérité que ce géant qui, chaque matin, s'avance pour réveiller et éclairer l'univers: *nox nocti indicat scientiam.* Être éternel, quel besoin ai-je d'approfondir les preuves innombrables qui établissent ton existence? Je te sens en moi, autour de moi; tu m'environnes et tu me pénètres, comme l'Océan embrasse et pénètre ses rivages; et les intelligences qui animèrent les ossemens entassés dans ce séjour de repos, me racontent, les unes tes miséricordes, et les autres ta justice. Dégagées, aujourd'hui, de cette vile matière, qui, naguère, leur servit d'enveloppe, de ce

manteau de boue qu'elles ont rendu à la masse de boue d'où il fut tiré, ces substances immortelles me contemplent, m'écoutent, et me transmettent, par des voies incompréhensibles, la connoissance de l'éternelle destinée à laquelle elles furent appelées à l'instant où elles s'exhalèrent de leur terrestre séjour.

Oh! combien l'aveugle et audacieux mortel qui osa te chasser de son esprit et de son cœur fut étonné quand son ame comparut devant ta majesté infinie! Comment ne vit-on pas sa dépouille s'agiter et frémir de surprise et de terreur? Comment sa langue glacée ne se ranima-t-elle pas pour exprimer l'épouvante dont elle fut frappée, quand la chair ne se trouva plus entr'elle et tes divins regards! Grand Dieu, cause universelle, ame de la nature, tous les êtres te reconnoissent et te célèbrent comme leur unique auteur: l'homme seul détourneroit-il de toi l'esprit intelligent et raisonnable que tu ne lui donnas que pour te glorifier? Ah! sans doute, et j'aime à le croire, il n'y en eut pas un seul, des quarante mille mortels dont les corps gisent ici dans la poussière, qui n'eût la conviction de ton existence et le sentiment de tes adorables perfections.

Comme j'achevois de prononcer avec émotion ces dernières paroles, un bruit se fit entendre à mon côté. Je jetai les yeux vers l'endroit d'où il venoit, et j'aperçus, chose admirable et inouïe ! un spectre qui, enveloppé de son linceul, étoit sorti d'un tombeau, et s'avançoit gravement vers moi pour me parler. Cette apparition ne fût-elle qu'un jeu de mon imagination ? c'est ce qu'il m'est impossible d'assurer ; mais le dialogue suivant, que j'ai bien retenu, me fait croire que je n'étois pas alors le seul interlocuteur pour deux rôles à-la-fois.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le Spectre de l'Athée et Moi.

Quand le spectre se fut approché de moi, il me fit entendre ces horribles paroles d'une voix telle qu'il m'est impossible d'en spécifier le son, n'en ayant jamais entendu une semblable parmi les hommes:

« Tu fais bien d'adorer Dieu: garde-toi de jamais m'imiter, car je fus un athée ».

MOI.

Tu ne crus pas qu'il existoit un Dieu?

LE SPECTRE.

Non; ou plutôt je fis semblant de ne le pas croire.

MOI.

Quelles raisons avois-tu pour ne pas croire que l'univers a été produit, et est gouverné par une suprême intelligence?

LE SPECTRE.

Aucune. J'avois beau en chercher, je n'en trouvois point de solides, et j'étois réduit à ne répéter que de vains sophismes que j'avois lus dans les ouvrages de quelques prétendus philosophes.

MOI.

Si tu n'avois point de bonnes raisons pour être athée, tu avois donc des motifs pour le paroître ?

LE SPECTRE.

Sans doute. Voyant tous mes semblables pénétrés de l'idée d'un Dieu et du sentiment de son existence, l'orgueil qui m'aveugloit me porta à me distinguer de la multitude, en soutenant à quiconque vouloit m'entendre, que Dieu n'existoit pas, et que l'univers étoit l'ouvrage du hasard, ou même qu'il avoit toujours existé. Je regardois comme une gloire de penser sur ce grand sujet autrement que tous les humains, et je ne trouvois rien de plus flatteur que d'être considéré dans le monde comme un esprit assez fort pour s'élever contre la

croyance commune de tous les hommes de tous les siècles.

MOI.

N'avois-tu pas un autre motif que l'orgueil, pour embrasser l'athéisme?

LE SPECTRE.

Oui.

MOI.

Quel étoit ce motif? Dis la vérité.

LE SPECTRE.

La vérité!..... sans doute je la dirai; car il m'est impossible, dans l'ordre de choses où j'existe, de la combattre ou de la dissimuler.

MOI.

Dis donc la vérité.

LE SPECTRE.

Comme tous mes semblables, je naquis avec le sentiment de l'existence d'un Dieu auteur et principe de tous les êtres. Ce sentiment, qui

n'étoit d'abord qu'un germe où mon esprit ne découvroit rien, se développa peu à peu; et quand j'eus atteint l'âge de la raison et acquis la faculté de réfléchir, je n'eus aucun effort à faire pour m'y livrer. Combien les leçons de mes parens et de mes maîtres me plaisoient, quand Dieu et ses perfections infinies en étoient le sujet! Comme le spectacle de la nature m'enchantoit, et quelle douce satisfaction j'éprouvois quand on me parloit de ce grand Dieu qui a tout créé par sa puissance, soutient, gouverne et conserve tout par sa sagesse!

Cependant je parvins à l'adolescence, et les passions commencèrent à me faire entendre leur voix séductrice. Je formai des liaisons avec des jeunes gens de mon âge; je suivis leurs funestes conseils, et je me conformai à leurs dangereux exemples. Entré dans le monde avec ces coupables dispositions, je ne pensai plus qu'à leur faire le sacrifice de tous les principes de vertu et de sagesse que l'on m'avoit d'abord inspirés. Ces principes, chaque jour attaqués par mes passions, se réfugièrent dans le fond de ma conscience, et s'y changèrent en remords. Ces remords ne me laissant aucun repos, je résolus d'anéantir, autant qu'il étoit en moi, la cause

méchans, et non pour s'être trompés ; car il méprise les opinions, et ne récompense ou ne punit que les actions.

MOI.

Tu n'es donc pas puni dans le séjour ténébreux où tu es exilé ?

LE SPECTRE.

J'y subis une peine plus cruelle que tu ne peux l'imaginer. Dieu, après m'avoir condamné, s'éloigna de moi, et je perdis aussitôt toute idée de son existence, et le néant se présenta devant moi dans toute son horreur.

MOI.

Quoi ! tu perdis entièrement l'idée de l'existence de Dieu ?

LE SPECTRE.

Qui. C'est le plus grand supplice qu'un esprit immortel puisse endurer, et rien ne peut faire concevoir l'état d'abandon, de douleur et de désordre dans lequel il se trouve.

MOI.

Partages-tu cette punition avec les esprits qui furent des athées comme toi?

LE SPECTRE.

Non: j'existe dans une horrible solitude et dans une agitation de pensées, de sentimens et de remords qui ne me laisse aucun repos. Aucun supplice sur la terre n'est comparable à celui qu'elle me fait éprouver; aucun feu ne consume la paille desséchée avec autant d'activité, que cette flamme toute spirituelle qui me dévore, sans le secours des sensations.

MOI.

Espères-tu que ton supplice aura une fin?

LE SPECTRE.

Hélas! il est bien long, et tu frémiras d'apprendre qu'un seul instant de ce supplice est composé d'un nombre infini de milliers de siècles.

MOI.

Il est donc éternel?

LE SPECTRE.

« Je ne sais.... mais une lueur d'espérance m'apparoît de temps en temps. Il me semble que mes peines s'affoiblissent par degrés ; et la seule que je n'aye pas éprouvée, c'est le désespoir.

MOI.

Si tu espères, tu ne seras pas toujours malheureux.

LE SPECTRE.

Si je devois l'être toujours, l'espérance ne me consoleroit pas.

Quand le spectre eut ainsi parlé, il s'inclina, adora Dieu, et disparut.

CHAPITRE XI.

Réflexions au sujet du spectre. Le champ du Repos reçoit les morts de toutes les religions. Réflexions à ce sujet.

Quand je me fus remis de l'émotion que ce que je venois de voir et d'entendre m'avoit causée, je me levai et je recommençai à parcourir les inscriptions, dont le clair de la lune me permettoit de lire les caractères : mais j'étois encore mal assuré, et à peine eus-je fait quelques pas que j'éprouvai le besoin de m'asseoir et de méditer. Combien ce moment étoit favorable à la pensée ! Il étoit minuit ; la lune, au milieu de sa carrière, répandoit sur toute l'étendue du champ funèbre le pâle éclat de ses rayons ; le vent retenoit son haleine, et ne balançoit plus le sommet des peupliers, dont le feuillage avoit perdu sa mobilité et ses accens ; et le sommeil de la nature, d'accord avec le trépas, avoit établi sur les mausolées une tranquillité semblable à celle qui règne dans leur sein.

Mes pensées se reportèrent d'elles-mêmes

vers les choses étonnantes que le spectre m'avoit apprises. Ce qu'il m'a dit du premier Être, répond-il à l'idée qu'un si grand nombre d'hommes s'en sont formés ? Que viens-je d'entendre ? Quoi ! l'athée lui-même, l'horreur de ses semblables, finit par trouver grace aux yeux de cette Divinité que l'on me représente comme une nature vindicative et jalouse ! Eh ! qui osera maintenant me dire : si tu n'adoptes pas telle ou telle opinion, tu seras condamné à d'éternels supplices ? Quel barbare osera dire : Hors de ma communion, il n'est point de salut ? Être incompréhensible et tout miséricordieux, as-tu chargé quelqu'un du soin de te venger ? Est-ce à une vile créature qu'il appartient de dire à ses semblables : pensez comme à moi, ou soyez à jamais malheureux ? Quelles limites, grand Dieu ! pouvons-nous, êtres bornés que nous sommes, fixer à ta clémence et à ta justice ? et de quel droit te dirai-je : ici tu récompenseras, là tu puniras ? Répondez, ô morts qui gisez dans cette poussière ! vous fut-il possible d'avoir tous la croyance dans laquelle je suis né ? Vos intelligences furent-elles toutes également frappées des preuves qui établissent les mystères que j'adore et les dogmes que je crois ? Eh ! comment

les degrés d'une croyance seroient-ils partout les mêmes, ainsi que les degrés de conviction? Homme intolérant et cruel, viens, si tu en as le courage, t'asseoir à mon côté, et osé dire aux victimes de la mort dont je suis venu écouter les leçons : vous êtes ici quarante mille ; eh bien, il n'en est que dix, que cinquante, que cent, parmi vous, que le Dieu vengeur n'a pas dévouées aux flammes éternelles!

Si ce discours n'étoit pas d'un insensé, à quoi donc serviroit la religion des tombeaux? Pourquoi devrois-je respecter les cendres de ceux qui n'adorèrent pas le grand Être à ma manière? Est-ce dans cette enceinte où les ennemis de ma croyance reposent, confondus avec ses sectateurs, que je pourrois entendre les leçons de la véritable sagesse? de quelle impiété je me rendrois coupable en communiquant avec des intelligences réprouvées, aux dépouilles desquelles je viens rendre un hommage inspiré par la religion comme par l'humanité!

Honneur et reconnoissance au sage gouvernement qui a détruit cette honteuse et sacrilège muraille de séparation que l'intolérance avoit élevée entre les morts et les morts, entre les tombeaux et les tombeaux! Il savoit bien que

tous ceux à qui la nature n'a plus de tribut à demander, eurent la même origine, adorèrent la même Divinité, furent éclairés des lumières de la même raison, obéirent aux lois de la même nature, supportèrent les mêmes peines, goûtèrent les mêmes plaisirs, et eurent la même fin comme ils avoient eu le même commencement : c'est pourquoi il a voulu confondre dans le même asile comme dans les mêmes hommages des belles ames et des cœurs vraiment religieux, les restes de ceux qui avoient eu les mêmes destinées.

A la bonne heure, que les persécuteurs et les oppresseurs de leurs semblables; que tous ceux qui portèrent la désolation dans les empires, dans les campagnes, dans les villes, dans les familles ; qui se plurent à faire répandre les larmes de la douleur et du désespoir, et à tremper leurs mains dans le sang des hommes, soient maudits jusqu'au fond de leurs sépulcres, si les vautours n'ont pas dévoré leurs ossemens! que les malédictions de tous les mortels, répétées de siècle en siècle, retentissent jusqu'au séjour affreux où sans doute la suprême justice les a placés! mais que le mortel paisible, doux et compatissant, image vénérable de l'Être infini-

ment bon, ne soit pas puni pour avoir eu d'autres idées que moi, et sur des matières incompréhensibles, un langage différent du mien !

A peine cette réflexion étoit-elle achevée, qu'un vent léger s'éleva, et agita doucement les feuilles de l'arbre sous lequel j'étois assis. Un charme inconnu se répandit dans mon ame ; j'étois heureux et satisfait des idées philantropiques que la méditation m'avoit inspirées, et il me sembloit que les intelligences dont j'avois intérieurement défendu la cause, accourussent pour me remercier au nom de celles que la vie expose encore à la haine des intolérans de toutes les sectes et de tous les pays.

CHAPITRE XII.

Je commence la visite des tombeaux. M. et madame Larmoyer.

Animé d'un nouveau courage, je me levai, et me mis à gravir l'escarpement qui sépare le vallon de l'éminence destinée aux nouvelles sépultures. Comme le fossoyeur, asservi aux volontés des parens ou des amis des morts, n'a suivi aucun ordre dans leur placement, je crus devoir me conformer à ses dispositions, après avoir attentivement examiné quelques-uns des tombeaux qui avoisinent la porte.

Ce fut donc vers ce côté que je portai mes pas, malgré l'aspect d'un cerbère qui, s'il n'eût été endormi, auroit par ses hurlemens donné l'alarme à tout le voisinage. Plus heureux qu'Enée, je n'eus besoin d'aucun gâteau pour adoucir le monstre, qui dort souvent comme s'il savoit qu'il n'a aucun trésor à garder, et que nul de ceux qui habitent les sépulcres ne peut en sortir pour retourner dans la société des vivans.

Le premier monument qui attira mes re-

gards, est à gauche, en entrant, et près de la porte. C'est un mausolée décoré sur le devant d'un bas-relief, et sur le derrière, d'une inscription en lettres dorées, sur un fond noir. Ce fut la tendre épouse de M. Larmoyer qui le fit élever à cet époux chéri, qu'une mort imprévue lui ravit à l'âge de quarante ans.

Le bas-relief représente M. Larmoyer étendu sur son lit de mort, au pied duquel on voit un génie qui de la main droite tient une couronne, et de la gauche un flambeau renversé. Au chevet, on voit madame Larmoyer entourée de ses quatre enfans, trois garçons et une fille. La plus vive douleur est peinte sur son beau visage; derrière elle, sa fille âgée de neuf ans, à genoux, lève les yeux et les mains au ciel; et ses trois garçons, dans un âge encore tendre expriment, à leur manière les sentimens dont ils sont pénétrés. Ce bas-relief qui est fort touchant, est d'une belle exécution.

Derrière le monument, et sur le côté opposé au bas-relief, on lit ces vers que la critique doit respecter; car la critique n'a pas accès dans le champ de la mort, où le sentiment, exprimé de quelque manière que ce soit, ne doit trou-

ver que des cœurs sensibles et ne mériter que des éloges.

La parque inflexible et jalouse,
Sourde à tous nos gémissemens,
Ravit l'époux à son épouse,
Ravit le père à ses enfans.
Malgré l'amour qui le protège,
L'irrévocable arrêt du sort
L'entraîne, avec un noir cortège
Du lit d'hymen au lit de mort.

Sans doute le Ciel devoit ajouter aux jours de la tendre épouse de M. Larmoyer, les jours qu'il avoit ravis à ce jeune père de famille : mais, ô fatale destinée ! cette femme inconsolable n'a pas survécu un lustre à la moitié d'elle-même ! elle et sa fille sont aujourd'hui ensevelies dans l'enceinte qu'elles arrosèrent sans doute plusieurs fois de leurs larmes, et leurs tombes sont placées de chaque côté du monument.

Jeunes orphelins, conservez à jamais le souvenir de vos vertueux et infortunés parens, et puissiez-vous leur élever au fond de vos cœurs un monument plus durable que celui qui me retrace vos malheurs !

CHAPITRE XIII.

Jeunes époux, jeunes épouses, Jeunes garçons, jeunes filles.

La multitude des tombeaux ne me laisse aucun choix à faire. Où la mort a tout confondu, l'homme n'a aucun ordre à suivre. Je me détourne à droite, et j'aperçois une enceinte ombragée de peupliers et de cyprès. Au milieu de cette enceinte s'élève une vaste pierre sur le fronton de laquelle je remarque une étoile entourée d'une couronne, symbole de l'éternité. Plus bas, je lis ces mots :

CI-GIT

Antoine-Claude-Victor Duboeuf, *mort à l'âge de* 34 *ans.*

Il vit dans le cœur de ses parens et de ses amis.

C'étoit un jeune homme encore dans l'âge des

passions et dans toute la vigueur de la santé ; ses parens le chérissoient ; il avoit des amis ; il étoit donc vertueux ! Si sa mémoire est dans le cœur de ses semblables, sans doute son intelligence est dans le sein de Dieu. Que renferme donc la terre qui reçut sa dépouille ?

CI-GIT

Henriette - Félicité BÉLORGEY, *âgée de* 19 *ans.*

Elle fut chaste et modeste ;
Sa vertu honora son sexe, et fit le bonheur de son père.

Père infortuné, auras-tu assez de larmes pour pleurer cette perte irréparable ? Père vraiment orphelin, as-tu une autre fille qui puisse essuyer tes pleurs, et te consoler dans les jours de ta vieillesse ?

Non loin de cette jeune vierge repose :

Louise-Fannie de PONTALBA, *âgée de vingt-trois ans.*

Quand j'écris ce nom, un père et une mère inconsolables se réveillent peut-être en prononçant le nom de celle qui le porta. Ils soupirent, des larmes s'échappent de leurs yeux, et ils adressent à l'Eternel une touchante prière pour l'immortel bonheur de leur fille bien-aimée.

Françoise-Geneviève VARNIER, *morte âgée de quarante-deux ans.*

O toi, le modèle des mères,
Puissent les pleurs de tes enfans
Pénétrer jusqu'à ton cœur !

Tendres enfans, oui, le cœur de votre mère reçoit vos larmes ; il se ranime, tout poudre qu'il est, et son esprit vous invite à suivre ses leçons et à imiter ses vertus.

Je cherche le tombeau de Greuze; j'écarte le feuillage qui le couvre tout entier, je me prosterne, et quelques lettres de son nom m'apparoissent avec peine à travers la mousse qui le dérobe à mes regards. Peintre du sentiment et de la vertu, ta pierre sépulcrale disparoîtra sous des débris des plantes et des arbustes destinés à la faire remarquer; mais ta mémoire ne périra jamais, et tes chefs-d'œuvres admirés d'âge en âge, sont un monument plus durable que de foibles caractères que le temps efface et que les cyprès mêmes détruisent.

Et toi, Fragonard, peintre ingénieux et délicat de l'Amour et des Grâces, un humble monument, revêtu d'une modeste inscription, rappèle ton souvenir à tes nombreux admirateurs. Que ta cendre ne soit pas étonnée d'être couverte d'une simple tombe! ta renommée n'a pas besoin d'un monument qui n'ajouteroit rien à son éclat.

Près du tombeau de ce célèbre artiste, il en est un sur lequel je lus d'abord ces mots ef-

frayans, *général de division d'artillerie*, qui me rappelèrent ces jeux sanglans que l'on nomme batailles, où le bronze meurtrier fait périr en un seul jour plus d'hommes, que le plus vaste empire n'en voit naître en plusieurs années. Je fus d'abord tenté de passer outre, mais le nom de d'Urtubie ayant frappé mes regards, je voulus lire toute l'inscription, et les vers suivans, qui prouvent que la bonté de son cœur n'avoit point été en harmonie avec son talent pour commander des guerriers et ordonner les instrumens de la destruction :

Il dirigea long-temps les foudres de la guerre,
Il étendit son art, et pleura ses succès ;
Et sa mort, de longs regrets,
A ses nombreux amis, ouvre une source amère.

J'ai ajouté *à ses nombreux amis* pour le complément de la pensée et l'harmonie des vers.

AU PHILOSOPHE.

Cette inscription excite ma curiosité ; je m'ap-

proche, et j'en aperçois une autre au-dessous, qui m'apprend que ce philosophe s'appeloit *Delaterre*; qu'il eut des ennemis, qu'il en fut persécuté, et qu'un ami lui a érigé ce monument, avec l'espérance que sa cendre n'y sera point troublée, et que la haine que l'on eut pour sa personne, viendra expirer sur son tombeau.

AU PHILOSOPHE! Quelle autre inscription auroit-on pu mettre sur la tombe de Socrate ou de Marc-Aurèle?

AU PHILOSOPHE! Si cet homme fut *un sage*, pourquoi cette pompeuse inscription? et s'il ne fut qu'un homme à systèmes, pourquoi fut-il persécuté?

AU PHILOSOPHE! Quelle idée fait naître cette inscription à l'observateur religieux, quand le hasard la lui présente?

CHAPITRE XIV.

Je continue de lire les Inscriptions des tombeaux.

J'AVANCE de circuits en circuits, et, après avoir laissé plusieurs tombes dont les incriptions, ou communes ou illisibles, ne devoient ou ne pouvoient être attentivement examinées, je m'arrête à celle-ci, sur laquelle je lis cet éloge si beau dans sa simplicité :

Elle fut bonne fille,
Bonne épouse,
Bonne mère.

Il est malheureux que je n'aie pas retenu le nom de la femme qui a mérité d'être ainsi louée; si la date de sa mort n'étoit pas gravée sur sa tombe, pourroit-on penser qu'elle a vécu de nos jours ? Il est donc encore, au milieu de la corruption générale, des femmes qui retracent la pureté des anciennes mœurs ? Mais pourquoi leur existence n'est-elle constatée qu'au champ

du trépas, et par les inscriptions des sépulcres? Ah! sans doute ces femmes sublimes, dont le monde n'est pas digne, aussi modestes qu'elles sont vertueuses, ne sortent point de l'enceinte de leur famille, et ne veulent être connues que de la Divinité et de leur époux.

Quelle magnifique oraison funèbre que ces trois lignes! et c'est une femme de trente ans qui a mérité d'en être le sujet!

ICI REPOSE

Anne-Louise LE COEUR, *décédée à l'âge de vingt-trois ans.*

Encore une jeune femme! Filles imprudentes, femmes légères, réfléchissez! La tombe est ouverte au milieu de la route où vous marchez sous l'enseigne des plaisirs.

CI-GIT

Madame Zéphirine De Méat, *morte âgée de vingt et un ans.*

Pleurez, enfans soumis ; pleurez, femmes fidèles,
Amies, mères, sœurs, pleurez ; de vos vertus,
La mort a d'un seul coup détruit tous les modèles.
Zéphirine n'existe plus.

Encore une jeune épouse!

ICI REPOSE

Élisabeth-Eulalie Durand, *douée d'une figure céleste ; elle avoit quatorze ans.*

Hélas! il n'est donc que trop vrai que le trépas ne respecte ni la jeunesse ni la beauté! c'est une tempête qui enlève ou détruit tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Pourquoi le foible arbuste a-t-il été déraciné au moment où ses fleurs alloient éclore, et offrir à ceux qui

l'avoient planté, la douce espérance des fruits qui devoient les remplacer ?

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.

ÉPITAPHE

De Marie-Thierri LE BEL, *veuve* DELISLE, *composée par son fils.*

Son fils, en la perdant, perd sa félicité ;
Il ne lui reste plus que son exemple à suivre ;
Ce modèle accompli de vertu, d'équité,
Ne paya, qu'en cessant de vivre,
Son tribut à l'humanité.

Sur une pierre perpendiculairement placée contre le mur qui fait face à l'ouest, on lit cette modeste inscription :

CI-GIT

Monsieur MOUNIER, *Conseiller d'Etat*

C'est donc là que reposent les restes de cet excellent citoyen dont le nom vivra aussi longtemps que celui de la véritable liberté qu'il défendit avec tant de lumières et de courage! Encore deux ou trois noms comme celui-ci, et nous lirons sur les tombeaux l'histoire de cette Assemblée constituante qui, par son imprévoyance et sa foiblesse, ouvrit la porte à tous les crimes en voulant la fermer à tous les abus.

Sur une pierre horizontale, est gravée cette courte inscription!

ICI REPOSE

Monsieur ADANSON.

Quel est cet Adanson? Si c'est le savant botaniste, qui nous montra les plantes réunies

en familles, pourquoi ce titre de *Monsieur?* Les Suédois l'ont-ils gravé sur la tombe de Linnée? Ne diroit-on pas que c'est le valet de chambre d'Adanson qui a fait les frais du monument?

CHAPITRE XV.

Jeune Père de famille. Jeune Mère et son jeune Fils.

QUELLE est cette pierre adossée à la muraille du côté où le soleil se lève, et que la lune n'éclaire que de profil? Je m'approche, et je lis. Jeunes époux, tendres épouses, écoutez et gémissez!

ICI REPOSE

Barthelemi-Pierre LECOULTEULX, *de Rouen, mort à Paris, le* 16 *septembre* 1805, *âgé de trente-sept ans.*

La vie de ce jeune père de famille
Retrace les antiques vertus de nos aïeux!
Il en avoit les mœurs.
Cette pierre couvre sa dépouille mortelle.
Son oncle,
Le sénateur Lecouteulx de Canteleux,

Sa sœur,
Aimée Leconteulx, Geoffroi d'Assy,
L'ont fait placer,
Pour indiquer
A Louise-Foache Leconteulx, son épouse,

A Zoé,
Louise,
Clémence,
} Leconteulx, ses filles.

Antoine
Hubert-Ernest,
} Leconteulx, ses fils.

Où est la cendre sur laquelle ils peuvent laisser couler leurs larmes,
où est la terre qui doit tressaillir
au son de leur voix.

Combien ces dernières paroles sont sentimentales et touchantes! Comme elles expriment bien les rapports de tendresse que la nature a établis entre un père et ses enfans, et la grandeur de la perte que font ceux-ci quand le trépas leur ravit celui qui leur avoit donné le jour! Il n'y a point là de déclamation sur les bonnes qualités du mort: tout est dit en ce peu de mots! *Sa vie retrace les antiques vertus de nos aïeux.* Quelles étoient ces vertus? c'est au lec-

teur à se les rappeler, et à se dire ensuite! Ce jeune père de famille étoit religieux, sage, économe, fidèle à tous ses devoirs de citoyen, de père, d'époux et d'ami.

Sur une tombe horizontale, je lis cette inscription.

ICI REPOSENT

Albert-Marie JULIEN,	Marie-Marguerite CHAULOT,
décédé le 1er février 1807,	épouse de P. E. J. Julien,
âgé de 17 ans,	décédée le 5 février 1807,
Il n'a pu résister au chagrin	âgée de 38 ans,
de voir sa mère attaquée	la meilleure des épouses
d'une maladie incurable.	et des mères.

A l'insçu l'un de l'autre ils quittèrent la vie,
Pour sa mère, le fils descendit au tombeau,
Et pour récompenser un exemple aussi beau,
A son fils bien aimé le Ciel l'a réunie.

La mort même craignant de séparer leur cendre,
Presque d'un même coup les frappa tous les deux.
Dans la tombe emportant leurs vertus et nos vœux,
Ils ne nous ont laissé que des pleurs à répandre.

Heureux fils! heureuse mère! qu'eussiez vous fait, hélas! sur la terre, l'un séparé de l'autre? que traîner une vie languissante dans les regrets et dans les larmes. Mais quels coups terribles pour un époux et pour un père, que ce double trépas! Qui pourra jamais le consoler, quand tout ce qui l'attachoit à la vie est renfermé dans le même tombeau?

Sur le contour d'une colonne tronquée, on lit cette épitaphe:

CI-GIT

Marie-Philippe-Claude DUNKEL, *épouse de M. A. L. Delessert, née le* 30 *juin* 1780, *mariée le* 3 *juin* 1805, *morte le* 4 *septembre* 1805.

Elle n'avoit que vingt-quatre ans, et trois mois seulement se sont écoulés entre son hymen et sa mort! Quand on lit cette inscription, il faut se taire et gémir.

Mortel qui visites ces tombeaux,
Arrête-toi, et lis :

ICI REPOSENT LES CENDRES

De Marie-Adélaïde-Yacinthe BERTHAUMT, *née à Paris, le* 25 *mars* 1790; *et décédée le* 5 *juillet* 1805.

C'est une jeune vierge de quinze ans, elle étoit belle, et son innocence l'a suivie au tombeau. O providence! pourquoi laisses-tu vivre les méchans, et ne fais-tu souvent que montrer à la terre l'aimable et vertueuse créature qui en auroit été l'exemple et l'ornement!

Sur un marbre blanc, au contour supérieur duquel est sculptée une couronne de roses, une inscription du même genre frappe mes regards attendris.

CI GIT

Louise-Éléonore-Victoire CRUBLIER, *de Saint-Ciran, née le 22 décembre 1787, décédée le 31 mars 1805.*

Dans ce tombeau qu'éleva ma douleur,
Repose pour toujours une fille accomplie.
Elle a fait, dix-huit ans le charme de ma vie,
La mort! en la frappant, ma ravi le bonheur.

Amour, amour, lève toi, et s'il est vrai que tu es plus fort que le trépas, empêche qu'il ne te ravisse les plus aimables sujets de ton empire!

CI GIT

A. L. H. Adolphe de BAZIN, *décédé à l'âge de dix-sept ans.*

Il fut de ses parens et l'idole et la gloire
Fier de plus d'un laurier justement mérité,
A peine adolescent, dans la tombe jeté,
Il s'élança du temple de mémoire
Dans le sein de l'éternité.

Que d'espérances englouties dans la tombe de cet intéressant jeune homme ! quel triste souvenir qui ne s'effacera jamais !

Ne peut-on pas lui appliquer ces belles paroles de l'écriture ?

« Il a vécu un grand nombre de jours, quoi-« qu'il ait été enlevé au commencement de sa « carrière ». Eccles.

CHAPITRE XVI.

Epitaphium omni sculpturæ ornamento destitutum.

HIC REQUIESCIT

Georgius - Renatus PLEVILLE LE PELLEY, *Grandivillæ natus, anno* 1726, *die junii* 26, *mortuus Parisiis, anno Reipublicæ* 14, *die vend.* 10, *octogesimum annum agens.*

Vire ver vir,
bonus pater,
inter cives amore patriæ et integritate morum,
fide in amicos usque tutâ et probatâ,
inter milites fortitudine ac vulneribus:
dextro crure, primùm suo:
bis deinde ligneo truncato per prælia,
insigniter commendabilis;
quem Angli hostes,

seù ducem de navibus bellicis,
per maria omnia tonantem,
seu legatum de pace, fœderibusque tractantem,
pertimuerunt:
quem Angli naufragantes,
procellosis Massiliæ littoribus,
servatorem impavidum benè experti,
obstupuerunt;
quo Respublica nostra,
coloniarum et rei navalis ministro,
incorrupto, providenti, strenuo
gloriatur;
quem Senatus gallicus,
deliberantem voventemque,
quasi Nestora suum audivit.

Cui modesto piè memores,
humilem hunc lapidem, heu! periturum,
exstruxere,
filia, gener, neptes, nepotes, propinqui et amici
lugentes insolabiliter.

Voici la traduction de cette épitaphe, qui n'est accompagnée d'aucun ornement de sculpture.

ICI REPOSE

George-René PLÉVILLE LE PELLEY, *né à Granville, en* 1726, *le* 26 *du mois de juin, mort à Paris, le* 10 *vend. an* XIV *de la république, âgé de quatre-vingts ans.*

Homme vraiment homme
bon père,
citoyen infiniment recommandable
par son amour pour sa patrie,
par la pureté de ses mœurs;
par un attachement à toute épreuve
pour ses amis:
guerrier illustre par sa valeur
et par ses blessures:
il eut la jambe droite emportée
dans un combat;
et la jambe de bois qui la remplaça
éprouva ensuite le même sort.
Les Anglais le redoutoient également,
soit qu'il parcourût les mers en lançant
les foudres de la guerre.

soit qu'il traitât avec eux des conditions
de la paix.
Ces mêmes Anglais qui avoient éprouvé
sa valeur, admirèrent son humanité
quand, près de faire naufrage,
ils furent poussés par la tempête
sur les côtes de Marseille.
Le gouvernement se glorifie
d'avoir eu en sa personne,
un ministre des colonies et de la marine,
incorruptible, prévoyant, courageux.
Le Sénat français l'écoutoit comme
un autre Nestor,
soit qu'il délibérât, soit qu'il émît son vœu.

Sa fille, son gendre, ses petits-enfans,
ses neveux, ses autres parens et amis,
inconsolables de sa mort,
lui ont élevé cet humble monument
qui, hélas! ne doit pas toujours subsister.

Quel est ce sanctuaire que j'aperçois à l'extrémité de la plate-forme dont je visite les tombeaux? Je m'en approche; la porte de la

balustrade qui l'entoure est entr'ouverte, j'entre. Quelle est ma surprise! Est-ce un temple de la mort, ou le séjour du printemps? Hélas! la verdure elle-même y annonce la tristesse; et les acacias et les siccomores qui jaunissent, et les fleurs des arbustes qui se flétrissent, et les sombres nuances des peupliers et des cyprès, et le paisible éclat des fleurs automnales dont la terre est jonchée, m'avertiroient que je foule une dépouille humaine, quand même je n'apercevrois pas à travers le feuillage, un mausolée et des colonnes qui supportent des urnes funéraires. O lune! je t'invoque : ou retarde ta course silencieuse, ou laisse parvenir à moi quelques-uns de tes rayons dont les nuages se disposent à me ravir la lumière. Je suis exaucé; ces importuns nuages se sont écartés de leur route; et comme s'il applaudissoit à mes tristes méditations, l'astre des nuits semble s'arrêter et m'envoyer des rayons plus nombreux et plus éclatans.

Contre la muraille, au nord, s'élève un tombeau surmonté d'une pyramide plate, façon de porphyre. Au-dessous du tombeau, et contre cette pyramide, est assis un génie de marbre blanc, qui de la main droite tient un flam-

beau renversé, et de la gauche un linge avec lequel il essuie ses larmes. A chacun des côtés du mausolée, on voit une colonne de marbre transparent qui supporte une urne de marbre blanc. Sur le contour de la colonne à gauche, on lit les noms et l'âge de la jeune femme à la mémoire de laquelle ce monument a été élevé : cette jeune victime du trépas est mademoiselle *Muraire*, épouse de M. *de Cazes*, morte à l'âge de seize ans, après six mois de mariage.

Sur un marbre blanc qui couvre le devant du mausolée, sont gravés, et l'éloge de cette jeune épouse, et les justes regrets de son tendre et malheureux époux.

Orateurs et philosophes moralistes, vos leçons sont-elles aussi éloquentes que le langage de ce mausolée ? Quoi donc ! la tombe n'est-elle plus ouverte qu'à la jeunesse ? les graces sont-elles destinées à combler le Champ du Repos ? De quelque côté que je porte mes pas et mes regards, je ne rencontre que de jeunes victimes ! Ce ne sont plus que de jeunes garçons, les jeunes vierges, les jeunes épouses qui forment le lugubre cortége du trépas. Ministres de la religion, ministres de la santé, vous tonnez

envain contre les dangers et l'abus des plaisirs; n'entendez-vous pas ce sexe, aussi aveugle qu'il est foible, vous accuser d'une ridicule et excessive rigueur? C'est à moi qu'il appartient de l'instruire et de l'effrayer, parce que je lui parle le langage du cercueil, et que je lui montre la tombe que lui ouvrent chaque jour ses fêtes, ses plaisirs, ses modes, son luxe, son insouciance, et peut-être ses excès.

Pourquoi les femmes de la classe laborieuse sont-elles exemptes, la plupart, des infirmités qui assiégent l'existence des femmes opulentes ou aisées? N'en cherchons pas la cause ailleurs, que dans la vie réglée qu'elles mènent, et dans l'habitude où elles sont de se couvrir ces parties du corps, dont la délicatesse une fois offensée donne une mort aussi cruelle que prématurée. Que l'on consulte les tables mortuaires de l'état civil; ce ne sera qu'avec effroi que l'on y apprendra que c'est dans les classes les plus aisées, que la dépopulation exerce le plus de ravages; et que si la société se soutient parmi nous, le gouvernement en est redevable aux familles plébéiennes, dont un reste d'anciennes mœurs maintient l'existence et favorise la propagation.

CHAPITRE XVII.

L'ancien Vallon.

Après avoir parcouru une partie des tombeaux qui couvrent l'esplanade dans presque toutes ses dimensions, j'aurois bien voulu visiter ceux qui remplissent l'ancien vallon; mais comme un grand nombre des inscriptions sont ou effacées ou sur le point de l'être, et que le feuillage des saules et des peupliers interceptoit les rayons lunaires, je résolus de suspendre ma promenade, je m'assis sur une tombe d'où je ne pouvois être aperçu, et je me mis à rêver sur les différente inscriptions que j'avois lues : mais le sommeil, cet ami de l'homme et cette image du trépas, vint bientôt appesantir mes paupières, et ne me quitta qu'au moment où le bruit de la porte qui s'ouvroit, vint frapper mes oreilles. Il étoit grand jour. Comme la porte resta ouverte, je profitai de l'occasion pour m'échapper, avec la résolution de revenir, le lendemain achever mon voyage et mes observations.

Je passai une partie de la journée à rédiger le journal de ma nuit, et l'autre à réfléchir sur le néant de ce que nous appelons la vie et le bonheur.

Le lendemain, je me mis en route de bonne heure, afin d'avoir le temps nécessaire pour visiter les sépulcres du vallon, avant le coucher du soleil. Quand j'arrivai à la barrière, le premier objet qui frappa mes regards, fut le convoi d'une jeune personne, car le drap mortuaire étoit blanc, et une couronne de roses pâles étoit attachée à la partie supérieure du cercueil. Je suivis le cortége, comme j'avois fait la veille, et j'entrai avec lui dans le Champ du Repos.

Quand la cérémonie de l'inhumation fut achevée, et que tout le monde se fut retiré, je m'approchai du fossoyeur, et le priai de me permettre de passer quelques heures dans son domaine. Il fut plus honnête que je ne m'y attendois, et même il voulut bien m'indiquer les endroits du vallon où je trouverois les plus beaux monumens.

Que l'on se fasse une idée de la triste et pénible nuit que j'avois passée la veille, et l'on pourra se représenter la joie que j'éprouvai, après avoir obtenu la permission de lire à mon aise toutes

les inscriptions, et la facilité de les écrire sans craindre de me tromper. Je descendis donc dans ce vallon des larmes, où reposent les objets de la douleur et des regrets d'un si grand nombre de familles. Comme toutes les tombes y sont placées confusément, je ne voulus m'astreindre à aucun ordre, et je suivis la même marche que j'avois observée sur l'esplanade, avec cette différence, néanmoins, que je n'avois pas besoin de m'étendre sur les pierres sépulcrales, et d'en approcher les yeux de trop près, pour en déchiffrer les inscriptions.

CHAPITRE XVIII.

Tombeau et épitaphe d'Adrienne Chameroy.

QUELLE est cette tombe élevée au-dessus de toutes celles qui l'environnent, et cette pierre sépulcrale qui s'élève au-dessus de cette tombe? Je m'approche et je lis!

ICI REPOSE

Adrienne CHAMEROY, *décédée le 23 vendémiaire an* XI, *à midi, à l'âge de vingt-trois ans.*

Les vers suivans sont gravés sur la pierre sépulcrale :

Toi, que regrettent tant de cœurs,
Des pleurs de tous les arts vois ta tombe arrosée;
Au matin de tes ans la mort t'a renversée :
Tout murmure de ses rigueurs.

Mais les Graces t'aimoient. Encor dans l'Élysée,
Elles aiment ton ombre, et lui jettent des fleurs.

F.**

C'est donc sous ce froid monument que repose ce corps à qui la nature avoit prodigué tant de charmes, dont les yeux avoient une expression si vive et si touchante, dont les mouvemens étoient si gracieux, si flexibles, si voluptueux; dont la légèreté comparable à celle de Zéphire, savoit obéir aux préceptes les plus difficiles de l'art, en paroissant s'affranchir des lois, et sortir des limites de la nature! C'est là que repose seule cette jeune merveille dont, naguères, les amours et les graces formoient le brillant cortège; comme si elle eût été leur souveraine! Hélas! quelle triste solitude l'environne aujourd'hui, et si son intelligence m'aperçois, un crayon et des tablettes à la main, quelle différence elle trouve entre le voyageur mélancolique qui gémit sur sa tombe, et les nombreux admirateurs qui lui décernoient des couronnes! O mort, que tes pensées ressemblent peu à celles des vivans! Pourquoi ravis-tu aux plaisirs, à la fortune, à l'admiration publique, ces rares créatures que

le ciel paroît n'avoir produites que pour charmer les douleurs et faire les délices de leurs semblables, et pourquoi l'aisses-tu long-temps végéter dans une honteuse existence ces êtres malfaisans dont les mauvaises qualités de l'ame et du corps inspirent l'aversion, le dégoût et la haine de quiconque ou les connoît, ou les approche ?

Sur une pierre adossée contre la muraille du nord, on lit cette épitaphe, et les vers qui suivent :

CI-GIT

Thomine MARS, *épouse de J. B. Bacoffe, décédée à Pàris, âgée de dix-neuf ans.*

Epouse et mère à peine en son aurore,
Le trépas la ravit à l'époux qui l'adore.
Hélas ! de cet époux, dont la vive douleur
Lui consacre à jamais ses larmes,
Elle eût long-temps fait le bonheur,
Si la vertu, la candeur et les charmes
Avoient pu du destin désarmer la rigueur.

Quelle aimable, belle, bonne et nombreuse compagnie est ici ensevelie sous les tombeaux! En trouvera-t-on jamais une semblable dans les salons, et au théâtre? Je ne vois ici aucun monument élevé aux filles, dénaturées ni aux épouses infidèles. Toutes les vierges, toutes les épouses, dont je parcours les sépulcres, méritèrent les regrets, les larmes et les éloges de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux. Où sont donc les filles auxquelles la perte de leur innocence et des mœurs, coûta la vie? Où sont les femmes qui firent le tourment et la honte de leurs époux? Ah! sans doute, confondues dans la fosse commune, elles ont perdu jusqu'à leur nom, comme les vivans en ont perdu le souvenir. Il faut que dans le tombeau où la vertu brille d'un éclat immortel, le crime cesse de souiller nos regards, et reste à jamais oublié.

A l'entrée du vallon, sur une pierre d'une petite dimension,

Mademoiselle VOLNAIS, *du Théâtre Français*,
Aux mânes de dame veuve CROIZET :

Celle qui dort ici, dès ma première aurore,
Me combla de ses soins, de ses tendres secours ;
Quand je serai, comme elle, au terme de mes jours,
Mes yeux, en se fermant, la pleureront encore.

Combien ces vers sont touchans ! Combien est estimable la jeune et belle actrice qui, au talent le plus distingué, réunit les plus précieuses qualités du cœur, la sensibilité, l'amitié et la reconnoissance !

ICI REPOSE

Antoinette - Prudent PUJOLLE, *femme* SWEBACH.

Modèle de douceur, modèle de bonté,
De toutes les vertus elle offroit l'assemblage ;
La mort vint l'enlever au printemps de son âge,
Pour la porter au sein de la Divinité
Dont elle étoit le plus parfait ouvrage.

CHAPITRE XIX.

Mme. de Comps, Mme. Duboccage, M. de La Tour-Dupin, Mme. Michel Mathieu.

DANS une enceinte formée par une balustrade, s'élève un tombeau ombragé de peupliers, de cyprès, et d'un saule pleureur dont les rameaux descendent sur la partie supérieure de ce monument qui est surmonté d'une pierre sépulcrale sur laquelle est gravée une espèce d'élégie fort touchante.

C'est la sépulture de l'épouse de M. de Comps, secrétaire d'ambassade. Voici l'élégie qu'on lit sur la pierre qui s'élève au-dessus de la tombe, derrière la tête.

Sans mes enfans, je viens ici
Pleurer l'épouse la plus chère;
Avec eux, je reviens aussi
Pleurer la plus tendre mère.
De ses amis inconsolables,
J'y précède ou je suis les pas.
Hélas! ces momens ne sont pas
Mes momens les plus misérables!

Gardez pour vous votre pitié;
Pour le ciel la mort l'a ravie;
Mais elle abandonne à la vie,
L'hymen, l'enfance et l'amitié.

Ces vers sont empreints d'une triple teinte de douleur et de mélancolie. Les derniers surtout respirent tout à-la-fois les plus vrais sentimens de la philosophie et de la religion : ils sont une excellente paraphrase de ces paroles : *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.*

Sur une pierre de marbre blanc, on lit cette modeste inscription, qui, comme l'humble violette, se cache derrière les plantes qui l'entourent.

CI-GIT

Marie-Anne LEPAGE, *veuve* DUBOCCAGE, *née à Rouen, le* 10 *nov.* 1710, *morte à Paris le* 21 *therm. an* 10, (9 *août* 1802), *âgée de quatre-vingt-douze ans.*

On l'admira pour ses talens,
On l'aima pour ses vertus.

J'aurois ajouté : Le Paradis reconquis, et la Colombiade, l'ont placée parmi les poëtes distingués du 18e. siècle.

Sur un tombeau construit en forme de piédestal, s'élève une urne d'une grande dimension. C'est un monument de la piété filiale de M. Guillois, envers sa mère.

CI-GIT

L.-H.-J. THOMAS, *ex-vicomte de la* TOUR-DUPIN, *ancien officier-général, décédé âgé de soixante-dix ans.*

D'un sang cher aux Français rejeton glorieux,
Aimable dans la paix, intrépide à la guerre,
Philosophe chrétien, héros religieux;
Nous le chérîmes sur la terre,
Et nous l'invoquons dans les cieux.

Jacques DELILLE.

Sur l'un des côtés d'une tombe d'une grande dimension, et d'une belle simplicité, on lit cette inscription en lettres d'or, gravée sur un marbre noir :

CI-GIT

Honorine LEJEANS, *épouse du général de division Maurice* MATHIEU, *née à Marseille le* 12 *décembre* 1782.

Modèle des épouses et des mères,
Une mort inattendue et prématurée
L'a enlevée, le 16 février 1806,
A son mari, à son fils, et à sa famille éplorée.

Comme tant d'autres du même genre, cette courte inscription vaut seule un long traité sur la fragilité de la vie et l'incertitude du trépas.

Sous une lugubre voûte de saules et de peupliers, s'élève, surmonté d'une figure dont les traits seprésentent la douleur, le monument qui renferme les cendres de Françoise-Georgette

BUDEL, épouse de M. Perdonnet, agent-de-change, morte à l'âge de trente-trois ans. On lit les vers suivans sur le marbre noir qui forme la face de ce tombeau :

Ci repose un objet de douleur éternelle,
Qui dans ce terrestre séjour,
De toutes les vertus fut le parfait modèle,
Mère tendre, épouse fidèle,
De qui put la connoître, et l'exemple et l'amour;
Qui pratiquant le bien, sans en chercher la gloire,
Jeune, vit de ses jours s'éteindre le flambeau.
Passant, qui que tu sois, respecte son tombeau,
Donne une larme à sa mémoire.

Ce n'est pas une seule larme que l'on doit donner à la cendre de tant de jeunes vierges, de jeunes épouses moissonnées au printemps de leur âge; ce sont des torrens que nous avons à verser sur leurs tombeaux. Ce ne sont pas seulement leurs parens et leurs époux qui doivent faire éclater leurs gémissemens; c'est la société toute entière qui doit déplorer leur funeste sort. O médecins, à quoi nous sert donc

270672A

votre science? à quoi nous servent vos gazettes, si le trépas semble se plaire à ravir à l'espèce humaine sa plus belle moitié; s'il arrache incessamment la jeune fille des bras de sa mère, et la jeune épouse aux tendres embrassemens de son époux? Ah! redoublez de zèle, couvrez d'une puissante égide ce sexe foible, délicat et imprudent. J'ai rempli mon ministère; remplissez celui que la société et les familles vous ont confié. Puis-je penser que dans le grand nombre de jeunes victimes dont j'ai parcouru les tombeaux, il n'en est pas une seule qui ait été sacrifiée par votre insouciance, ou par la fausseté de vos conjectures? Que signifient donc ces mots que j'ai lus sur une tombe: *Elle fut victime du charlatanisme?* Hélas! la jeune épouse à laquelle je consacrerai quelques lignes, avant de sortir de cette terre hospitalière où tant de morts reposent, feroit encore la consolation et le bonheur de sa tendre mère, s'il ne se fût pas trouvé parmi vous un bourreau, décoré du titre de ministre de la santé.

CHAPITRE XX.

St.-Lambert, auteur du poëme des Saisons. Marie-Victoire de Varency.

Je respire; mon ame resserrée par la tristesse, se dilate, car j'aperçois un nom qui ne rappelle que de touchans souvenirs, le nom du chantre des Saisons, de ce poëte aimable que la nature reconnoissante voulut protéger contre toutes les attaques de la mauvaise fortune, et de la triste vieillesse.

A l'ombre d'un peuplier et d'un cyprès, s'élève dans une modeste enceinte, un marbre noir qui porte cette inscription:

CI-GIT

Jean-François St. Lambert, *né en l'an* 1716, *le* 16 *décembre*.

De l'ancienne Académie française,
militaire distingué,
poëte et peintre de la nature,
grand et sublime comme elle.

philosophe moraliste,
il nous conduisit au bonheur
par la vertu.
Homme de bien sans vanité,
comme sans envie:
il aima, il fut aimé.
Le monde et ses amis le perdirent
le 9 février 1803.
Celle qui fut cinquante ans son amie,
a fait mettre cette pierre,
sur son tombeau.

O St.-Lambert, poëte sublime et brillant, philosophe aimable, quels nouveaux charmes tu sus ajouter aux beautés de la nature, et quel empire tes touchantes leçons donnèrent à la sagesse, sur les cœurs les plus éloignés de ses maximes! où sont-ils ces laboureurs malheureux, ces pauvres habitans des campagnes, dont tu plaidas la cause avec une si vive éloquence, et dont tu séchas les larmes, par tes consolations et tes bienfaits! Ah! sans doute, si ceux qui existent encore, ou leurs enfans, savoient où reposent tes cendres, ils s'empresseroient de visiter la tombe qui les couvre, et

d'unir leur hommage à celui que je rends à ta mémoire.

Comme le jour commençoit à baisser, je sortis du vallon, et je dirigeai mes pas vers l'enfoncement [1] qui est à gauche en entrant dans le Champ du Repos. Tout ce terrain, aujourd'hui couvert d'une épaisse verdure, recèle les dépouilles de plusieurs milliers de victimes de la mort. O ma chère Victoire Varency! c'est là que je vis, il y a quatre ans, descendre ton cercueil, qui devoit rendre à la terre ta rare beauté que tout le monde admiroit, et que toi seule paroissois ignorer. Hélas! pourquoi naquis-tu si aimable, puisque tu devois nous être ravie au printemps de tes jours? Qui rendra à ton inconsolable mère une fille si soumise, si tendre, une amie si consolante et si fidèle? Aucun monument n'indique l'endroit où repose ta cendre; mais j'en ai précieusement conservé la mémoire; et mon cœur qui ne se trompe point, me désigne bien l'emplacement sur lequel je dois me prosterner et soupirer.

[1] Cet enfoncement est devenu un vallon couvert de monumens et de pierres sépulcrales. Le trépas a devancé m'a plumet

CHAPITRE XXI.

Les quatre tombes de l'épouse et des enfans de M. Fillion. La mère inconsolable. Le petit ange.

A L'ENTRÉE de l'ancien vallon, quatre pierres sépulcrales se font remarquer par leur proximité, et par le même nom qui s'y trouve gravé. Je m'en approche le plus près qu'il m'est possible : leurs inscriptions sont en langue latine ; comme elles sont fort touchantes, j'en joins ici la traduction, en me pénétrant de mon mieux des sentimens qui les a dictées.

PREMIÈRE INSCRIPTION.

Mariæ Mazan innuptæ,
an. æt. 22,
Horatius Fillion vitricus,
inscripsit tumulo.
pluv. 28 an. 12. reipubl. gal. (1804)

Cara, vale,
Ingenio præstans, pietate, pudore,
et plusquàm nata nomine,
Cara, vale!
Cara, Maria, vale!
Adveniet felicius ævum,
et rursùs tecum,
sim modò dignus, ero.

TRADUCTION,

A Marie Mazan, jeune vierge,
décédée à l'âge de 22 ans;
Horace Fillion, son beau-père,
le 28 pluv. an XII de la rép. fran. (1804)

O ma fille chérie, adieu!
ô toi, vierge si recommandable
par ton esprit, ton amour filial,
et ta pudeur;
que je nommois plus que ma fille,
ô ma chère Marie, adieu!
adieu, fille chérie!

il arrivera un temps plus heureux,
où je te reverrai,
où je serai avec toi;
puissé-je en être digne!

2e. INSCRIPTION.

Oblatum inscripsit mærens
conjux, invite superstes,
Horatius Fillion,
Mariæ Magdalenæ Franciscæ Chretien
quæ
uxor, bonis moribus emicuit,
casta et speciosa.
mater familias cum dignitate vixit,
tenera,
supremum diem obiit Parisiis,
primo junii 1806,
an æt. 50.
placidè requiescat!

Nostrum, heu! vulnus!
nobis, heu! dolor!

TRADUCTION.

Horace Fillion
époux désolé, et malgré lui
abandonné à la vie,
à son épouse, Marie, Magdeleine, Françoise
Chrétien,
femme vertueuse, chaste, et belle,
tendre et respectable mère de famille,
qui paya son tribut à la nature,
à Paris,
le premier de juin, 1806,
âgée de cinquante ans.

---

quelle repose en paix!

---

hélas! blessure irremédiable!
douleur inconsolable!

3e. INSCRIPTION.

Vitæ summa brevis
fugit ut umbra.

Hîc
propenso fœdere vinctus,
juxta matrem atque sororem
properavit,
Lazarus Mazan,
die 25°. octobris 1806.
an. æt. 28.

Delicta juventutis ejus,
ne memineris, domine.

Horatius Fillion, vitricus,
inscripsit tumulo.

TRADUCTION

La vie est courte;
elle s'enfuit comme l'ombre.

Ici,
Lazare Mazan
entraîné par un double penchant,
se hâta
de rejoindre sa mère et sa sœur,
le 25 oct. 1806;
âgé de 28 ans.

Seigneur, ne vous ressouvenez point
des fautes de sa jeunesse.

Hommage d'Horace Fillion
à la mémoire de son beau-fils.

Jeunes gens, que l'amour déréglé des plaisirs, et les passions impétueuses, entraînent loin des sentiers de la raison, venez méditer sur la tombe du jeune Mazan. Vous apprendrez que la jeunesse est une foible sauve-garde contre le trépas, si elle n'a pas la santé pour compagne; et que la santé elle-même est une impuissante protectrice, si elle n'est pas sontenue par la modération. Soyez sourds, si vous le voulez, aux sermons des moralistes; mais écoutez le langage du tombeau, et frémissez en voyant les tristes exemples qu'il vous met sous les yeux.

4e. INSCRIPTION.

Quando ullam viator,
parem invenies,
formosæ, puræ, piæque puellæ,
Mariæ Josephæ Fillion,

prope matrem jacenti?
januarii 22ª. 1808;
Napoleonis imperii IV.

Solus evanuit flosculus,
septem-decim peractis annis,
et sentes reliquit
patri superstiti.

Horatius Fillion erexit.

TRADUCTION.

Passant, quand trouveras-tu
une jeune vierge,
aussi belle, aussi pure, aussi vertueuse
que Marie-Josephine Fillion,
qui
repose ici auprès de sa mère?
le 22 janvier 1808,
l'an IV de l'empire de Napoléon.

Cette tendre fleur
s'est évanouie après dix-sept printemps,

et n'a laissé que des épines à celui
qui lui donna le jour.

Témoignage de la douleur
d'Horace Fillion.

O vous, qui comme moi, parcourez les rangs des tombeaux, pour y apprendre à mourir, ou pour y cueillir les douces jouissances de la mélancolie, plaignez cet époux, ce père infortuné dont la famille repose toute entière sous ces quatre sépulcres. De quels nouveaux coups peut-il être encore frappé? n'a-t-il pas bu jusqu'à la lie le calice de la douleur? Hélas! quel bonheur peut-il désormais espérer, et quel malheur doit-il craindre? Oh! qui pourra le consoler, qui pourra faire entrer dans ce cœur resserré de toute part, quelques-uns de ces sentimens qui rendent la vie supportable! dans quelle solitude affreuse il doit se trouver aujourd'hui! il est vrai, à chaque pas qu'il fait dans sa demeure où le trépas s'est arrêté tant de fois, les traits chéris que ses yeux ne rencontrent plus, se présentent à sa pensée, et de temps en temps, une douce

illusion rassemble autour de lui, sa belle et chaste épouse, sa chère Marie, le malheureux fils de son adoption, sa tendre et vertueuse Joséphine; mais hélas! que l'imagination est une foible consolatrice, et qu'elle est impuissante contre les blessures du cœur! O providence, soutiens le courage de cet homme sensible; répands sur ses plaies le baume de l'espérance, et fais qu'il se persuade fermement que la partie de lui-même qui lui reste, se réunira un jour aux quatre autres dont le trépas l'a séparé.

En face et à quelque distance de la porte, se présente une balustrade dans l'enceinte de laquelle on a planté un acacia, un saule pleureur, des rosiers, et quelques giroflées. Une pierre élevée à l'une de ses extrémités, porte cette inscription :

Françoise le Seine,
veuve Cocatrix,
à son bon fils.

Ici repose le corps
d'Antoine Joachim Cocatrix,
pompier,
âgé de 18 ans,
décédé le 14 février, 1807.
Il se distingua toujours
par les mœurs les plus pures,
et par son tendre amour,
pour son inconsolable mère.

La mort prématurée de ce jeune homme doit être ajoutée aux preuves innombrables de la fragilité de la vie, que nous fournissent les champs de sépulture. Mais si elle n'offre rien d'extraordinaire, quoiqu'elle soit l'effet d'un événement malheureux, combien elle est douloureuse pour cette veuve dont ce fils unique étoit le consolateur et le plus fidèle ami! Cette mère délaissée a-t-elle assez de forces pour supporter un si terrible coup? N'est-il pas à craindre que sa foiblesse ne succombe à une épreuve à laquelle son cœur ne lui offre aucun moyen de résister? Aussi, ai-je appris que cette mère désolée, pour qui la douleur est devenu un besoin, ne connoît plus d'autre promenade, que d'aller de la Place

des Victoires où elle est chargée de la garde d'une porte, au Champ du Repos, quand ses occupations lui permettent de s'absenter. Là, elle se prosterne devant la tombe de son cher fils; elle s'entretient avec son intelligence, qu'elle s'efforce d'évoquer; elle prie pour elle; elle arrose de ses pleurs cette terre jalouse qui dérobe à ses regards le seul objet qui l'attachoit à la vie. Bien plus, livrée toute entière à la plus triste illusion, elle se promène chaque jour devant sa porte à l'heure où son fils avoit coutume de revenir de son travail. Elle va, elle vient, elle regarde fixément du côté, où naguères elle l'apercevoit s'acheminant vers la demeure maternelle. Mais, elle ne voit rien.... son fils a oublié de revenir.... des larmes coulent de ses yeux; elle soupire; elle rentre le cœur gonflé d'affliction, pour recommencer le lendemain ce lugubre et touchant exercice.

Je descends vers la fosse commune, et j'entends un père de famille se dire à lui-même; « Ce n'est pas ici qu'il a été inhumé... La fosse où sa dépouille repose étoit plus éloignée... Elle

est déjà remplie ! hélas ! cher enfant, tendre objet des soins de ta mère et des miens ; doux lien de notre mutuelle union, pourquoi une courte inscription ne m'indique-t-elle pas l'endroit au-dessus duquel je dois gémir et pleurer? — C'est votre enfant que vous pleurez, Monsieur, lui dis-je en l'abordant. Il ne put me répondre, tant son attention étoit distraite par les sentimens qui l'agitoient. — » Si vous regrettez, continuai-je, de n'avoir pas marqué par un petit tombeau, le lieu où sommeille le corps de l'ange qui vous doit son bonheur, je veux lui ériger un monument. Apprenez-moi son nom, son âge, et le jour de son départ de la vie. C'est le papier que je rendrai dépositaire de vos regrets, et des aimables qualités de votre enfant. » A ces mots, ce tendre père tira de sa poche un papier sur lequel je lus ces touchantes paroles :

« Il y avoit cinq ans que Paul Claude Amette mon fils, avoit reçu le jour, et qu'il me faisoit goûter les délices du bonheur le plus doux, lorsque, le 11 avril 1806, il quitta la terre, pour aller dans les cieux prendre place parmi les anges. C'est un bon génie qui veille sur mes jours et sur ceux de la mère qui l'a perdu. »

CHAPITRE XXII.

La mère et sa fille. La jeune personne de 14 ans. Une jeune femme de 26 ans. Madame Lefebvre.

En avançant sur l'esplanade, à droite, est une enceinte formée par une grille de fer. Je lis sur un marbre vertical cette inscription qui ne présente aucun nom.

1er avril 1805, — 30 mai 1805,
Une mère et sa fille reposent ici.

Rare et touchante exemple
d'une mutuelle affection ;
elles ne pouvoient se survivre ;
la mort même n'a pu les séparer.

Leurs ames se sont réunies
au céleste séjour :
et cette tombe renferme
leurs dépouilles mortelles.

Amis, parens, enfans, époux,
tous s'unissent pour honorer
leurs vertus, et donner
de justes larmes à leur mémoire.

Pourquoi le nom de ces deux amies reste-t-il inconnu à l'homme sensible qui s'arrête devant leur dernier asile? Quel a été le motif des personnes qui ont fait placer cette touchante inscription, pour ne pas nommer une mère et une fille que la tombe a réunies, comme la tendresse n'avoit fait de leurs cœurs qu'un seul cœur qui auroit animé deux corps? Si c'est le mépris des noms qui pouvoient rappeler l'opulence ou le rang des personnes qui les avoient portés, quelle sagesse religieuse de la part de ceux qui ont ou commandé ou composé l'inscription!

A l'extrémité de la même plate-forme, et tout auprès de la muraille du levant, une grille de fer, aux quatre angles de laquelle croissent quatre jeunes sicomores, enferme une tombe horizontale sur laquelle je lis:

CI-GIT

Marie-Aimée LE GRAS, *âgée de treize ans et neuf mois, décédée le* 19 *avril* 1807.

Aimable et douce enfant,
à notre amour ravie;
nos cœurs, nos souvenirs,
te rendent à la vie.

Parens désolés, consolez-vous. Voyez ce que seroit peut-être devenue votre aimable Marie-Aimée. Elle touchoit à cet âge périlleux où son cœur, livré à un sentiment tyrannique, se seroit partagé entre vous et un nouvel objet dont, peut-être, elle auroit préféré, malgré sa raison, les tendres aveux à vos sages conseils. Devenue épouse, peut-être auroit-elle eu besoin de vos consolations; devenue mère, peut-être auroit-elle échangé sa vie contre celle de son enfant. Délivrée des dangers de l'existence, elle vous a précédés sur la route de l'éternité, et est allée vous attendre au passage des chagrins au bonheur.

Auprès de la muraille, au nord, et du monument de madame de Cazes, je m'arrête devant un tombeau à quatre côtés, surmonté d'une urne sur le côté antérieur, je lis :

ICI REPOSE

Marie-Joséphine Curro, *épouse de Dominique Bierfurher, née à Paris le 17 février* 1780, *décédée le* 22 *mars* 1806.

Vertueuse et tendre épouse,
bonne mère, et sincère amie :
elle fut aussi un modèle de piété filiale.
sa perte rend inconsolables
son époux et son père.

Si la vertu descend chaque jour dans la tombe, le vice seul dominera donc sur la terre! Quoi! les sépulcres seuls nous apprendront que la fidélité conjugale, la piété filiale, et l'amour maternel ne sont pas de vains noms! Que j'aimerois bien mieux lire sur les pierres sépulcrales, ces mots : « Elle fut une épouse

infidèle, une fille ingrate, une mauvaise mère; l'Être infiniment bon, voulant en délivrer la terre, la précipita dans la tombe, de peur que son exemple ne corrompît les bonnes filles, les bonnes épouses, les bonnes mères ». Je me dirois alors: si le trépas prend ainsi les intérêts de la vertu, il faudra bien que, tôt ou tard, on ne trouve, dans les familles, que des femmes vertueuses.

Je reviens sur mes pas; et, suivant l'étroit sentier qui sépare l'esplanade de la pente au bas de laquelle est situé l'ancien vallon, je m'arrête devant une tombe horizontale que l'on distingue à sa blancheur, de toutes celles qui l'avoisinent, je lis:

ICI REPOSE

Dame Jeanne-Marie-Henriette LA TASTE, *épouse de M. Antoine-Claude Lefebvre, décédée le* 12 *août* 1806; *âgée de* 53 *ans.*

Elle eut le mérite qui attire l'estime du monde:

profondément chrétienne,
elle fut patiente et résignée
au milieu de longues souffrances;
modeste et croyante,
elle demanda peu de faste,
et beaucoup de prières.

Où chercherons-nous une femme forte? où la trouverons-nous? dans les sociétés? dans les salles de spectacles? dans les concerts? dans les promenades publiques? dans les assemblées des savans? Mais une telle femme, l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre, ne s'expose point aux regards publics; elle se tient soigneusement enfermée dans sa maison, où elle ne s'occupe que de ses devoirs d'épouse et de mère. Cette obscurité lui plaît; c'est le charme de sa vie que d'exister inconnue. Il faut qu'elle soit portée au champ du trépas, pour jeter un peu d'éclat, et ce n'est que par l'inscription de son tombeau que le monde apprend qu'il possédoit un trésor.

CHAPITRE XXIII.

Monsieur le Maréchal de Ségur. Madame Mathon. Mademoiselle Chaigneau.

Je redescends dans l'ancien vallon, pour y faire la recherche d'une tombe que de hautes herbes couvroient quelques jours auparavant. Avec quel plaisir de mélancolie, je la découvre, entre quatre peupliers qui furent plantés autour d'elle, il y a sept ans! malheureusement, l'inscription en est presque illisible; je m'arme d'un nouveau courage, et je prends la résolution d'arracher à la mousse, les caractères précieux qu'elle va dévorer. A force de patience, et regrattant, pour ainsi dire, chaque lettre, je parviens à transporter sur mes tablettes l'inscription suivante:

ICI REPOSE

Philippe-Henri de Ségur, *né à Paris le 20 janvier 1724, originaire de la province de Périgord, Maréchal de France, cy-de-*

vant Lieutenant-Général des armées du Roi, Commandant en Franche-Comté, Chevalier de l'Ordre du St.-Esprit, Gouverneur du pays de Foix, et Secrétaire d'état au département de la guerre.

Il servit 60 ans sa patrie avec honneur et gloire,
couvert de blessures, ce vieux guerrier termina
sa carrière dans les bras de ses enfans,
le 11 vendém. an 10. (3 octobre, 1801).
à l'âge de 78 ans.
Il fut puissant, il ne commit point d'injustice.
il fut opprimé, il n'aima pas moins sa patrie;
Bon père, bon époux, bon général, bon soldat,
juste et sage ministre, excellent citoyen.
sa mémoire doit être révérée,
par l'armée, et par tous les Français.

Dans l'impuissance de lui élever un tombeau,
ses enfans déposent sur cette simple pierre,
leurs larmes,

l'expression de leur admiration profonde,
et de leur souvenir respectueux,
pour le meilleur des pères.

Que les princes seroient heureux et puissans, et combien les révolutions seroient rares dans leurs états, si tous les hommes qui obtiennent leur confiance, avoient les qualités de M. le maréchal de Ségur! quelle perte pour un pays que la mort d'un tel homme!..... mais il laissa des fils qui héritèrent de ses vertus..... hélas! de quel autre héritage ce vénérable guerrier auroit-il pu récompenser leur tendre attachement, quand, semblable à un vieux romain, il leur laissoit à peine de quoi payer les frais de ses funérailles? O aveu sublime et touchant! « *ils furent dans l'impuissance d'élever un tombeau à leur père* », à leur père qui, pendant soixante années, avoit servi sa patrie de sa sagesse et de sa valeur! Mais aujourd'hui, pourquoi cette tombe modeste, et pour ainsi dire oubliée, est-elle menacée d'être bientôt ensevelie sous le sable que les vents accumulent autour d'elle, sous la mousse qui s'incruste sur sa surface, et sous les herbes voisines qui,

chaque année, y déposent leurs débris? J'ai averti.

Fatigué de la peine que j'avois eue pour lever l'inscription précédente; accablé surtout du poids de la chaleur, j'allois sortir du champ funèbre, lorsque j'aperçus un monument élevé derrière la balustrade qui renferme les tombeaux de monsieur, de madame et de mademoiselle Larmoyer. Ce sépulcre a cinq pieds de hauteur, et présente quatre côtés. Sur celui du levant, est gravée cette courte inscription, propre à réveiller un touchant souvenir.

Julie, Marie,
Bernard,
Née Mathon.

Sur le côté du nord est sculpté un flambeau renversé, qui passe au milieu d'une couronne de cyprès. Sur celui du couchant, on a représenté un cyprès, et sur celui du midi, on voit une urne entourée d'une couronne d'olivier; symbole de la paix qui règne dans ce tombeau.

Tout près de ce fastueux sépulcre et contre le mur voisin, une petite pierre, humble comme la violette, s'élève tant soit peu au-dessus des plantes et des herbes qui l'environnent. Je ne sais..... Mais cette tombe solitaire, quoiqu'à la proximité de trois vastes monumens, a quelque chose qui m'attire, m'intéresse, m'attendrit, et me fait rêver avec une douce mélancolie. Au-dessous, est le lit de repos de Jeanne-Denise-Justine Chaigneau, décédée le 15 février 1807, âgée de 14 ans.

Etoit-ce la peine de naître ? étoit-ce l'instant de mourir ?

CHAPITRE XXIV.

Le Jeune Nouvian. M. Rollin. Madame Tienloup.

De la plate-forme, je descends dans un vallon, qui, naguères, étoit occupé dans toute son étendue, par d'invisibles cercueils, et qui aujourd'hui, coupé et aplani, est couvert de peupliers, de saules, de cyprès, de balustrades, de tombes et autres monumens funéraires. La première tombe sur laquelle mes yeux s'arrêtent, est celle d'un être raisonnable, qui déjà n'étoit plus enfant, et n'étoit pas encore homme.

CI-GIT

André-Joseph NOUVIAN, *décédé le* 17 *mai*, 1808, *âgé de* 13 *ans.*

La mort couvre tes yeux d'un éternel nuage;
Les nôtres sont ouverts pour te donner des pleurs;
Aucune illusion ne calme nos douleurs:
Il ne nous reste plus de toi que ton image.

Orateurs et auteurs moralistes, faites tous vos efforts pour nous prouver la fragilité de notre existence, et l'incertitude du trépas ; vous ne sauriez parler avec plus de force et d'éloquence, que la tombe de cet enfant-jeune-homme. Voilà le langage qui sait émouvoir et prouver. Que tous les élèves d'un Lycée entendent vos leçons, ils resteront inattentifs, et ne se feront aucune idée, peut-être, de cette mort qui les menace, qui les poursuit sans cesse : mais qu'ils viennent avec moi, que je les conduise auprès de la tombe du jeune Nouvian, et vous les verrez bientôt pensifs, recueillis, attendris, pénétrés comme d'un malheur qui intéresse chacun d'eux. Ils s'entretiendront pendant quelques heures, peut-être, pendant quelques jours, de la jeune victime dont ils auront contemplé la tombe, comme d'un de leurs plus chers camarades. Tel est l'effet des vérités pratiques, et leur supériorité sur celles de pure spéculation. Que les larmes des choses sont plus touchantes que celles des discours !

Sunt lacrymæ rerum.... VIRG.

Un peu plus loin repose :

François ROLLIN,
mort le 7 mai, 1808.

Honneur, vertus, sagesse, il eut tout en partage.
Sa dépouille mortelle est dans ce triste lieu :
Mais son ame céleste habite au sein de Dieu
Dont il fut sur la terre une vivante image.

En lisant les inscriptions des tombeaux qui couvrent les champs de sépulture, placés aux quatre coins de la grande ville, je ne saurois m'empêcher de faire une remarque bien consolante pour les amis de la religion; c'est que si l'absurde impiété du matérialisme ne craint pas de s'afficher dans quelques sociétés et dans quelques mauvais ouvrages, elle n'ose point professer sa désolante doctrine dans le temple de la mort; et que parmi plusieurs milliers d'inscriptions, on n'en trouveroit pas une seule où soit outragée cette croyance de l'immortalité de l'ame, si universelle, si nécessaire, et si douce pour les cœurs affligés. Naguère on lisoit sur

les frontispices de nos temples : *Le peuple Français reconnoît l'existence de Dieu, et l'immortalité de l'âme*; et cette déclaration ne prouvoit rien. Il auroit fallu permettre aux familles d'élever des tombeaux aux victimes qu'elles fournissoient aux autels de la terreur; et l'on auroit lu sur tous ces monumens la proclamation la plus spontanée, la plus générale, la plus énergique, la plus attendrissante de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame. En présence de la vie, la raison peut s'étourdir, et enfanter des mensonges; en présence du trépas, elle s'éclaire et ne produit que des vérités.

Dans une enceinte ombragée de saules pleureurs, de peupliers, et de cyprès, est enfermée une tombe horizontale, au sommet de laquelle on a planté une croix. On y a gravé ces paroles remarquables.

CI-GIT

Marie-Elisabeth TIENLOUP, *veuve de M. Nicolas Mignon, propriétaire,*

née le 29 *mars*, 1743,
fiancée le 28 *mars*, 1769,
décédée le 28 *mars* 1808,
inhumée le 29 *mars* 1808.

Dira-t-on que c'est par un pur effet du hasard, que madame Tienloup est descendue dans le sein de la terre le même jour du même mois qu'elle sortit du sein de sa mère; et qu'elle a été placée sur le lit mortuaire, le même jour du même mois où elle s'avança vers le lit nuptial? Cette coïncidence d'événemens si opposés, est trop instructive pour ne pas être l'ouvrage de cette providence qui *se joue* de toute manière, comme dit l'écriture, pour nous rendre attentifs, et nous donner de ces leçons de sagesse dont la singularité les grave plus profondément dans notre souvenir.

Un monument carré de six pieds de hauteur, et surmonté d'une urne, s'élève tout près du sépulcre de madame *Mignon*. Sous sa base, repose la dépouille de Louise-Élisabeth *Hansler*, épouse du général Amey.

Le laconisme de l'inscription annonce une profonde affliction; et la solidité du monument, la durée des regrets d'un tendre époux pour une épouse adorée.

La triste observation que j'ai déjà faite dans les autres parties du champ mortuaire, ne se vérifie pas moins fréquemment, au sujet des jeunes victimes du trépas, dans ce nouveau vallon où je n'ai que l'embarras du choix, au milieu de la jeunesse qui y repose entre les cyprès.

Dans l'enceinte d'une haute balustrade décorée du signe auguste des chrétiens, s'élève une pierre sur laquelle on lit cet éloge funèbre:

SOUS CETTE TOMBE

Sont déposés les restes précieux,
de demoiselle Aglaé-Antoinette
BONNEFOUX,
âgée de 19 *ans,*
décédé le 19 *nov.* 1807.

Elle étoit pieuse et tendre fille,
respectable par ses vertus.

Cette mort a enlevé
la plus aimable des filles,
la plus aimante des sœurs,
et l'amie la plus sincère.

Où la famille que le trépas a si barbarement mutilée, trouvera-t-elle des consolations? qui pourra lui faire oublier son Aglaé et ces dix neuf années de jouissances qui enchérissoient les unes sur les autres? O religion! c'est à toi seule qu'il est reservé de guérir une si cruelle blessure! Où l'homme ne peut rien, Dieu seul peut agir.

Non loin de la tombe de mademoiselle Bonnefoux, je lis sur une pierre verticale, enfermée par une balustrade:

Sa vertu nous console:

CI-GIT

Louise-Rénée-Sophie
LE ROI,
décédée le 15 *mars* 1808,
à l'âge de 20 *ans.*

Parens infortunés, ce n'étoit donc que pour la pleurer sitôt que vous éleviez cette tendre fleur avec des soins si assidus et si affectueux! Oh! quel serrement de cœur j'éprouve, quand je me représente la morne douleur qui vous saisit, au moment où l'on vint vous annoncer que votre Sophie venoit d'expirer! Immobiles, et presque insensibles d'étonnement, vous ne pûtes trouver aucune expression capable de rendre l'affliction qui vous brisoit le cœur: mais bientôt vous pensâtes à la vertu de votre chère fille, et votre douleur se calma peu-à-peu. Heureuses les filles dont la vertu peut consoler de leur trépas! Heureux les parens qui font céder les sentimens de la nature aux espérances de la vertu!

CHAPITRE XXV.

Jenny-Agnès. Madame le May. M. Naudet.

Une petite pierre, placée dans une balustrade, m'offre cette courte inscription :

Jenny-Agnès.

Infelix puella : superstes infelicior.

La première au rendez-vous.

Quelle ferme conviction de l'immortalité de l'âme se manifeste dans ces dernières paroles ? Peut-on rendre avec plus d'énergie l'idée de l'existence, après le trépas, d'une ame à laquelle on a été uni pendant la vie, par les tendres liens de l'amitié ?

La première au rendez-vous ! Cela veut dire que la mort est le point où l'exil finit, et où l'on entre dans la véritable patrie.

Un tombeau élevé, surmonté d'une urne et ombragé du lugubre feuillage des saules et des

peupliers, offre sur celui de ses côtés qui regarde le nord, l'inscription suivante :

ICI SONT DÉPOSÉS

Les restes précieux d'une mère adorée
que le chagrin a précipitée au tombeau.

D. J. LE MAY,

née le 17 *février* 1754,
décédé le 20 *décembre* 1807.

Sur le côté du levant, on lit :

Le Frère et la Sœur,
à la plus tendre des Mères.

Enfans désolés, voilà donc tout ce qui vous reste de la tendre mère qui vous donna le jour! Que dis-je? elle existe encore dans votre cœur où votre piété filiale lui a élevé un monument éternel. Ainsi la terre possède son corps, son intelligence habite dans les cieux, et vous conservez le souvenir de ses vertus.

Quel est ce bosquet que j'aperçois au-dessus du nouveau vallon, contre la muraille du midi?

Je ne découvre aucun sentier par lequel je puisse y arriver; et l'astre de la lumière darde sur moi ses brûlans rayons. Cependant, à cette vue, je sens mon courage et mes forces se ranimer, et je gravis aussitôt sur la pente escarpée qui conduit au plateau dont ce bosquet est l'ornement. J'y arrive; j'ouvre une porte grillée, et j'entre dans une vaste enceinte où l'ombre de six peupliers, de plusieurs cyprès, des chevres-feuilles et d'autres arbrisseaux, invite, par l'obscurité qu'elle entretient dans ce lugubre sanctuaire, l'amateur des sépulcres à y prolonger ses tristes méditations. Le milieu est occupé par un monument, entre lequel et la muraille on a placé un banc de pierre pour servir aux personnes que l'amitié, ou une religieuse curiosité, conduisent dans cette solitude.

Sur la face occidentale de ce monument, je lis:

ICI REPOSE

J.-P. NAUDET, *né à Paris, le* 14 *mars* 1779, *mort le* 17 *mars* 1804, *au grand regret de ses parens et de ses amis, dont il fit toujours la jouissance et le bonheur.*

Sur le côté septentrional, on a gravé quelques vers dictés par un sentiment religieux, d'amitié et de douleur :

Notre ami n'est donc plus !
Aigris par la douleur contre la providence,
Gardons-nous d'élever un cri séditieux :
Philippe eut des vertus,
Et pour nous consoler de sa pénible absence,
Sur sa vie et sa mort, ayons toujours les yeux.

Erigé
Par les soins
de ses amis, de ses bons amis,
Sorel,
de Penne,
et l'Habitant.

Heureux le jeune homme dont le trépas inspire des sentimens si touchans et si vertueux! Heureux ses amis dont il fut l'exemple, et qui, savent si bien adoucir le tourment de leur amitié, par les consolations de l'espérance religieuse! Toute notre jeunesse n'est donc pas corrompue? Il est donc parmi nous de jeunes hommes faits pour sentir, et capables d'apprécier la vertu et de lui rendre un hommage public?

MAISON

DU PÈRE LA CHAISE,

A MONTLOUIS.

PARTIE II.

MAISON

DU PÈRE LACHAISE,

A MONTLOUIS.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la maison du père Lachaise, et de ses environs.

C'étoit le quatorze octobre, jour anniversaire de cette bataille mémorable qui couvrit les champs d'Iéna des débris de tant de bataillons, et porta un coup si funeste à la domination du monarque prussien. Un brillant soleil éclairoit les campagnes, et donnoit à ce jour d'automne les charmes d'une belle journée de printemps.

Je profitai de cette occasion pour visiter le Champ de Mort qui fut autrefois ce jardin de délices où un moine ambitieux méditoit de sang-froid des plans de persécution, et les moyens

de faire tourner la puissance de son auguste pénitent à la ruine et à la destruction des hommes dont la vertu, la science et le crédit contrarioient les vues de son ambition et de son hypocrisie.

La maison qui commande ce vaste enclos, et qui est située sur une colline que l'on appelle *Montlouis*, à la proximité de *la folie Renaud*, fut construite par les ordres de Louis-le-Grand, pour le père Lachaise, son confesseur. Il en est peu dans les environs de Paris, dont la perspective soit aussi étendue et aussi variée. Au sud, elle domine la capitale; à l'ouest, elle regarde les hauteurs de Belleville, de Montmartre et de Meudon; à l'est, elle étend son point de vue sur la pl ine de St.-Mandé, de Vincennes, sur les rives populeuses de la Marne: presque de niveau avec le dôme de Ste.-Geneviève, elle montre sa solitude et ses tombeaux aux voyageurs qui arrivent à Paris par les routes du levant, du midi et du couchant. C'est ainsi que le trépas s'annonce de loin à ceux qui viennent chercher dans la superbe capitale de l'Empire français, ou la fortune ou les plaisirs.

C'est à l'extrémité des nouveaux Boulevards,

à l'est, qu'est situé ce vaste et nouveau dépôt des dépouilles humaines. On y arrive par plusieurs rues étroites qui conduisent à une belle porte, après laquelle est une grande cour où, sans doute, s'arrêta souvent le char de madame de Maintenon, cette ardente protectrice des opinions du père Lachaise, et son amie. Après avoir traversé cette cour, on entre dans un superbe enclos de quatre-vingts arpens, lequel forme, par sa vaste étendue et son agréable situation, un contraste frappant avec le Champ du Repos sous Montmartre, dont j'ai fait la description. C'est sans doute par un acte de sage prévoyance, que le préfet du département de la Seine a fait l'acquisition de cet immense terrain pour la sépulture des habitans du Marais, et de ce faubourg St.-Antoine dont la population surpasse celle de plusieurs grandes villes de province.

A droite s'étend, jusques sur la hauteur, un beau verger dont les arbres attendent, chaque jour, la coignée qui doit les abattre pour laisser l'espace libre au choix des familles et à la pioche du fossoyeur. Une avenue de tilleuls sépare ce verger où la mort ne préside encore qu'à trois sépulcres, de l'emplacement où les générations

du faubourg St.-Antoine viennent chaque jour s'acquitter de quelques tributs, et où, le long de la muraille qui le borne à l'ouest et au nord, un grand nombre de familles ont déjà élevé des monumens funèbres aux personnes que soit la tendresse, soit la reconnoissance leur fait un devoir de regretter.

Au sommet de la colline où s'élève, avec un aspect mélancolique, la maison déserte et solitaire, est un vaste plateau devant lequel se présente le coup d'œil le plus magnifique. Quelques tombeaux en ont déjà pris possession: ces tombeaux aujourd'hui isolés, auront bientôt des voisins; et dans quelques années leur grand nombre, aperçu d'une distance considérable, ainsi que le dôme du Panthéon, rappellera à l'étranger le souvenir du trépas, avant que les palais des grands, les monumens des arts et les salles de spectacles ne l'aient fasciné par les pompes de l'opulence, ou par l'enchantement des plaisirs.

CHAPITRE II.

Réflexions sur la maison du père Lachaise. Détails historiques.

O VICISSITUDE des choses humaines! ô fragilité de ces grandeurs qui font tant de martyrs ou tant d'esclaves! ô instabilité de cette fortune à laquelle les hommes ne cesseront jamais de prodiguer leur encens! cette maison sur laquelle le temps dessine avec rapidité la triste architecture des ruines, fut bâtie par un monarque tout puissant et victorieux, sur ce même emplacement où ses légions commandées par l'illustre Turenne, réduisirent à l'obéissance les bataillons de ses sujets révoltés; et c'est par une autre révolution qui a renversé le trône où ce grand roi fut assis, qu'elle devient inhabitable, et que bientôt, sans doute, elle cédera aux pierres sépulcrales le terrain qu'elle fatigue de son poids! Quoi! le pauvre lui-même détourne ses regards de ce séjour où les grands seigneurs se tenoient heureux d'être une fois introduits, comme dans ce Versailles où leur maître tenoit sa cour!

Oh ! combien les temps sont changés, depuis cette époque qui ne renferme pas encore un siècle ! Que d'événemens mémorables se sont succédés, pressés, entassés, et ont donné à ce vaste empire un aspect si différent de ce qu'il étoit, quand le père Lachaise descendit dans la tombe.

Assis sur la terrasse du palais abandonné, et pour ainsi dire dans la situation de *Marius* méditant sur les ruines de Carthage, je remonte par la pensée jusqu'à cette année malheureuse et mémorable de 1709; je redescends ensuite, et je parcours avec rapidité tout cet espace compris entre elle et le moment où je suis. C'est une histoire que je compose, et que j'écris avec une plume tirée des ailes du temps; des ruines me servent de pupître, et ces ruines sont l'oracle que je consulte pour découvrir la vérité.

Une guerre désastreuse, un hiver excessif et la misère générale qui fut l'effet de ces deux fléaux réunis, avoient rendu cette belle France, naguère si redoutée et si heureuse, l'objet de la douleur de ses enfans, et du mépris insultant des étrangers. Le monarque qui auroit pu remédier à ces malheurs, étoit gouverné par une vieille femme, qui, à son tour, l'étoit

par ce père Lachaise qui, à la politique d'un habile courtisan, joignoit cet esprit d'intrigue et d'ambition qui caractérisoit la célèbre compagnie dont il étoit membre; quoique cet homme n'existât plus à la fin de l'année 1709, comme il avoit inspiré ses principes à madame de Maintenon, les querelles de religion ne perdirent rien de leur violence, et ne firent qu'ajouter de nouveaux chagrins aux douleurs domestiques qui vinrent assiéger la vieillesse de Louis.

Quand ce grand roi descendit dans la tombe de ses ancêtres, la paix avec les puissances étrangères étoit faite depuis deux ans; mais la paix des théologiens entre eux, et du gouvernement avec les théologiens, étoit loin d'être conclue: l'ombre du père Lachaise planoit encore sur Montlouis, et tantôt souffloit dans le sanctuaire le feu de la discorde, tantôt montroit la bastille aux savans et vertueux adversaires des constitutions d'Ignace, et des opinions de ses disciples.

Le grand prince qui prit les rênes du gouvernement français, dans ces orageuses circonstances, sentit bien qu'en faisant intervenir l'autorité souveraine dans les querelles théo-

logiques, il leur donneroit ou maintiendroit tout l'intérêt qu'il vouloit leur refuser ou leur ôter. En conséquence, il laissa les jansénistes et les molinistes se débattre entre eux, pendant que, frivole et voluptueux, autant par politique que par caractère, il tournoit l'esprit de la nation vers des objets qui, par leur nature, devoient leur faire mépriser ces vaines disputes, faites seulement pour intéresser des moines oisifs, et des prélats ou fanatiques ou ambitieux.

Cette conduite du duc d'Orléans excita bien des réclamations particulières ; mais elle eut l'approbation générale, et fit éclore dans un grand nombre de têtes pensantes, cette philosophie moderne dont les auteurs et les disciples ont trop souvent confondu de vains systèmes de théologie avec les dogmes fondamentaux du christianisme, et ont trop souvent attribué à la religion, comme cause principale, les excès dont elle n'étoit que le prétexte, et les abus qu'elle condamne.

Cette époque est remarquable dans notre histoire, car cet ébranlement donné, en France, aux principes religieux, peut être considéré comme le premier coup porté aux principes monarchiques.

CHAPITRE III.

Continuation des réflexions sur le père Lachaise.

Si le père Letellier, par les persécutions exercées contre les protestans, et le père Lachaise, par les voies de rigueur employées contre les jansénistes, attirèrent sur la religion le mépris et la haine dont leur conduite n'avoit dû couvrir que leurs personnes et leur société, le cardinal Dubois, en offrant au monde le spectacle contraire d'une profonde indifférence en matière de religion, et des vices les plus déshonorans pour le caractère épiscopal, hâta la révolution qui s'étoit préparée dans les idées, seconda merveilleusement les vues du régent, et disposa, pour ainsi dire, la France à recevoir cette philosophie atrabilaire, née en Angleterre, dans les orages des révolutions et des discordes civiles.

Un jeune homme, élevé au milieu de cette

révolution, doué des plus grands talens, et lancé dans le grand monde, dans ce monde qui n'avoit conservé de la cour de Louis-le-Grand, que cette politesse exquise qui la rendoit le modèle des autres cours de l'Europe, dans ce monde où la plaisanterie avoit remplacé la discussion, et où le sel d'un mot, l'esprit d'un couplet, faisoient passer de bouche en bouche l'impiété qui s'y trouvoit cachée; ce jeune homme, dis-je, passa la mer pour exploiter la philosophie angloise, et apporter dans son pays cette nouvelle et dangereuse cargaison.

Ce fut quelque temps après son retour, que parurent ces libelles où la nation fut tout étonnée de lire une doctrine qui ne tendoit à rien moins qu'à substituer à son antique croyance religieuse les dogmes de l'athéisme, et qu'une classe d'hommes instruits dont le nombre augmentoit chaque jour, prétendit soumettre au calcul et à l'analyse les principes de la révélation chrétienne: ces hommes se donnèrent le nom de *philosophes;* et ce nom leur resta, comme s'il eût été sans conséquence.

Ainsi donc les philosophes entrèrent dans l'arène où les diciples de Jansénius et de Molinas, se livroient de nouveaux combats, depuis que le

foible et dévot cardinal de Fleuri se trouvoit à la tête des affaires. Au lieu de se réunir contre l'ennemi commun de toutes les religions, ces imprudens et aveugles théologiens continuèrent à se disputer, à s'anathématiser, à se persécuter. Forte de leurs divisions, et de son chef, la philosophie gagnoit du terrain, et attiroit sous ses drapeaux les hommes de tous les états, qui n'avoient pas assez de lumières pour distinguer les dogmes du catéchisme des cinq fameuses propositions de l'évêque d'Ypres; ou ceux qui, fatigués des disputes de religion, rejetoient toute croyance pour n'entrer dans aucun parti.

Cependant cette célèbre et puissante société qui défendoit les opinions de Molina, se présentoit comme un corps redoutable qui paroissoit devoir braver long-temps tous les efforts de la philosophie. O profondeur de la sagesse humaine! ô aveuglement de l'esprit de secte et de disputes! à quoi se résolurent les philosophes pour renverser ce fameux colosse? Ils se rapprochèrent des jansénistes qui, flattés d'en être recherchés, consentirent à unir leur haine au mépris de la philosophie, et se liguèrent avec ceux qui devoient un jour détruire l'autorité, pour accuser leurs ennemis de conspirer le ren-

versement des trônes et la mort des souverains.

Les jésuites exterminés, quelle digue les jansénistes, qui n'avoient pas un seul bon écrivain, et qui d'ailleurs n'avoient plus aucune considération, pouvoient-ils opposer au progrès de la philosophie, qui avoit rempli de ses prosélytes et de ses partisans la cour, le clergé, l'armée, les tribunaux et qui seule, soutenoit la haute réputation des Français dans les sciences et dans les lettres, en présentant ses chefs aux souverains et aux peuples étrangers? Aussi les philosophes établirent-ils, avec une facilité sans exemple, le règne de leurs principes sur la ruine de cette religion dont ses ministres eux-mêmes avoient ébranlé les fondemens, et qu'ils avoient si mal défendue, quand ces nouveaux ennemis s'étoient présentés pour en achever la destruction.

De l'indépendance religieuse à l'indépendance politique, il n'est qu'un passage étroit, que l'audace a bientôt franchi. Cette vérité n'a été que trop clairement démontrée par les événemens de la révolution française, dont la cause, quoiqu'en disent certains écrivains, ne peut être attribuée qu'à la philosophie.

Mais quel rapport ce que je viens de dire a-t-il avec la maison du Père Lachaise ? Quel rapport! un rapport plus étroit que l'on ne pense ; car ce fut le père Lachaise qui, des hauteurs de Mont-Louis donna le premier signal de la révolution, signal éclatant qui fut entendu du faubourg St.-Antoine et des tours de la Bastille. Ecoutez, et remarquez la suite des événemens.

Le Père Lachaise ranima et entretint les querelles de religion. Ces querelles rendirent à un grand nombre de Français la religion méprisable, principalement au duc d'Orléans et au cardinal Dubois qui, par l'impudeur de sa conduite, la rendit plus méprisable encore. Voltaire profita de cette disposition des chefs du gouvernement, et de celle qui se préparoit dans les esprits, pour attaquer, par les raisonnemens de la philosophie d'Angleterre, cette religion dont les ministres s'anathématisoient depuis un siècle. Au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ces aveugles ministres lui fournirent de nouvelles armes, en prolongeant ces divisions si déshonorantes pour eux et si nuisibles à la cause de la révélation. Une moitié de ces Théologiens disputeurs se réunirent à Voltaire et à ses disciples, pour

renverser leurs adversaires ; et cette moitié fut renversée à son tour, comme cela devoit arriver, selon l'usage ordinaire des partis que la haine pousse toujours vers les mesures les plus contraires à leurs intérêts. Ainsi, devenue maîtresse du champ de bataille, la philosophie des incrédules marcha rapidement à son but, qui n'étoit autre que le renversement des anciennes institutions. L'expérience a prouvé qu'elle a atteint ce but si desiré, par la révolution de 1789. Récapitulons ces idées en peu de mots.

Le père Lachaise rendit, pour ainsi dire, officielles, les disputes des jansénistes et des molinistes ; celles-ci engendrèrent l'irréligion du duc d'Orléans et le libertinage grossier du du cardinal Dubois ; l'irréligion du duc d'Orléans, et les vices du cardinal Dubois, engendrèrent l'incrédulité de Voltaire ; l'incrédulité de Voltaire engendra la philosophie ; la philosophie, après avoir détruit les jésuites par les jansénistes, et les jansénistes par le ridicule, engendra l'esprit d'indépendance, qui engendra la révolution.

CHAPITRE IV.

Différence de la population du Champ du Repos sous Montmartre, et de celle de la Maison du père Lachaise. Causes de cette différence.

Il étoit donc bien naturel que le champ de celui dont le fanatisme et l'orgueil avoient conçu des révolutions, fût changé en un monument de révolution, et que de jardin de voluptés et de délices qu'il étoit, il devint le séjour du trépas ; que ses superbes avenues conduisissent aux tombeaux, et que ses arbres fruitiers fussent remplacés par les peupliers, les saules et les cyprès.

Tout occupé de cette réflexion, je quittai la terrasse de la maison pour visiter les monumens élevés contre le mur qui la soutient, et ceux qui sont placés les uns à la suite des autres, le long de la muraille qui s'étend à l'ouest. Je lus toutes les inscriptions sans en omettre aucune, pour faire ensuite le choix de celles qui

pourroient me fournir quelques utiles réflexions.

De quel étonnement je fus frappé, quand le plus grand nombre de ces tristes inscriptions m'apprirent que les tombes qui les portoient ne couvroient que la dépouille de pères ou de mères de famille, morts dans un âge avancé, ou après avoir traversé les premières années qui suivent l'âge mûr, et celles qui le séparent de la vieillesse! Quel contraste ces tombeaux m'offrirent avec ceux du champ sous Montmartre, dont la grande majorité ne rappelle que des époux, des épouses, de jeunes filles moisonnées à l'entrée de leur carrière! Comment expliquer ce phénomène du trépas, et comment peut-on dire pourquoi l'ennemi de la vie frappe ici plus de jeunes gens que de vieillards, et là, plus de vieillards que de jeunes gens?

L'air que l'on respire au faubourg St.-Antoine et au Marais, est-il plus pur que celui du Palais-Royal, des rues St.-Honoré, Vivienne, de Richelieu, des Petits - Champs, des Boulevards, et de la Chaussée - d'Antin? Mais pourquoi attribueroit-on à la différence de deux airs que leur voisinage met dans un contact perpétuel, ces morts prématurées qui, dans les quartiers de l'ouest, enlèvent, chaque année,

un si grand nombre de jeunes et précieux individus des deux sexes? Ah! n'en doutons point, c'est à l'usage habituel des alimens les plus échauffans et les plus délicats, de ces liqueurs aussi dangereuses pour tous les tempéramens, qu'elles sont flatteuses pour tous les goûts; c'est à cette fureur pour les spectacles, pour les fêtes, pour les promenades nocturnes, qui fait braver à un si grand nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes, et les lois de la nature, et les conseils de la sagesse, et les menaces d'Hygie; c'est à ces modes enfin, fruits de l'intérêt, du caprice, de l'imprudence et de la vanité, et fléaux éternels de la santé et de la fortune, que le champ du repos doit cette jeune population, déplorable ornement de ses tombeaux. O jeunes hommes! ô jeunes épouses! si vous pensez que la mélancolie me porte à l'exagération, et que, moraliste atrabilaire, je ne cherche qu'à vous inspirer une terreur dont je ne suis pas pénétré moi-même, venez et voyez; contemplez ces tombes, et lisez les inscriptions douloureuses que des mères ou des époux inconsolables ont fait graver sur la pierre pour indiquer l'endroit où repose la cendre de leur jeune fils ou de leur jeune épouse.

Au Marais et au faubourg St.-Antoine où les mœurs sont, en général, régulières et bonnes, où la nature est rarement outragée par un régime ennemi de ses saintes lois; où toutes les classes de citoyens se livrent à l'envi à un travail assidu; où l'éloignement des spectacles et des autres rendez-vous de plaisirs oblige, les familles à ne chercher des délassemens que dans leur propre sein, ou à une courte distance de leurs foyers; où la mode inconnue ou dédaignée, ne contraint personne à lui faire le sacrifice du prix de ses travaux et des fleurs de sa santé; où tout le monde se retire, quand ailleurs sortent les jeunes vierges et les jeunes épouses pour vaquer aux plaisirs, à l'insomnie, à l'ennui; et où règnent le silence et l'obscurité, quand plus loin le bruit des chars épouvante la foule à pied, et l'éclat des lumières s'efforce de lutter contre les ténèbres, les corps doivent conserver long-temps la vigueur de la santé, les maladies doivent être plus rares, la jeunesse doit arriver saine et sauve à l'âge mûr, et l'âge mûr à la vieillesse, mais par une gradation lente et presque insensible.

Eh! quelle prise le trépas auroit-il sur ces hommes laborieux qui placent les mœurs sous

la sauve-garde de la médiocrité, et leur santé sous la protection de la tempérance et de la modération; sur ces jeunes filles qui n'ont un amant qu'en prenant un époux, et dont le seul plaisir consiste à travailler et à se délasser sous les yeux de leurs mères; sur ces jeunes femmes qui n'ont pas de plus douces jouissances que d'élever elles-mêmes leurs enfans, et de partager les innocens plaisirs de leurs époux, comme elles en partagent les occupations et les travaux?

Ce n'est pas à dire que, par un privilége unique, les quartiers dont je viens de parler n'envoient point de jeunes victimes à la maison du Père Lachaise. Hélas! plusieurs inscriptions attestent le contraire; mais, du moins, ces victimes ne sont pas les plus nombreuses; et j'ai lieu de penser, en voyant leurs mausolées, que l'opulence avoit pu leur faire partager les imprudences, les usages et les plaisirs des habitans des quartiers où il y a le plus de théâtres, de bals et de restaurateurs.

CHAPITRE V.

Coup-d'œil général sur les Sépulcres. Réflexions sur les Tombeaux ornés d'une croix.

POURQUOI tous ces monumens placés à la suite les uns des autres? Quels ont été les motifs de ceux qui les ont fait élever? Savoient-ils qu'en ordonnant que telle pierre seroit taillée de telle manière et porteroit telle inscription, ils ordonnoient la composition du plus utile et du plus éloquent de tous les livres de morale et de religion, si l'on en excepte l'Évangile? En effet, quel poëme offre un intérêt plus soutenu, plus général et plus touchant; quel drame est plus tragique; quel sermon est plus éloquent, qu'un sépulcre? Oui, je trouve plus à penser et à m'instruire devant une tombe, et en lisant une épitaphe, que dans les plus beaux livres de la bibliothéque impériale. Les livres m'apprennent seulement que nos plaisirs sont de courte durée;

la tombe m'apprend que leur durée est finie : les livres m'apprennent que l'homme est mortel ; la tombe m'annonce qu'il est mort : les livres nous disent que la beauté est fragile, que la santé est un bien incertain, et que c'est folie de regarder la jeunesse comme un bouclier contre les coups du trépas ; la tombe nous crie, d'une voix imposante et terrible, que la beauté n'est plus, et que la santé et la jeunesse ont été vaincues et terrassées par cet ennemi qu'elles regardoient comme si peu redoutable par son éloignement ; enfin, les livres nous menacent de ce qui doit être, et la tombe nous avertit de ce qui est.

Mais je vois un signe élevé ou gravé sur quelques tombeaux ; et ce signe est une croix. Cette croix, que m'annonce-t-elle ? Elle m'annonce que les dépouilles déposées sous ces tombeaux, entre les mains du temps, pour être un jour remises à l'éternité, appartiennent à des intelligences qui se glorifièrent du titre de *chrétien*. Oh ! combien, à l'aspect de ce signe auguste, je sens mon ame s'élever ! Avec quel respect religieux je m'approche des sépulcres qu'il distingue des autres ! O croix, instrument de supplice, de gloire et de salut, je me prosterne devant toi ! Quelle place plus honorable peux-

tu occuper, après les autels de nos temples, que ces tombes où reposent les corps qui furent arrosés du sang du Christ, ce fils bien-aimé et ce tout-puissant médiateur entre Dieu et l'homme? Combien tu rends vénérables et précieux ces restes de l'homme, si méprisables aux yeux du matérialiste qui n'y voit que de vains ossemens, et une boue dégoûtante qui doit se confondre pour toujours avec cette terre destinée au néant, comme elle le fut à la création!

O empire admirable et tout-puissant de la religion sur les esprits et sur les cœurs! quelles douces et sublimes larmes elle me fait répandre sur ces sépulcres, que le sophiste ne contemple que d'un œil sec et dédaigneux! et combien une tombe qui porte l'empreinte d'une croix me présente un caractère plus sublime et plus auguste que celle qui ne me peut rien apprendre sur la croyance de l'homme dont elle couvre la dépouille!

J'ai parcouru en pleurant les campagnes de ma patrie, de l'Helvétie et de la Germanie, et j'ai visité les cimetières des villages et des hameaux par où j'ai passé: partout j'ai vu des tombeaux élevés par la religion; partout j'ai vu dans les champs où reposoient les dépouilles des labou-

reurs, ce signe révéré, replanté aujourd'hui sur le Calvaire, annonçant au voyageur sentimental et religieux qu'il fouloit une terre sacrée. Pourquoi nos champs de sépulture et de repos n'offrent-ils qu'un vain étalage de tombeaux auprès desquels le respect religieux n'inspire aucun sentiment au plus grand nombre de ceux qui les visitent? Si la religion d'un peuple se montre dans les temples où on lui annonce le trépas, pourquoi n'auroit-elle aucun signe dans le temple où le trépas annonce lui-même sa puissance inévitable sur tous les enfans de la cité? Que j'aimerois, promeneur solitaire au milieu des sépulcres, que j'aimerois à voir un monument expiatoire des profanations des cercueils, dans les quatre asiles de la mort ouverts aux quatre angles de cette capitale! Que j'aimerois à lire l'inscription suivante, gravée en grosses lettres d'or sur un large marbre noir exposé aux regards des vivans qui viendroient visiter ces champs funèbres:

CEUX QUI DORMENT ICI DANS LA POUSSIÈRE SE RÉVEILLERONT UN JOUR.

CHAPITRE VI.

Madame Garnier. M. de Londre. Madame Frémont.

Après avoir jeté un coup-d'œil général sur les monumens et sur les pierres sépulcrales, je m'arrêtai devant le tombeau qui avoit d'abord frappé mes regards en entrant. Ce tombeau qui est isolé, présente quatre faces dont les plus grandes regardent le Levant et le Couchant. Il renferme la dépouille de madame Garnier, décédée en 1806, âgée de trente-quatre ans. L'inscription latine, fort bien faite, qui est gravée sur le côté de l'ouest, m'apprend que cette jeune épouse étoit ornée de toutes les vertus qui rendent une femme recommandable devant Dieu et devant les hommes.

Sponso, parentibus, proximis, et pauperibus flebilis.

A droite, et auprès de l'avenue de tilleuls qui conduit à la terrasse de la maison, s'élève un monument surmonté d'une croix noire. Sur ses quatre côtés, revêtus d'un marbre noir, on lit quatre inscriptions en lettres d'or. Il est renfermé dans une enceinte formée par une grosse chaîne attachée aux quatre bornes qui répondent à ses quatre angles.

L'inscription du côté de l'Ouest annonce que ce tombeau est la sépulture de P. René de Londre, négociant, décédé en 1806, à l'âge de cinquante ans. Sur le côté de l'Est, on lit l'éloge de sa charité envers les pauvres, de ses vertus morales, et l'expression des regrets et de la douleur de son épouse. A côté de ce monument, dans la même enceinte à l'ouest, s'élève, à dix-huit pouces de terre, en forme de cerceuil, le tombeau de M. Darbonne, beau-père de M. de Londre, auquel il ne survécut que trois mois. Combien madame de Londre a droit de s'écrier :

Voyez s'il est une douleur comparable à la mienne !

Quel malheur ! perdre en trois mois son père et son époux ! Grand Dieu, protecteur des affligés, donne à cette épouse et à cette fille

désolée, la force de supporter une si accablante infortune ; et que son fils soit toujours son consolateur, par sa tendresse et par ses vertus !

Près de la même avenue de tilleuls, à gauche, s'élève une pyramide sépulcrale de neuf pieds de hauteur, surmontée d'une boule, et soutenue sur sa base par quatre pates de lion. Je lis les mots suivans sur le côté qui fait face au midi :

Ce monument
renferme une épouse chérie.
A la fleur de l'âge,
elle passa du lit nuptial dans la tombe.
La mort y réunira deux époux
qu'elle seule a pu séparer.

L'inscription du couchant avertit le voyageur mélancolique que sous ce monument, repose la dépouille mortelle d'Antoinette Bobée, épouse de M. Frémont, propriétaire, décédée en 1805, après trois années de mariage.

Quel engagement prend un jeune époux, en faisant creuser sa tombe à côté de celle de sa jeune épouse! Quelle sagesse n'a-t-on pas lieu d'attendre de celui qui a marqué sa propre sépulture, et qui, de temps en temps, vient méditer sur la fragilité de la vie, à l'endroit où repose ce qu'il a eu de plus cher, et où ses restes seront un jour déposés par ses enfans ou par ses neveux!

CHAPITRE VII.

M. Lenoir Dufresne. M. Renouard. M. et madame de Lonchamp.

Les trois monumens dont je viens de parler sont les premiers qui se présentent, au commencement de l'avenue. Après les avoir examinés, je montai vers la muraille [1] qui soutient la terrasse, au pied de laquelle, et près de la grille, s'élève avec majesté un sépulcre qui, par sa matière et par sa forme, figureroit dignement dans un des plus beaux temples de la capitale. Il est construit d'un marbre gris blanc; et sur ses quatre côtés, de marbre noir, on a gravé quatre inscriptions en lettres d'or. Son enceinte est fermée par une grille de fer à hauteur d'appui, et elle est couverte d'un gazon épais et verdoyant qui forme un frappant contraste avec la stérilité du terrain qui l'environne. Sur le côté du couchant, on lit cette courte et sublime inscription :

[1] Cette muraille vient d'être démolie, pour faire place aux tombeaux.

Plus de cinq mille ouvriers
qu'alimenta son génie, qu'encouragea son exemple,
sont venus pleurer, sur cette tombe,
un père et un ami.

Sur le côté du levant :

Puissent ses mânes jouir paisiblement
et du bien qu'il a fait, et des regrets honorables
que l'industrie et le commerce français
donnent à sa mémoire !

L'inscription du midi apprend que, dans ce tombeau, sont renfermés les restes de J. D. G. Joseph Lenoir Dufresne, décédé en 1806, âgé de trente huit ans.

Sur la même ligne, en descendant, est une tombe modeste et simple, entourée et ombragée de cyprès. C'est celle où repose Jacques-Auguste Renouard, fabricant d'étoffes de soie, décédé en 1806, à l'âge de soixante-dix ans.

Il sut par son génie
élever au plus haut point de prospérité
un genre de fabrication
avant lui presque nul.
Il rendit l'étranger tributaire
de son industrie,
et par sa bienfaisance
mérita le nom de père de ses ouvriers.
Il fut enlevé trop tôt à ses parens désolés,
et à son inconsolable épouse.

Il avoit soixante-dix ans, et sa mort fut prématurée! Quel éloge et quelles vertus cet éloge suppose! La vieillesse de l'homme vertueux et utile est donc comparable, préférable même au plus beau temps de la jeunesse! C'est ainsi que l'arbre qui porte des fruits inspire souvent, quelque vieux qu'il soit, plus de regrets, quand la tempête vient à le briser, que l'arbuste jeune et vigoureux dont les fleurs ne font naître que des espérances pour l'avenir.

Enfans d'un père si respectable, puissiez-vous mériter un jour l'hommage solennel que votre tendresse, guidé par la justice, a rendu à sa mémoire.

A quelques pas de la sépulture de M. Renouard, est une belle tombe d'une vaste dimension. L'inscription gravée sur un marbre noir, du côté de l'est, apprend que ce monument a été élevé à M. *Dubut de Longchamp*, ancien administrateur-général des postes, et à son épouse, madame *Marguerite Carrelet de Loisy*, par leur neveu, A. B. Carrelet de Loisy, et leur nièce, M. L. Adélaïde Verchère d'Arcelot.

CHAPITRE VIII.

Le vice-amiral Bruix. Valmont de Bomare. Mademoiselle de Blavette. M. Leullier.

Je fais quelques pas, et mes regards s'arrêtent sur une petite pierre dépourvue de toute espèce d'ornemens. Elle est entourée de cyprès; et paroît n'être là qu'en attendant un monument plus digne de l'homme illustre dont elle couvre la dépouille. On y lit cette épitaphe :

CI-GIT

Eustache Bruix, Conseiller-d'État,

vice-amiral des armés navales,

grand officier de l'Empire,

colonel-général, inspecteur

des côtes de l'océan,

grand-croix et chef de cohorte

de la légion d'honneur,

décédé en l'an 13, âgé de quarante-six ans.

Hélas! à quoi servent aujourd'hui tous ces titres pompeux à celui qui les porta? et quel cas doit en faire l'esprit immortel qui anima la poussière au-dessus de laquelle ils sont gravés? Sans doute un tombeau plus vaste m'apprendra les bonnes actions qu'il fit, et les services éminens qu'il rendit à son pays.

Le même sentiment avec lequel je m'étois approché de la tombe de St.-Lambert, me saisit et me pénètre quand j'aperçois celle de ce grand et respectable ami et observateur de la nature, Valmont de Bomare. Puissent les cèdres et les sapins que ses vertueux et reconnoissans élèves ont plantés autour de son cercueil, s'élever bientôt avec majesté, et dire aux générations futures: Notre ombre couvre la cendre de celui qui fut simple et beau comme la nature, dans ses mœurs et dans ses ouvrages!

A la mémoire
de VALMONT DE BOMARE,
excellent citoyen,
savant distingué.

La nature
fut l'objet de ses études ;
il enseigna
à la connoître et à l'admirer.
Ses amis, ses élèves,
sa veuve inconsolable.
Décédé
Le 24 août 1807.

Sans avoir été un naturaliste d'une imagination aussi brillante que M. de Buffon, on peut dire que M. Valmont de Bomare n'a pas rendu un moindre service à l'histoire naturelle. Si d'autres, après lui, en ont étendu les branches, on lui rendra toujours la justice d'avoir contribué, l'un des premiers, à inspirer aux Français le goût de cette belle et agréable science.

ICI REPOSE

Une fille et sœur bien aimée,
Agathe Nicolle
Clément de Blavette,
âgée de vingt ans et demi.

Douée d'une ame forte, d'un cœur sensible,
héroïne chrétienne,
renonçant sans regrets au plus bel âge de la vie,
elle emporta avec un calme religieux,
dans la tombe,
les espérances et la douleur amère
d'une famille inconsolable,
le 5 août 1807.

Un peintre voulant représenter la douleur d'Agamemnon, obligé par l'oracle de livrer sa fille Iphigénie pour être immolée, ne crut rien faire de mieux que de voiler la figure de ce père infortuné. Imitons son exemple en jetant un voile sur le visage des parens de la jeune et vertueuse héroïne qui repose sous cette tombe. Que beaucoup de jeunes personnes lui ressemblent, et vivent plus long-temps qu'elle n'a vécu, pour l'exemple et le bonheur de leurs semblables!

Je suis le rang des tombes, et j'en passe plusieurs dont ni la forme, ni les inscriptions,

ne m'offrent rien de remarquable. Mais en voici une que l'on croiroit destinée à perpétuer, de siècle en siècle, le souvenir des vertus patriarcales, et à conserver la mémoire du père de famille qui les réunit en sa personne.

CI-GIT

Jean-Baptiste Leullier,
ancien juré
du corps des faïenciers de Paris,
décédé en 1807, âgé de soixante et quinze ans.
Sans autre ressource que son industrie,
sans autre recommandation que sa probité,
il parvint à élever honorablement
une des plus nombreuses familles de Paris.
Au moment où la mort vint le frapper,
il avoit
quarante-quatre enfans et petits-enfans vivans.
Leur reconnoissance lui a érigé ce monument.

Qui pourra nombrer les peines que ce vénérable père de famille avoit dû supporter, et les vertus qu'il avoit dû pratiquer pour se donner une si nombreuse postérité, et conserver à l'État

un si grand nombre d'utiles et industrieux sujets? Quelle tempérance et quelle frugalité présidèrent au commencement de sa carrière! Par quelle délicate et sévère probité il sut attirer sur ses travaux les bénédictions du Ciel, et se concilier l'estime de tous les gens de bien de sa profession, ou de ceux que son négoce mit en relation avec lui! Né, peut-être, dépourvu de protecteurs et de moyens, il put désespérer un instant du succès; mais bientôt sa courageuse et active industrie s'élevant au-dessus des premiers obstacles, ne trouva plus qu'une carrière facile, où les encouragemens, plus nombreux de jour en jour, lui procurèrent constamment des succès, et de nouvelles matières à de nouveaux triomphes.

Oh! si ce nouveau patriarche pouvoit m'entendre et me répondre, quelles questions indiscrètes, peut-être, ne lui ferois-je pas, pour transmettre ses réponses aux générations qui lui survivent! Dans un siècle d'impiété, me diroit-il, je restai attaché à la croyance de mes pères, et je voulus que mes enfans élevassent sans cesse leur cœur reconnoissant vers le Dieu dont la providence m'avoit aidé à les nourrir. Avec quelle tendresse je chéris la compagne

que le Ciel m'avoit donnée. Avec quelle fidélité je sus remplir les devoirs d'époux! Père tendre, tous mes enfans furent également les objets de mes affections; maître humain et généreux, mes ouvriers furent mes amis; ami sincère et loyal, je goûtois toutes les douceurs de l'amitié, quand j'en procurois tous les avantages à ceux dont je méritai l'attachement. Sans doute une sévère économie maintint l'ordre dans ma maison, et la prospérité dans mon négoce, mais les établissemens honorables que je procurai à mes enfans, annoncent que, si je fus l'ennemi de la folle prodigalité, je le fus aussi de la sordide avarice. Aussi, de quel bonheur ineffable je jouissois, quand je pensois à ce nombre infini de mes concitoyens dont j'avois mérité l'estime et l'entière confiance, et à ces générations qui me devoient leur existence et leur bien-être! Concevez, si vous le pouvez, la douce satisfaction que j'éprouvai en quittant la vie, quand l'idée me vint que je vivrois, après ma mort, dans le cœur de mes quarante-quatre enfans et petits-enfans.

CHAPITRE IX.

M. Scribe, négociant. M. de Thomé, officier-général. M. Leconte, ancien négociant. Madame Fleurizelle.

Au bas de la colline, au nord, et à quelques pas de la tombe du vice-amiral Bruix, on lit l'inscription suivante, sur une pierre ombragée de jeunes cyprès.

ICI REPOSE

Jean-François SCRIBE,

le meilleur des pères,

Un père

comme on n'en vit jamais,

. . . . . .

décédé le 28 janvier 1806,

âgé de soixante-quatre ans.

Si ton cœur sut jamais compatir aux malheurs,
Passant arrête-toi, plains du moins nos misères.
Un seul mot t'instruira du sujet de nos pleurs.
Ci gît le plus chéri des pères.

Puissent les enfans qui ont rendu ce tendre hommage à la mémoire de leur père, avoir des enfans qui retracent leurs vertus, comme ils rappellent celles qui rendirent l'auteur de leurs jours recommandable aux yeux de ses concitoyens, et cher à sa nombreuse et respectable famille!

Sur la même ligne, on rencontre une tombe élevée sur les restes d'un militaire distingué. On y lit cette épitaphe.

CI-GIT

René DE THOMÉ,
maréchal-de-camp,
décédé le 5 septembre 1805,
âgé de soixante-douze ans.

Tout éloge seroit ici superflu ;
il est dans la bouche
de ses compagnons d'armes,
des savans et des gens de bien
qui l'ont connu.

Si l'on interroge les vieux militaires, ils diront que M. de Thomé fut un brave soldat ; les savans, ils répondront que M. de Thomé avoit plus de lumière et d'instruction que l'on n'en exige ordinairement des hommes de sa profession ; les gens de bien, ils loueront la bonté M. de Thomé, sa loyauté, son désintéressement, et son zèle à remplir tous les devoirs de l'honnête homme.

A l'extrémité du rang de tombes qui s'étend le long de la muraille du couchant, vers le nord mes regards se portent sur une large pierre dont le sommet est partagé en deux demi-cercles, décorés chacun d'une croix, et dont la partie inférieure est divisée par une ligne

noire perpendiculaire, et destinée à séparer deux inscriptions. La face de droite qui n'en présente aucune, annonce que la terre qui l'avoisine n'a pas encore été remuée par la pioche du fossoyeur, et qu'elle attend une victime du trépas, comme le lit nuptial attend la jeune épouse. Sur la face du côté gauche on a gravé cette inscription :

ICI REPOSE

M. N. L. LECOMTE,

ancien négociant,

époux accompli, père tendre, ami sincère,

décédé le 12 février 1807, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Son épouse, après cinquante-deux ans

de l'union la plus parfaite,

et ses enfans en pleurs,

lui ont érigé ce monument

de leur respect et de leur amour.

Époux et épouses pour qui le flambeau de l'hymen n'est qu'une torche incendiaire, qui rendez les devoirs de la piété filiale, méprisables

à vos enfans par vos fureurs, et qui ne rougissez pas de dévoiler devant les tribunaux, les honteux sujets de vos querelles et de vos haines; venez, approchez-vous de cette tombe respectable, et que ce demi-siècle de bonheur et des vertus de deux époux, vous apprenne ce que vous devez faire pour être heureux et respectés comme ils le furent de leurs enfans et de leurs concitoyens!

ICI REPOSE.

Jeanne-Julie Jouin,
épouse de M. Fleurizelle,
chef d'école secondaire,
décédée le 1er. juin 1807,
âgé de quarante-neuf ans.

Flebilis omnibus occidit

Tout en applaudissant aux justes regrets d'un époux qui perd le bonheur en perdant la moitié de lui-même, je ne saurois m'empêcher de remarquer que nos livres sacrés fournissent un assez grand nombre de paroles dont la dou-

leur peut faire de belles et touchantes applications, pour que l'on n'ait pas besoin d'emprunter les expressions d'un poëte profane pour les placer sur un tombeau chrétien.

Comme chef d'une école secondaire, M. Fleurizelle pouvoit, mieux que personne, employer le style convenable à une inscription funèbre. Je ne prétends point faire ici une critique littéraire; mais je réclame les droits de la religion, dont le langage doit se faire lire sur les tombeaux, comme il se fait entendre dans nos temples.

CHAPITRE X.

Thérèse-Gabrielle Morel, veuve Lieutaud. Christophe-Alexandre Souhart. Jacques-Alexis Nau.

DANS un carré long, fermé par une balustrade grillée, se présente entre quatre cyprès, une tombe inclinée, couverte d'un long marbre noir, à la partie supérieure duquel est gravé un chiffre en lettres d'or, dans un cercle doré. Autour du cercle, on lit ces mots latins :

Caræ matri carus filius.

Et au-dessous de l'épitaphe suivante, gravée aussi en lettres d'or :

ICI REPOSE

Thérèse-Gabrielle MOREL,
veuve de J. H. Lieutaud,
horloger à Paris,
décédée le 10 février 1807.

Combien est digne d'éloges la piété d'un fils qui élève un tombeau à celle qui lui donna le jour! Quel plus bel usage peut-il faire des richesses qu'il en a reçues, ou de celles que son industrie lui a procurées, que d'en consacrer une partie à perpétuer le souvenir de la tendre mère dont il fut le consolateur et le soutien! Enfans ingrats, venez rougir ici, et que ce monument à la décoration duquel on a fait concourir l'or et le marbre, vous fasse repentir de la coupable parcimonie qui présida à la sépulture de vos parens! En vain, vous nous direz, pour vous la faire pardonner, que les dépenses que l'on fait pour les morts, sont mieux et plus utilement appliquées aux vivans ; ce n'est point à l'homme qui se promène parmi les tombeaux, commes d'autres dans les bosquets de Tivoli, que vous apprendrez les maximes de la sagesse. Il sait bien que vos raisons ne sont que les excuses de l'avarice et de l'ingratitude; et il sait aussi que tel qui compte ce qu'il a à dépenser au trépas d'un père ou d'une mère, dont les sueurs l'enrichissent, compte avec une scrupuleuse dureté ce qu'il donne aux malheureux.

Un monument de plus de cinq pieds de hauteur, s'élève sur le penchant d'une petite éminence, à quelques pas de celui de madame Lieutaud. A sa partie supérieure on a sculpté, dans une espèce de niche, un sablier entre deux ailes, symbole de la vîtesse et de la mesure du temps. Au-dessous de cet emblême, on lit l'épitaphe suivante.

D. O. M.

ICI REPOSE

Christophe-Alexandre SOUHART,
Adjoint-Maire du Ve. arrondissement,
Membre du 2e Collége électoral,
et de la Société Philantropique;
décédé le 15 janvier 1807,
à l'âge de 52 ans.
Magistrat intègre,
bon citoyen, bon frère, bon ami,
il fut pleuré de sa famille,
et regretté de tous ceux qui le connurent.

Si la mort d'un bon prince est une calamité universelle, et si la mort d'un bon père est un

malheur domestique, que faut-il penser de celle d'un bon magistrat? Oh! combien après une révolution sanglante qui a traîné à sa suite tous les excès; animé toutes les haines, excité toutes les vengeances, et a brisé ou relâché tous les liens de la société civile; combien, dis-je, la patrie doit regretter ces magistrats populaires, sentinelles avancées du gouvernement, et conservateurs fidèles de la propriété et de la liberté publiques, quand le trépas les a ravis au souverain qu'ils faisoient chérir, et à leurs concitoyens qu'ils servoient, et dont ils avoient mérité et l'estime et l'attachement! M. *Souhart* doit être compté dans le nombre de ces hommes rares et précieux; et la mort, en l'arrachant à ses fonctions civiques et paternelles, a fait vaquer une place dont son nom ne peut que rendre les fonctions plus honorables et plus difficiles à remplir.

Au milieu du rang des tombeaux, ou à-peu-près, et dans une balustrade où quatre jeunes cyprès balancent leurs jeunes et mornes rameaux, s'élève une tombe sur le sommet de laquelle on a gravé une croix.

CI GIT

Le corps de Jacques-Alexandre NAU,
Md. épicier,
né à Paris, en 1759,
décédé le 6 août 1806.

Ce n'est point ici une de ces pompeuses inscriptions qui rappellent les hautes dignités du mort, et qui presque toujours ont été dictées par l'orgueil des vivans. Il est évident que la famille de M. Nau, qui auroit pu faire graver sur cette pierre le dénombrement de ses vertus, n'a fait placer là ce monument que pour reconnoître l'endroit où repose son vertueux chef, et où elle peut venir, de temps en temps, humecter sa cendre des larmes du sentiment. Que cette modeste inscription répond bien à l'humilité de la croix sous laquelle elle est gravée! Que cette croix est une vive expression de la piété filiale, ou de la tendresse de la personne qui en a prescrit l'ornement!

CHAPITRE XI.

M. Baculard d'Arnaud. Louise de Lorraine, femme de Henri III, reine de France et de Pologne.

Quel nom ai-je lu! quel sentiment me pénètre! de quelle émotion mon ame est saisie! C'est une longue pierre sépulcrale, à chaque côté de laquelle s'élève une tige de ces fleurs que l'on nomme *immortelles*, devant laquelle je m'arrête pour méditer.

CI-GIT

François-Thomas
de Baculard d'Arnaud,
Auteur du Comte de Comminge,
des Epreuves du Sentiment, etc.
né le 15 septembre 1718,
mort le 9 novembre 1805.

Au bas de cette inscription, on lit celle-ci :

« La plupart de nos gens de lettres
« écrivent avec leur tête et leur main ;
« mais M. d'Arnaud
« écrit avec son cœur ».

J. J. Rousseau.

Que ce peu de mots d'un des plus grands écrivains que la France ait produits, fait bien l'éloge des ouvrages de M. d'Arnaud ! Qui oseroit s'inscrire en faux contre le témoignage d'un homme qui savoit si bien apprécier le génie, et qui étoit si avare de louanges ? Pourquoi donc M. d'Arnaud vécut-il sans gloire, et presque délaissé ? Pourquoi cet écrivain si sensible, et qui posséda dans un degré si éminent le rare talent d'émouvoir et d'arracher des larmes à ses lecteurs, n'inspira-t-il qu'un foible intérêt dans sa longue vieillesse, et n'obtint-il aucune de ces récompenses littéraires, qui furent souvent prodiguées à la médiocrité intrigante et orgueilleuse ? C'est que, se connoissant bien lui-même, et doué d'une ame aussi élevée que sensible, il renonça aux succès, parce qu'il falloit les demander, et courir la chance des refus ; c'est que, passionné

pour cette indépendance dont la plupart des gens de lettres ignorent le prix et les douceurs, il crut que chaque démarche qu'il feroit pour se procurer un sourire de l'autorité, et une promesse de la fortune, seroit un chaînon qu'il se forgeroit, en attendant cette longue et humiliante chaîne des récompenses et des faveurs. Ce fut par ce même amour de l'indépendance que, dédaignant ces moyens vulgaires qu'emploie le commun des écrivains pour se faire annoncer par les trompettes de la renommée, il ne voulut devoir qu'à ses ouvrages le maintien de son ancienne célébrité. Mais il connoissoit mal la fin du siècle dont le commencement l'avoit vu naître ; et il ignoroit sans doute qu'aujourd'hui, pour être lu et admiré, il faut faire antichambre chez un journaliste, comme chez le ministre dispensateur des places et des pensions.

O d'Arnaud! puisse ton intelligence applaudir à l'hommage que je rends aujourd'hui à ta cendre et à ta mémoire! Puissent tes ouvrages faire long-temps encore le charme des cœurs sensibles! Puissent nos écrivains marcher sur tes traces, et devoir leurs triomphes au sentiment bien exprimé de l'honnête et du beau!

Qui croiroit qu'à côté des restes de M. d'Arnaud, repose l'auguste dépouille d'une souveraine, la seule, peut-être, qui ait échappé aux recherches des profanateurs des tombeaux de l'ancienne maison royale de France? Pourtant, rien n'est plus vrai; et cette souveraine, dont le cercueil n'est séparé que de quelques pouces de celui d'un auteur modeste et pauvre, est Louise de Lorraine, femme de Henri III, reine de France et de Pologne, qui mourut à Moulins en 1601, et dont les restes furent transférés, en 1688, à Paris, dans l'église des Capucines qu'elle avoit fondées. Quand cette église fut démolie, les ouvriers trouvèrent dans un caveau plusieurs cercueils de plomb, sur l'un desquels on lut le nom de cette princesse. Informé de cette découverte, le préfet du département de la Seine ordonna que ce cercueil seroit transporté au Champ de Montouris, et déposé dans l'endroit où il se trouve aujourd'hui.

Que l'homme sensible, que le sage, qui viennent visiter les tombes du Champ de l'Est, ne s'attendent point à trouver là un magnifique et pompeux monument. Une petite croix de bois, sans inscription, qui s'élève tant soit peu au-dessus de l'herbe, est la seule marque dis-

tinctive qui apparoisse sur le tombeau d'une princesse de cette illustre maison de Lorraine qui règne encore sur une partie de l'Europe.

Je ne ferai aucune réflexion au sujet de ce simple gazon qui couvre les restes d'une reine de France, et de l'oubli auquel ces restes paroissent être condamnés. Que d'autres, conduits par une vaine et profane curiosité, aillent admirer, dans le Musée français, ces tristes mausolées devenus étrangers au sentiment, parce qu'ils ont perdu l'odeur du trépas, et qu'ils ne renferment plus rien de ce qui les rendoit si respectables, plus rien de ce qui avoit appartenu à l'humanité, à la grandeur, à l'infortune, à la vertu; pour moi, je ne trouve rien de plus éloquent, ni de plus inspirateur, que cet espace inconnu où sont ensevelis tous les titres, toutes les pompes de la dignité royale, avec tous les respects des peuples et tous les souvenirs de la postérité. Que me diroit une pompeuse inscription? Ah! sans doute elle me diroit beaucoup moins de choses que je n'en sens, et que je n'en pense dans ce moment.

CHAPITRE XII.

Madame de Mortemer. M. de Vaucresson. madame Boissière. madame Brochant.

CI-GIT

Anne-Geneviève VAIGNON DE MORTEMER, *épouse chérie, en secondes nôces, de Nicolas-André de Labarre, décédée en* 1804, *âgée de quarante-huit ans.*

Elle fut malheureuse et persécutée par ceux qui connurent la bonté de son cœur; et qu'elle combla de ses bienfaits

PRIEZ POUR SES ENNEMIS.

HÉLAS! pourquoi faut-il que les tombeaux, en nous mettant devant les yeux la triste des-

tinée de l'homme, nous rappellent quelquefois sa méchanceté? pourquoi faut-il que j'apprenne qu'une épouse chérie fut victime de sa bienfaisance et de l'ingratitude, avant d'être la victime d'une mort prématurée? Quels ennemis peuvent lui rester aujourd'hui? et de vaines plaintes contre ses persécuteurs peuvent-elles dédommager sa cendre des peines qu'ils lui firent éprouver? L'inscription de ce tombeau, ainsi que celle de la tombe *du Philosophe* au Champ de Montmartre, sont les deux qui m'ont le plus désagréablement affecté. Ce style amer ne convient point à l'affliction; et l'on fait mal l'éloge morts, en faisant des reproches aux vivans.

Sur la face de devant d'une petite pyramide qui supporte une urne funéraire, on lit cette inscription latine:

HIC JACET

Carolus-Franciscus

Martin de Vaucresson,

in Magno Concilio.

Senator;
deindè Advocatus
generalis,
ac demùm Primus Præses;
vir doctrinâ et integritate
insignis.
Obiit, flebilis omnibus,
27 mens. jul. an. sal. 1804.

Cette courte inscription ne laisse rien à désirer pour l'éloge de celui qu'elle concerne, et sa belle simplicité me dispense de toute espèce de réflexion.

CI-GIT

Marie-Geneviève BLONDEL,
épouse de M. A. Boissière,
décédée en 1806, âgée de quarante-huit ans.

La sensibilité creusa son tombeau.

Si le sentiment est le charme de la vie, pourquoi la sensibilité en est-elle presque toujours le

fléau ? C'est que le sentiment agite doucement le cœur, et que la sensibilité le remue toujours avec une vivacité et une force qui rendent souvent les facultés physiques victimes de ce mouvement indépendant de la raison. Quel qu'ait été l'objet de la sensibilité de madame Boissière, mon cœur s'émeut par le seul voisinage de sa dépouille ; et j'unis volontiers mes regrets à ceux de l'époux qui l'a perdue.

Au nord, et contre la muraille de l'ouest, est une tombe qu'avoisine un petit bosquet. On y a gravé cette inscription :

CI-GIT

Angélique Brochant [1],
épouse de P. F. Roger
de Gouzangré,
décédée à Paris, en 1806, âgée de 26 ans.

[1] Les champs de mort de la capitale ont déjà reçus la dépouille de plusieurs individus respectables de la famille *Brochant*, dans laquelle les vertus sont un héritage que les pères transmettent à leurs enfans.

Patri, sponso, natis, fratribus, et amicis,
Angelica
flebilis occidit.

Que de cœurs ont été percés du même trait! Que de larmes ce seul trépas a fait couler! Quelles aimables et précieuses qualités dut avoir cette jeune épouse, pour emporter avec elle dans la tombe tant de regrets, et pour laisser à sa place de si tendres souvenirs! O femmes qui lui survivez, en est-il beaucoup parmi vous qui puissent se dire à elles-mêmes: Je suis chérie de mon père, de mon époux, de mes enfans, de mes frères, et de ceux qui se disent mes amis? que de vertus ce témoignage suppose? Combien la société seroit heureuse, si beaucoup de femmes pouvoient se le rendre!

CHAPITRE XIII.

M. de Préval. Mademoiselle Rivière; description de son tombeau, et de celui de madame Guyot.

J'AVANCE vers l'est, en suivant la ligne des sépulcres rangés contre la haie qui se prolonge depuis le mur de l'ouest jusqu'à celui de *la terrasse* du palais. J'ai d'éjà parcouru toutes leurs inscriptions; mais il en est une que je regrette de n'avoir point rapportée sur mes tablettes. C'est celle qui concerne M. de Préval, qu'un trépas prématuré enleva, il y a deux ans, à son épouse, à ses enfans et à ses nombreux amis. Cette inscription, qui est en langue latine, donne une juste idée de la perte que firent la société et le barreau, par la mort de cet excellent homme.

HIC JACET

Petrus-Elias SEGUINEAU DE PRÉVAL,
Cæsaroburgensis,

vir probus, pater optimus;
ingenii, animique dotibus excellens;
innocentiæ præsidium, amicitiæ deditus,
Lutetiæ obiit, an. 1806,
æt. an. 46.
Uxor mœrens, filii lugentes, amici memores,
hoc pietatis, dolorisque monumentum
posuere.

Sur le derrière et autour de la maison; s'étend une vaste esplanade sur laquelle je monte après avoir jeté quelques brins d'herbe sur la tombe de M. de Préval. J'entre d'abord dans une avenue bordée des deux côtés d'une épaisse charmille, et à l'extrémité de laquelle j'aperçois une pierre perpendiculairement placée au sommet d'une tombe inclinée. Ce monument lugubre, et par sa situation, et par sa forme, est entouré d'une grille de fer, à hauteur d'appui. A ses quatre coins, quatre cyprès balancent tristement leur symbolique feuillage devant quatre tilleuls qui paroissent n'avoir été plantés dans cette solitude, que pour favoriser par leur ombre ou les méditations de la sagesse, ou les rêveries de l'amour.

Sous ce monument qui offre le portrait d'une jeune personne, sculpté dans la pierre qui fait face à l'avenue, repose la dépouille de *Caroline Rivière*, décédée le 12 juin; 1807, âgée de 14 ans.

Hélas! pourquoi cette jeune vierge vint-elle s'asseoir au banquet de la vie pour ne s'y montrer qu'un instant, et jeter dans une douleur éternelle les tendres parens qui lui avoient donné le jour? Sans doute cette courte apparition l'ayant empêchée de s'attacher au *plaisir* de l'existence, elle ne vit point s'approcher le fatal instant de sa dissolution avec cet effroi qui tourmente les ames qu'un long séjour attache à ce souffle toujours renaissant que l'on nomme *la vie*; peut-être aussi un génie prévoyant et bon, ayant découvert dans le lointain de ses années ses chagrins, ses peines, ses douleurs, voulut-il, en l'arrêtant au commencement de sa carrière, lui épargner, avant son troisième lustre, les orages des passions et les tourmens d'un cœur sensible. Ce n'est donc point sa destinée qui doit exciter nos larmes et nos douleurs. Caroline, pure comme le premier rayon de l'aurore, pure comme l'ange qui

préside à la virginité, a pris son essor vers les cieux, et s'est réunie triomphante aux chœurs de ces vierges qui ne firent que traverser la vie pour arriver à la félicité. Mais, vous, parens infortunés, qui jouîtes, pendant quatorze printemps, de l'éclat de cette rose naissante, que vous reste-t-il pour vous dédommager du trésor que vous avez perdu ? Où retrouverez-vous ces charmantes espérances, ces rêves si flatteurs et si doux du bonheur qui attendoit votre aimable fille Que de liens se sont brisés par son trépas ! Que de caresses, que de tendres baisers ensevelis dans sa tombe ! Que de jours de fêtes qui devoient éclore pour vous, qui ne seront remplacés que par des jours de tristesse, d'ennui et de regrets!

Quelle immense et ravissante perspective! Avec quel étonnement mes regards planent sur la capitale du monde, et se promènent sur tous ses environs du levant au midi, et du midi au couchant! Comme la vie est répandue sur cette vaste surface! Comme tout paroît animé jusqu'aux confins de ces belles campagnes

qui ne se terminent que là où la pensée supplée à la foiblesse de mes regards ! Quel mouvement dans ce séjour habité par tout un peuple ! quel bruit confus et sourd des voix humaines, et des chars, s'élève jusqu'à mon oreille attentive ?.... C'est, assis sur le gradin d'un tombeau, que je me livre à cette extase ; et c'est appuyé contre des ossemens, que je jouis des scènes pittoresques de la vie et des charmes enchanteurs de la nature.

Ce sépulcre qui présente fièrement ses larges côtés à trois des principaux points de *l'horizon* et dont la hauteur est de sept pieds, est isolé, et ne porte aucune inscription. On lit seulement, sur un des côtés de celui qui fait face au Panthéon, cette courte et modeste notice qui contraste éminemment avec ses vastes dimensions.

Dame Adélaïde-Jacques
Lemoucher,
épouse
de Michel-Pierrot Guyot,
décédée le 13 messidor an 13.

Il est certain que ce tombeau, placé pour être remarqué de toutes les routes qui aboutissent de

l'Est, du Sud et de l'Ouest à la capitale de l'Empire, sera revêtu sur ses quatre côtés de marbre noir, et à son sommet, ainsi que sur ses angles, de marbre blanc. Oh! combien l'époque où la piété élève les tombeaux à la cime du premier département de l'Empire français, est différente de celle où une féroce impiété les renversoit, et en plongeoit les vénérables débris dans la fange des campagnes et de la cité! Combien sont changées les mœurs de ce peuple qui, naguère, nommoit *vaine superstition*, la religion des sépulcres! Si jamais ses ennemis doutoient de sa croyance et de ses vertus, qu'ils contemplent les monumens que les fils élèvent à leurs pères, les époux à leurs épouses, les amis à leurs amis! C'est quand vous approcherez des tombeaux de nos pères, que vous apprendrez à nous connoître, dirent à Darius les envoyés des Scythes.

CHAPITRE XIV.

M. Mestrezat, ministre protestant. Réflexions au sujet de sa sépulture.

En avançant au sud-est, et tout près du penchant de la colline, est une enceinte circulaire qui fut autrefois un salon de verdure, à en juger par les tilleuls et la haie presque détruite qui l'environnent. Peu de sites, aux *environs* de Paris, présentent à la vue un tableau plus vaste et plus varié; car il embrasse, dans un horizon presque sans bornes, les riches campagnes arrosées par les eaux conjugales de la Seine et de la Marne. Quelle dépouille repose aujourd'hui dans le sein de cette plate-forme, que le soleil éclaire de ses premiers rayons, et qu'il embellit sans doute la première par les mains du printemps? C'est la dépouille du savant et éloquent ministre Mestrezat, l'ornement de sa communion, et qui, par la beauté de ses talens et par la sublimité de ses vertus évangéliques, mérita l'estime de son souverain et le tendre attachement du nombreux troupeau confié à sa pastorale sollicitude.

Le Consistoire de l'église réformée de Paris, a fait élever, depuis peu de temps, un beau monument au-dessus du cercueil de ce ministre. Les quatre côtés en sont couverts de marbre noir; sa hauteur est de cinq pieds, et sa longueur, de six. On lit l'inscription suivante en lettres d'or, sur le côté qui fait face au midi :

FRID. MESTREZAT.

Ecclesiæ Genev. alumnus,
Basil. pastor dilectus,
Paris. spes et decus,
doctrinâ, eloquio, morum amœnitate
conspicuus,
uxori, liberis, amicis ante diem ereptus,
obiit
die VIII Maii an. M. D. CCC. VII, anno
ætatis XLVII,
Fide jam resurgens.

HIC JACET.

Sur le côté opposé du monument, on lit :

Ici il repose,
Ses œuvres le suivent.

O pouvoir du temps et des révolutions qu'il traîne à sa suite! Un ministre de Calvin repose, non loin de ce Charenton où la réforme vit ses autels renversés, son temple démoli et ses prédicateurs proscrits? Il repose sous cette terre où un Jésuite venoit sans doute quelquefois méditer ses plans d'intolérance et de persécution! Oh! si Claude [1] et Jurieux pouvoient sortir de leurs tombes lointaines, et revenir sur les routes d'où ils pouvoient apercevoir les hauteurs de Montlouis! s'ils apprenoient que le tombeau d'un descendant des illustres Mestrezat, de Genève, domine au loin les alentours de Charenton, ne penseroient-ils pas d'abord que toute la France professe la doctrine qu'ils défendirent avec tant de courage et de talent? Et quand ils auroient su qu'un monarque, protecteur de toutes les consciences, de tous les cultes, est l'auteur de ce grand phénomène, qu'après avoir assuré les droits de toutes les religions, il commence à rassembler les morts dans les mêmes sépulcres, en attendant qu'il puisse déterminer

[1] Tout le monde sait que le ministre Claude fut l'adversaire le plus redoutable que le grand Bossuet eut à combattre, et que dans une conférence théologique, celui-ci désespéra un instant de la victoire.

les vivans à se réunir dans les mêmes temples, quelle haute idée ils se formeroient de son génie, de sa puissance et de sa sagesse! Avec quel ravissement d'admiration ils écouteroient le récit de tout ce qu'il a fait pour éteindre les haines religieuses et politiques, et pour réconcilier entre eux les enfans de Rome et de Genève!

Sans doute le moment n'est pas éloigné où ce philosophe couronné réalisera le vœu éternel de tous les sages, de tous les véritables adorateurs du Grand-Être, en réunissant sous les mêmes étendards religieux tous les peuples de sa vaste domination, comme il réunit tous les souverains dans les mêmes intérêts, et cinq cent mille guerriers sous les ailes de ses aigles victorieuses. O Dieu de la nature, de la religion et de l'humanité, bénis les projets qu'il forme chaque jour pour le bonheur de l'espèce humaine! et s'il est vrai qu'il soit l'instrument de ta justice à l'égard des nations et des princes perfides, et celui de ta miséricorde à l'égard des Français, fais en sorte que rien ne résiste à sa haute sagesse, quand il voudra rassembler tous ses enfans dans la même famille, sous la conduite d'un même chef! Que les adorateurs de Dieu, de tous les cultes, déposent leurs rivalités, leurs haines,

leurs anathèmes, dans son sein paternel! qu'ils se cèdent les uns aux autres, par une fraternité conciliatrice, la partie de leurs opinions qu'ils n'ont point puisée dans l'Évangile, ou que les siècles n'ont pas consacrée; qu'ils se rapprochent! qu'ils s'embrassent! et qu'ils livrent aux flammes tous leurs chefs d'accusation!

Je prévois les réclamations que ces dernières lignes ne manqueront pas d'exciter; mais je suis tout prêt à répondre aux ennemis de la tolérance, et à leur prouver que les sections chrétiennes sont moins divisées par leurs dogmes, que par leurs ressentimens.

CHAPITRE XV.

Tombeau de la famille Fieffé. Double monument de M. Jacquemart.

Plus bas, sur la droite et à l'extrémité d'une allée de tilleuls, où l'on creuse maintenant, un vaste caveau destiné à la sépulture de la nombreuse et respectable famille Brochant, se présente une tombe neuve et d'une belle simplicité. Quatre jeunes cyprès balancent leurs rameaux à ses quatre angles; et une simple bande d'un gazon épais et verdoyant en défend les approches.

Sur la première face, qui est celle qui regarde le couchant, on lit ces mots :

Sépulture
de la famille
Fieffé.

Sur la face exposée au midi, on a gravé cette inscription :

ICI REPOSE

Eloi-Charles Fieffé,

Notaire honoraire,

Membre du Corps législatif,

né à Dammartin, le 21 déc. 1740,

décédé à Paris, le 27 mai 1807.

On ne lit ici aucun éloge; mais quel homme honnête n'a pas connu M. Fieffé, et n'a pas entendu parler de ses vertus publiques et domestiques? Avec quelle irréprochable intégrité il remplit les fonctions et les devoirs du notariat, cette honorable et difficile profession, où celui qui veut l'exercer avec tout le zèle qu'elle exige, est mille et mille fois exposé au choc des intérêts contraires, aux calomnies et aux reproches de la mauvaise foi, ainsi qu'aux pénibles sollicitations de l'avarice! Avec quelle sagacité et quelle sagesse il raisonnoit des lois! Avec quelle prudence et quelle circonspection il concouroit à les former!

A quelques pas de la sépulture de la famille

Fieffé, deux tombeaux, élevés sur un plateau soutenu par de fortes planches clouées à de gros pieux, et joints l'un à l'autre, à leur sommet, par une pierre, au contour supérieur de laquelle une croix est sculptée en relief, se font remarquer, comme des télégraphes du trépas, de tous les étages des maisons du faubourg saint Antoine, de toutes les routes, de tous les villages de la Brie, à la distance de plus de dix lieues. Celui qui avoisine de plus près le bord du plateau, attend sans doute une dépouille qui, dans ce moment, ou s'entretient, ou agit, ou se repose, ou se promène. Sur le côté de l'ouest du premier, l'inscription suivante m'apprend qu'il a déjà englouti une victime :

Sous cette tombe repose
Pierre JACQUEMART,
Négociant,
Fondateur et l'un des Directeurs du Comptoir commercial, et Membre du collège électoral du département de la Seine,
décédé
au mois de juillet 1804,
âgé de soixante-quatre ans.

Homme de bien, bon époux et bon père,
il mérita l'estime, et emporta les regrets
de tous ceux qui le connurent.

Que pourrois-je ajouter à cet éloge, à cette courte oraison funèbre, qui dit tout ce que l'on peut dire d'un citoyen vertueux, dont la mort est toujours un malheur pour ses proches, et pour ses amis, et une sorte de calamité publique, dans ces temps d'immoralité et de corruption où les générations qui s'élèvent ne sauroient nous consoler de l'extinction de celles qui vieillissent? O jeunesse ardente et inconsidérée, quand vos pères ne seront plus, quels hommes dédommageront la patrie de leurs talens et de leurs vertus? O France! à chaque instant la mort moissonne les ministres des autels, les maîtres de l'instruction, les vieux pères de famille, les vénérables modèles de la tempérance, de la probité, de toutes les vertus sociales; te flatteras-tu de les remplacer?

CHAPITRE XVI.

La terrasse démolie. Madame Lechat. Monsieur l'Eclopé. Madame Destors. Monsieur Cachet. Mademoiselle Thorin.

Les tombeaux se hâtent d'occuper l'emplacement de la terrasse qui vient d'être démolie. Plus bas, l'herbe nourricière des troupeaux disparoît pour faire place aux moissons du trépas; et l'avenue qui conduit aux bosquets de la plate-forme, ne sera bientôt qu'une avenue de sépulcres dont le premier rang s'agrandit chaque jour.

Si telle est la rapidité des conquêtes de la mort, et si les maisons de la cité mortuaire continuent à se multiplier, comme les maisons d'une ville nouvellement bâtie, quel aspect doivent présenter, dans cinquante années, les environs de la grande capitale? n'est-il pas à craindre que, par cette permission indéfinie que l'on donne à quiconque veut élever un

tombeau, les demeures des morts ne disputent un jour les rives de la Seine, aux demeures des vivans? Hélas! un jour, peut-être, le voyageur n'apprendra que Paris a existé que par les pierres sépulcrales qu'il rencontrera çà et là dispersées.

Dix à douze tombes s'élèvent déjà sur l'emplacement du mur qui soutenoit la terrasse.

La première offre cette sentimentale inscription:

ICI REPOSE

Marie-Louise-Sophie

Adam,

épouse de J. A. Lechat,

décédée le 13 novembre 1809.

A la bonne fille,

A la vertueuse épouse,

A la tendre mère,

A la fidèle amie,

Ses père et mère, son époux,

Ses enfans et ses amis,

inconsolables.

Quel beau texte d'oraison funèbre! Quel vertueux caractère nous est ici dépeint en quatre lignes!

Auprès de cette tombe intéressante, une balustrade de fer, en enferme une autre aux quatre angles de laquelle quatre cyprès nourrissent leurs racines de la dépouille humaine, au-dessus de laquelle on les a plantés.

ICI REPOSE

Pierre-Jean-Marie l'Éclopé;
époux de Marie-Anne Cerceau,
né à Sancerre, le 28 mai 1739,
décédé le 19 novembre 1807,
âgé de soixante-huit ans six mois.

Bon époux, tendre père,
rare et fidèle ami,
Il fut chéri de sa famille entière;
de regrets éternels sa mort sera suivie.

Voilà donc encore un vieux et vertueux père

de famille, dont l'exemple est perdu pour la nouvelle génération qui s'avance vers la société! Ses enfans le remplaceront-ils, et leurs regrets annoncent-ils qu'ils imitent ses vertus?

Sur le même rang, une tombe chargée d'une longue inscription en vers, pique vivement ma curiosité. La versification pourroit en être plus correcte; mais qu'ils sont tendres et touchans les sentimens qu'elle exprime!

Le corps de Jeanne
Françoise Louise Blot, femme Destors,
née à Paris, le 22 février 1753;
et, décédée, le 19 décembre 1807.
Ci-gît une femme de bien,
Destors, cette mère chérie!
Pour connoître son cœur, et pour former le tien,
Médite ses vertus, pendant toute ta vie.
Honneur, esprit, bonté, talens, noble pudeur,
Sont les titres touchans de son apothéose,
Et de ses droits au céleste bonheur.

Hélas! passant, verse quelques pleurs

Sur la tombe modeste où sa cendre repose;
Que ton cœur compatisse à nos vives douleurs,
Tu fus de ses amis, peut-être;
Plains de ses chers enfans le funeste destin;
Tu n'en fus pas! gémis que le sort inhumain
Ait empêché de la connoître.

J'avance sur ma droite, et je lis sur une tombe horizontale :

ICI REPOSE

Henri Adrien Joseph Cochet,
âgé de 31 ans, aide-
de-camp du général de division Balmont,
sous-chef au ministère de l'administ.
de la guerre, membre de la légion
d'honneur, décédé le 31 janvier, 1808.

Il fut bon citoyen, bon père,
Bon époux, bon ami.

Ce jeune guerrier avoit traversé les années périlleuses de la jeunesse ; vingt fois, peut-être, il avoit affronté le trépas sur le champ de bataille, et toujours le trépas avoit fui devant son intrépide courage. Couvert de lauriers, et décoré de l'emblème de l'honneur, il revint dans les paisibles remparts de la cité : il s'y fit remarquer par une sagesse prématurée, comme il s'étoit distingué dans les combats par ses vertus guerrières. Une femme, selon son cœur, n'a d'autres soins que de le rendre heureux ; et lui-même consacre toutes ses pensées et toutes ses affections à cette chère épouse, et à la jeune famille dont un chaste amour l'a rendu père. Avec quelle joie, il se voyoit renaître dans cette aimable postérité ! Qu'ils étoient doux les rêves qu'il se plaisoit à faire des jouissances qu'il goûteroit dans un âge plus avancé, quand il verroit ses fils, dignes de son nom, mériter l'estime du souverain par leurs vertus et leurs talens ! O vanité des espérances humaines !

Le trépas qui s'étoit enfui devant ce guerrier, quand il bravoit les hasards des combats, revient, l'attaque lorsqu'il est devenu époux et père ; et, comme pour se venger de son audace, le renverse et le précipite dans la tombe.

Je descends de quelques pas le long de l'avenue de tilleuls où plusieurs sépulcres se sont déjà établis. Mes yeux les parcourent avec une vive curiosité, et se fixent enfin sur celui d'une jeune fille, inhumée auprès de son oncle. Il est enfermé dans une balustrade de la même hauteur et de la même longueur que celle qui l'avoisine.

ICI REPOSE

Françoise Églée THORIN,
née à Lyon, le 12 janvier 1796,
décédée à Paris, le 30 mai 1808.

A peine parvenue à son treizième printemps, elle fut ravie à l'amour de ses parens, à la tendresse des amis qu'elle sut se faire dans un âge aussi tendre. Elle ne leur causa jamais d'autre chagrin que celui de sa perte.

Ne semble-t-il pas que cette jeune personne prévoyoit sa fin prématurée, en se pressant de faire le bonheur de ses parens, que son trépas

alloit bientôt plonger dans les larmes d'une éternelle affliction! Jeunes filles qui connûtes Églé Thorin, prenez-là pour votre modèle; et puissiez-vous mériter le bel éloge gravé sur sa tombe, si la mort vous empêche d'arriver à votre quinzième printemps!

CHAPITRE XVII.

Monument de madame Howard. Tombe de madame Cottin, auteur de plusieurs romans estimés. M. Féline.

De l'avenue de tilleuls, je remonte sur l'esplanade orientale, et j'entre dans un sentier à droite, qui conduit aux tombeaux de la famille Fieffé et de M. Jacquemart. Au milieu de l'allée de verdure qui termine ce sentier, s'élève, sur le côté droit, dans l'enceinte d'un balustrade, une colonne de cinq pieds de hauteur, qui supporte une urne couronnée d'une guirlande d'immortelles; deux petits génies, dans l'attitude de la douleur, sont assis sur sa base. L'un d'eux tient un flambeau renversé; et l'autre, une horloge de sable, couverte d'un voile, symbole énergique du temps qui ne se mesure plus pour la jeune épouse inhumée sous ce monument.

Au contour de la colonne, on lit une inscription latine dont voici la traduction :

Cette humble pierre couvre
aujourd'hui la dépouille
d'Anne-Josephine-Françoise
Bontemps,
née à Paris, épouse
de M. Jean Howard.
Aucune femme ne fut jamais plus chère à son époux,
n'eut des mœurs plus douces.
Sa vie fut courte;
mais elle fut heureuse
par ses bienfaits,
et par l'accomplissement de ses devoirs
de fille, d'amie et de mère.
elle quitta la vie
le 19 avril 1808,
âgée de 25 ans,
dans la fleur de la jeunesse,
et au moment où la société
alloit profiter de ses services.
Elle repose ici, pleurée
et arrosée des larmes
de ses parens, de ses amis, de son époux,
et de sa sœur privée d'une excellente amie.

cet éloge, hélas!
est une foible récompense de ses vertus,
comparée à celle dont elle jouit
dans les cieux.

Je m'assieds sur le banc de pierre, placé derrière le monument; et là, seul, sous les regards de Dieu dont la présence m'investit et me pénètre, abîmé dans les utiles pensées du trépas, et attendri par le lugubre spectacle que j'ai devant les yeux, j'unis mes soupirs et mes regrets à ceux des parens et de l'époux désolé de la jeune femme dont l'insensible dépouille est chaque jour imbue des larmes de la plus amère douleur. Pour m'affliger davantage, je tâche de me faire illusion... Je me persuade à moi-même que c'est moi qui ai fait cette perte déplorable. Je me rappelle ces jours de bonheur, de délices, sitôt écoulés... Ces tendres et chastes effusions d'un amour vertueux. Des pleurs s'échappent de mes yeux... Ma tête s'incline sur ma poitrine. Une vive et sombre douleur m'oppresse, et je ne sens plus, à force de sentiment.

Mais, tout-à-coup, mes regards s'élèvent, un transport religieux exalte ma pensée; une

froide dépouille n'est plus l'objet de mes méditations, et le trépas a replié ses sombres voiles, pour me laisser apercevoir une intelligence radieuse qui me console, en me montrant l'éternel et bienheureux séjour dont elle a pris possession. « Que l'on pleure, me dit-elle, la mort d'une femme coupable, et d'une mauvaise mère, puisque le bonheur ne sauroit être la récompense de celle qui a fait des malheureux; mais que l'on se réjouisse du départ de celle qui fut une chaste épouse et une tendre mère; et que l'on s'accoutume à penser que dans l'heureuse situation où elle se trouve, elle ne cesse de veiller sur l'homme qu'elle aima, et sur les chers enfans qui reçurent d'elle le présent de la vie, et tant de preuves de son amour.

Je retourne vers le cabinet de verdure où sont déposés les restes de M. Mestrezat. A quelques pas, et hors de la haie qui l'environne, on a placé une tombe inclinée et tant soit peu élevée, sur laquelle est gravée cette modeste inscription.

ICI REPOSE

Marie-Sophie Risteau,

veuve de J. M. P. Cottin,

décédée le 25 août 1807.

Qui croiroit que cette pierre autour de laquelle on ne voit aucune de ces plantes, symboles de la douleur, couvre les restes de l'auteur célèbre de *Claire-d'Albe*, de *Malvina*, et de *Mathilde* ? Je n'entreprendrai point de faire l'éloge de cette femme spirituelle et sensible, que l'on pourroit placer, peut-être, à la tête des modernes romanciers français. Cet éloge a déjà été fait plusieurs fois, et beaucoup mieux que je ne pourrois le composer. Je dirai seulement qu'elle fut l'amie du vertueux Mestrezat, auprès duquel elle demanda, avant d'expirer, que sa dépouille fût placée. Je dirai aussi que, par un de ces pressentimens qu'il est si difficile d'expliquer autrement que par ces rapports incompréhensibles, que l'amitié établit entre les ames qu'elle unit, je dirai que madame Cottin, peu satisfaite de l'emplacement où les restes de son ami avoient été déposés, au cimetière de Montmartre, alla choisir elle-même à la

maison Lachaise, celui où ils se trouvent aujourd'hui, et qu'alors elle se chargea de tous les soins qu'exigeoit la translation de cette chère dépouille, à laquelle, hélas! elle ne pensoit peut-être pas que la sienne seroit réunie trois mois après. Madame Cottin attend son amie, madame Garnier, dans une partie de ce terrain, dont elles firent ensemble l'acquisition.

Auprès de la tombe de madame Cottin, repose une respectable dépouille, sous une pierre tumulaire qui porte cette inscription:

CI-GIT

Louis Félix,
ancien de l'église réformée
du département de la Seine;
né à Alais, le 24 août 1726;
décédé à Paris le 11 avril, 1808,
dans la 30me. année de l'union
la plus parfaite,
avec Magdeleine Susane Levier,
son épouse chérie,

sa veuve inconsolable.
Né de parens peu fortunés,
s'il acquit quelques biens,
ce fut avec honneur,
justice et probité.
Bienfaiteur de sa famille,
économe pour lui-même,
libéral envers l'indigent,
il laisse une veuve,
des enfans qui le pleurent,
et des amis qui le regrettent.

Dieu a donc dans toutes les religions de bons serviteurs ; c'est-à-dire, il est donc un point essentiel où se réunissent tous les hommes qui l'adorent, ainsi que son divin fils ; ce point, c'est donc la justice et la bienfaisance, vertus inséparables dans le cœur de l'homme juste. Où est l'homme anti-social qui, en lisant cet éloge si simple d'un bon époux, d'un bon père de famille, osera dire : toutes ses vertus ne furent que des vices, toutes ses bonnes actions ne furent que des crimes, parce qu'il n'eut pas la croyance que je professe ? la morale l'absout, Dieu le condamneroit-il ?

CHAPITRE XVIII.

Réflexions. Destinées de Tivoli.

Comme le champ du Père Lachaise n'a été enlevé à l'agriculture, cette mère nourricière des vivans, que depuis environ quatre années, pour être ajouté aux domaines du trépas, les tombeaux n'y forment encore qu'un rang le long de la muraille de l'ouest, lequel se prolonge, au nord, par une montée rapide, jusqu'au milieu de l'emplacement qu'occupoit la terrasse depuis peu démolie; et ceux qui ne se trouvent point sur cette ligne, sont dispersés en petit nombre, sur sa partie haute et basse qui regarde le levant et le sud-est.

Mon voyage se trouva donc achevé au bout du plateau, orienta où s'élèvent les deux sépulcres dont je viens de parler.

Plein de tristes idées et de sentimens mélancoliques, je retournai vers le tombeau de madame Lehoucher, dont j'ai fait la description dans le chapitre treizième de cette seconde partie. Je m'assis sur le gradin qui domine la capitale; je contemplai ce confus assemblage

de temples, de monumens, de palais, de maisons, de toutes les formes et de toutes les hauteurs; et, comme un autre Xerxès, passant en revue l'innombrable population qui s'agite sur cette petite portion du globe, et qui, chaque jour, se lève, et se couche sans aucune prévoyance de l'avenir, comme si elle ne devoit jamais finir, je me disois à moi-même : Hélas que seront devenues, dans un siècle, la génération qui me précède, la génération avec laquelle je suis né, la génération qui me suit? Sans doute cette reine des cités aura déjà vu se renouveler plusieurs fois la foule des vivans qui se pressent aujourd'hui dans son enceinte. Ses pompeux monumens auront d'autres spectateurs et d'autres admirateurs; ses palais seront habités par des hommes qui auront oublié, ou n'auront jamais connu ceux qui les habitent dans ce moment; d'autres magistrats y feront d'autres lois; d'autres capitaines y seront recompensés d'autres exploits; d'autres savans seront assis dans un autre Institut; d'autres théâtres auront d'autres acteurs; les enfans qui viennent de naître, et ceux qui naîtront demain, après-demain, seront des aïeux depuis long-temps oubliés, et dont les portraits enfumés et déchirés auront

grossi le monceau des meubles inutiles, vieillis et méprisés; toutes les demeures auront d'autres propriétaires; tous les trésors auront passé en d'autres mains; et peut-être, hélas! ces brillans jardins, doux et mystérieux asiles de l'amour et de la volupté, où les fêtes embellies par les arts et protégées par les présens de la nature, bravent chaque année, sous de charmans ombrages, les dévorantes ardeurs de la canicule, auront ouvert leur sein pour y recevoir la jeunesse qui y foulera encore pendant quelques années la verdure et les fleurs de leurs tapis. O riant et délicieux Tivoli! alors peut-être, tes avenues ne présenteront d'autre perspective que celle des mausolées; une fosse large et profonde aura été creusée par les fossoyeurs, à la place où s'exécutent ces danses voluptueuses, au son des instrumens d'une musique enchanteresse; et les amans et les danseuses de la Chaussée d'Antin détourneront leurs regards de ta triste enceinte, en passant auprès de tes murailles. Déjà un monument sépulcral, sans doute précurseur de beaucoup d'autres, s'élève sous tes bosquets; tu n'es séparé du Champ du Repos que de quelques centaines de toises; prends garde que les rangs de ses tombeaux ne s'éten-

dent jusqu'à toi, et que tu n'en deviennes, enfin, la première succursale! L'enceinte sépulcrale, du sommet de laquelle je te prédis cette fatale destinée, qu'étoit-elle il y a cent années? Un jardin de délices, embelli par la munificence d'un grand monarque. Qu'est-elle aujourd'hui? Le domaine du trépas, et le dépôt des cercueils. O trois fois vanité! il faut que tôt ou tard les fleurs croissent au-dessus des dépouilles de ceux qui les ont cueillies, et que les épis s'engraissent de la substance de ceux qui les ont moissonnés!

CIMETIÈRE

DE

VAUGIRARD.

PARTIE III.

CIMETIÈRE
DE
VAUGIRARD.

CHAPITRE PREMIER.

Le Printemps et le Trépas.

Le printemps me rappelle aux tombeaux. Que la foule abandonne la cité où l'hiver l'avoit si long-temps retenue captive, pour jouir au milieu des champs, du spectacle enchanteur de la verdure naisssante, et des fleurs qui ont remplacé les frimas: qu'à cette douce et brillante époque où un monde nouveau paroît sortir du néant, les cœurs les plus insensibles s'animent d'un nouveau feu; que le vieillard doué d'une nouvelle vigueur, quitte le coin de son foyer, pour participer à la joie commune, et se félicite, dans le transport que lui permet encore la nature, de voir un nouveau printemps, un printemps qui,

hélas! sera peut-être son dernier : pour moi, c'est vers les tombeaux que je porte mes pas, et c'est pour contempler les lugubres cyprès, que je dédaigne le spectacle des arbres couronnés de fleurs, et des campagnes éclatantes de verdure.

Mortel, qui que tu sois, qui lis ces tristes pages, garde-toi de condamner mes motifs, ou de les attribuer aux accès d'une sombre mélancolie. Est-il, en effet, bien étonnant que cette saison génératrice qui donne à tous les êtres une nouvelle existence, m'inspire l'idée du *trépas*, et le dessein de visiter le champ qui lui est consacré? Si la mort n'est point l'anéantissement de l'être humain, et si portant tes regards au-delà des bornes matérielles du tombeau, tu découvres un nouvel ordre de choses, où règne un éternel printemps, tu me trouveras raisonnable, quand tu me verras dédaigner les beautés fugitives du printemps terrestre, pour m'élever à la contemplation de celui qui embellit à jamais le céleste séjour.

Vois ce papillon aux ailes nuancées de si vives couleurs, et qui, dédaignant la terre, voltige sans cesse de fleurs en fleurs, comme s'il n'en trouvoit aucune digne de le fixer; qu'étoit-il

avant ces douces chaleurs qui l'ont conduit dans nos prairies et dans nos bosquets? enseveli dans une espèce de tombeau, et enveloppé d'un triste linceul, il dormoit d'un sommeil peu différent de celui du trépas. Les zéphirs ont soufflé sur la terre; leurs tièdes haleines en ont pénétré le sein où ils ont ranimé de hideux insectes, immobiles dans leurs cercueils, et pour les rendre dignes du printemps, ils les ont embellis de nuances admirables, par une métamorphose plus admirable encore. Quoi! ce joli papillon si léger, si vif, n'étoit naguères qu'un insecte dégoûtant, et dont la destinée sembloit le condamner à naître et à mourir sur la fange!

O homme, enfant de la terre, dont tu as emprunté tes grossières inclinations, il faut qu'à l'exemple du papillon, tu descendes au fond du sépulcre, pour t'y dépouiller de ta vile existence; il faut que tu deviennes chrysalide et nymphe, et que tu restes plongé dans un long sommeil, jusqu'à l'arrivée de l'éternel printemps. Alors, oh! alors, tu t'élanceras éclatant de majesté vers le jardin des cieux, pour y admirer les beautés immortelles dont celles de la terre ne sont qu'une figure incomplète, une ébauche grossière.

C'est donc moins pour m'affliger et pleurer à l'aspect des tombeaux, que je renonce aux campagnes émaillées et aux vertes prairies, que je dédaigne les rians bosquets de Tivoli, et les avenues solitaires du bois de Boulogne. Également inaccessible aux afflictions de la mort, et aux joies de la vie, je ne regarde le tombeau que comme la première marche sur laquelle nous devons tous nous placer pour nous élever dans les cieux; je me représente chaque pierre sépulcrale, comme celle où l'on dit que Jésus laissa l'empreinte de son pied, *lorsqu'en* présence de ses nombreux disciples, il monta vers son père; et si des larmes s'échappent de mes yeux, elles ont moins pour objet les habitans des tombes, que les infortunés qui leur survivent.

Eh! devant quelle tombe devrois-je m'affliger? devant celle du vieillard, pour qui la vie n'étoit plus qu'une source d'infirmités, et qui, peut-être, étoit mort long-temps avant d'avoir exhalé son dernier soupir? devant celle du père de famille, qui a légué à ses enfans l'exemple des vertus de sa vie, et de l'héroïque patience de sa mort? devant celle de la jeune épouse, que le trépas enleva à de longues peines

ou à de vives douleurs, devant celle du jeune homme ou de la jeune vierge, que le feu des passions alloit atteindre, et dont la raison en proie au délire des sens n'auroit été que la vile esclave de la volupté? devant celle de l'homme de bien, dont l'esprit repose dans le sein de l'éternel? enfin, devant celle du méchant, dont la coupable existence étoit le fléau et le suplice de ses semblables?

Mais, aulieu de la tristesse que la présence du trépas inspire à la plupart des hommes, quelle douce joie, quel noble sentiment viennent pénétrer mon cœur! Par quel ravissement d'esprit, je me sens transporté de la vallée des larmes et du deuil, vers l'immortel séjour de la félicité! Quel magnifique spectacle vient s'offrir à ma pensée? Quoi! tous ces tombeaux fermés et scellés depuis tant de siècles, s'ouvrent de toutes parts, et rendent à la vie les innombrables victimes du trépas qu'ils renfermoient dans leur sein! Les générations ensevelies dans les abîmes de la mer, et dans les entrailles de la terre, reparoissent, se rassemblent, et prennent leur essor vers la céleste patrie, pour y chanter éternellement les miséricordes et la puissance du Seigneur! Universelle résurrection

de tous les corps, dogme antique, sublime et consolant, comme tu rends les tombes vénérables! Comme tu annoblis l'homme, jusques dans les hideux débris qu'il a laissés sur la terre! Il est vrai, cette dégoûtante enveloppe de son ame, ces chairs qui se décomposent sitôt en un limon infect, ces ossemens qui tombent en poussière, se recomposeront un jour sous un nouveau ciel, et sur une nouvelle terre, en un corps immortel et resplendissant de gloire et de majesté; et ce pied que le cercueil a dévoré, le foulera, victorieux, et le renversera, comme pour le venger de sa longue captivité! O puissance infinie de l'Éternel! O grandeur de l'homme! O sublime dignité des sépulcres, si méprisables aux yeux de l'impie qui n'y découvre que la destruction totale de la nature humaine!

Convaincu, pénétré de ce dogme sacré de la résurrection, avec quel respect religieux, je m'arrête devant les tombeaux, dont l'inscription m'annonce que les ossemens qu'ils contiennent sont un précieux dépôt que l'immortalité leur redemandera au jour fixé par les décrets divins! Alors, le trépas ne présente plus à mon imagination attristée ses lugubres

tableaux ; ce ne sont plus les hideux lambeaux de la mortalité que je vois sous ces marbres insensibles ; c'est un ange rayonnant de lumière, c'est comme un Dieu que j'en vois s'élancer, pour commander au monde, et triompher, comme vainqueur des siècles et du trépas. Combien est auguste et respectable la religion qui ordonne à une vile poussière d'espérer une si haute destinée ! Sans doute, s'il est une véritable croyance religieuse, ce ne peut être celle qui en condamnant l'homme tout entier au néant, le place sur la même ligne que la brute ; mais bien plutôt celle qui l'assimile aux anges, et le couronne de gloire et d'immortalité.

CHAPITRE II.

Le Musée des Petits-Augustins. Le bal des Zéphirs.

Que les amateurs oisifs d'un vain spectacle, et d'un bizarre assemblage de ruines vénérables et de monumens barbarement mutilés et déplacés, se plaisent à parcourir les salles et le jardin du Musée de la rue des Petits-Augustins; pour moi, je ne trouve rien qui ne m'afflige à la vue de ces monumens où l'ordre que l'on a prétendu mettre dans leur arrangement, ne me fait souvenir que d'un lamentable désordre, et n'est lui-même qu'un désordre ordonné, ou si l'on aime mieux, organisé; parce qu'aucun d'eux ne s'y trouve à la place qui lui convient, et pour laquelle il a été exécuté.

Quoi! les tombes, les mausolées, les représentations funéraires, ces monumens chéris, élevés par la douleur, l'admiration et la reconnoissance, furent-ils destinés aux études des

artistes ? La religion qui leur offrit un asile, doit-elle servir aux arts, ou sont-ce les arts qui doivent servir à la religion? Ce ne sera donc plus de l'atelier du peintre ou du sculpteur que les chefs-d'œuvres devront sortir désormais, pour orner les temples ; mais on devra les ravir aux temples, pour les rassembler sous les yeux d'un artiste paresseux et dépourvu de génie !

Sans doute, il fut un temps où l'homme éclairé et courageux qui a composé cette étrange collection, rendit aux arts, aux familles, à la religion, un signalé service, en sauvant ces précieux objets de la rage des barbares : mais, aujourd'hui, quelle peut-être l'utilité de la minutieuse exactitude qu'il a mise à les classer de salle en salle, selon la différence des siècles qui les ont produits ?

C'est, me dira-t-on, sous le rapport de l'art que doit être considéré l'arrangement de ces monumens, et c'est aussi, pour l'avantage de l'histoire, qu'ils se trouvent séparés, comme les âges de la monarchie française. J'entends : c'est avec les dépouilles des voûtes sépulcrales que vous voulez m'apprendre l'histoire de France ; et c'est avec les traits de ce héros agenouillé devant l'Éternel, que vous voulez

instruire le jeune sculpteur à bien manier son ciseau.

Qui a pu vous autoriser à enlever aux méditations du sage ces tombes consacrées jadis par la présence de la majesté royale, pour les étendre les unes à côté des autres, comme de vains blocs de pierre, plus ou moins anciens, selon qu'ils ont été mal ou bien taillés? Autrefois, en les voyant sous les voûtes augustes d'un temple, on disoit: hélas! les rois eux-mêmes sont les victimes du trépas; voilà où aboutissent les grandeurs de la terre! Aujourd'hui la foule irrespectueuse passe et jette à peine sur elle un regard dédaigneux, en disant que ces figures sont grossières! Quels siècles barbares ont produit de tels monumens!

Écoute, jeune homme qui apprends à faire respirer le marbre à l'aide du ciseau; contemple ce mausolée. Comme le marbre de la statue qu'il supporte est délicatement travaillé! Comme les traits de cet homme sont vivement et naturellement exprimés! Comme la draperie qui le couvre est délicatement, onduleusement et mollement sculptée! Imite ce chef-d'œuvre, et tu seras un Girardon.

Qui penseroit que c'est l'image du grand

cardinal de Richelieu, ce portrait sublime qui seul suffisoit à l'ornement d'un des plus beaux temples de la Capitale, qui va servir d'étude à un jeune statuaire qui ne connoît ce grand homme que de nom? Oh! avec quelle admiration, avec quel respect, le Français et l'étranger contemploient ce magnifique mausolée dans l'asile religieux d'où l'a chassé une révolution ennemie de la tranquillité des morts comme de celle des vivans! Pense-t-on que dans l'atelier où il se trouve aujourd'hui, la majesté de Pierre-le-Grand se fût abaissée devant lui pour lui rendre l'hommage le plus glorieux! . .

En sortant de ces salles où la sagesse n'a que de tristes réflexions à faire sur ces terribles vicissitudes qui transforment les sépulcres en objets de curiosité, j'entre dans une espèce de jardin irrégulier, çà et là décoré de tombeaux, d'urnes et de statues. C'est, me dit-on, l'Elysée des grands hommes dont les restes ont échappé aux profanateurs des monumens funéraires. Je lis, en effet: Ici reposent les cendres de Molière; ici sont renfermées les cendres de Lafontaine, etc. Comment se fait-il donc que les ouvrages de ces écrivains célèbres aient tant de charmes pour moi, et que je demeure insensible à la vue des urnes où

l'on m'assure que leurs restes sommeillent? Ah! c'est que je n'ai aucune certitude au sujet de la vérité des inscriptions; et que je me demande, si ce jardin a été planté pour y recevoir ces monumens, ou si ces monumens ont été placés dans ce jardin pour le décorer.

Je continue mon voyage; je passe devant la poste aux chevaux dont l'entrée se trouve dans l'enceinte de l'ancien cloître de Saint-Germain-des-Près..... De quel sentiment d'horreur, je me sens tout-à-coup saisi!.... Journée des *deux* et *trois septembre!*... Je détourne mes regards et ma pensée..... Que ces jours affreux soient retranchés de nos annales! Que les siècles futurs n'en lisent point l'histoire!..... Je me hâte; je cours, et bientôt se présente à moi la vieille porte de l'ancien cimetière de la paroisse Saint-Sulpice.

Quel homme au cœur honnête, sensible et religieux, n'étoit pas indigné, en lisant, il y a quelques années, au-dessus de cette porte vénérable, ces mots impies: *Bal des Zéphirs*, à côté de ceux-ci, *Has ultrà metas requiescunt, beatam resurrectionem expectantes: Dans cette enceinte, ils reposent dans l'attente de la bienheureuse résurrection.*

Sans doute, il est sage de jeter un voile sur

tant d'abominables excès dont la plupart des auteurs ont disparu de la terre des vivans, et dont le peuple français ne conserve le souvenir que pour le détester : mais dois-je passer sous silence ces scènes sacrilèges dont un champ de mort étoit devenu le théâtre ? Quel trait peindra jamais mieux cette folie révolutionnaire composée du délire de toutes les passions, qui avoit chassé les idées raisonnables de tous les esprits, et les affections vertueuses de tous les cœurs, que ces danses exécutées au-dessus des cercueils et des ossemens de vingt générations ? Quoi ! dans la vaste solitude du faubourg Saint-Germain, n'y avoit-il donc alors aucun espace où la débauche pût se trouver à l'aise ? Tant de familles désolées devoient-elles être encore persécutées dans les dépouilles de leurs ancêtres ? Et le pauvre lui-même ne devoit-il pas trembler de la profanation que l'on fesoit du dernier asile qui lui avoit été réservé ? O honte ! O scandale d'une insolente et barbare impiété ! Là où la sagesse fait entendre sa voix avec le ton de la plus énergique austérité, où le néant de l'homme se montre à tous les sens, une foule de jeunes débauchés et d'impudentes prostituées, venoient briser sous leurs pas les ossemens arrachés du sein de la

terre! Les désirs de l'amour se mêloient par une alliance exécrable aux idées de la mort! Les banquets se plaçoient au-dessus des membres épars des aïeux de cette jeunesse en délire! Ainsi, le barbare Atrée fit présenter à son frère Thyeste au milieu de la joie d'un festin, les membres palpitans de ses enfans.

CHAPITRE III.

Le faubourg Saint-Germain. Le jeune infortuné.

Pour me rendre au cimetière de Vaugirard, je devois suivre la rue du même nom, et passer devant l'église des Carmes. Je ne sais quel pressentiment m'arrête au milieu de la rue des Fossoyeurs..... J'entends les cris des victimes..... Je me rappelle des noms qui me furent connus; je reviens sur mes pas, et j'entre dans une longue et large rue du Faubourg Saint Germain.

Quelle solitude, et quel silence règnent dans l'enceinte de ce faubourg, naguères si bruyant et si peuplé? Que sont devenus les anciens et illustres habitans des palais qui en couvrent la surface? Où sont tous ces noms historiques qui brilloient inscrits en lettres d'or sur le frontispice de ces palais? Où sont les familles qui les portoient? Où sont les tombeaux qui ont reçu ces familles? Hélas! les tombes elles-mêmes ont

disparu : Que dis-je ? Illustres rejetons de l'antique maison de Laval, allez sur le chemin du cimetière de Vaugirard; et vous verrez peut-être encore le marbre qui couvroit la tombe de l'un de vos aïeux, et vous y lirez le nom de très-haut et très-puissant seigneur, marquis de Laval, chef des armes de sa famille. J'ai vu ce marbre, mutilé, et qui avoit été enlevé d'un temple de la rue Saint-Antoine, exposé à la vue des passans, près de l'atelier d'un marbrier qui, sans doute, ne sait pas que les sépulcres sont des titres précieux pour les familles, quand elles ont perdu les autres.

Le faubourg Saint-Germain n'est donc plus lui-même qu'un vaste tombeau, où sont ensevelis dans chaque rue et dans chaque palais, les titres et les dignités que de vains déclamateurs appeloient les alimens de la vanité et de l'orgueil, mais que l'homme raisonnable regardoit comme des objets dignes par leur origine et leur antiquité, de la vénération des peuples. Aussi, combien d'utiles illusions détruites avec eux! Aujourd'hui, il n'y a plus de lointain. Tout est nouveau, tout est vu dans sa grandeur naturelle : tout est mesuré par une froide géométrie, et le compas philosophique oblige toute espèce

d'illustration de se placer sur une ligne dont on découvre d'un coup-d'œil les deux extrémités. En vain, on s'environne aujourd'hui de luxe et d'opulence ; le présent est là pour dissiper un prestige qui n'en impose, que lorsqu'il est l'ouvrage des années et des siècles.

Quel est cet homme rayonnant d'une joie orgueilleuse, qui sort de ce palais, porté dans un char éclatant de dorure ? Quelle est son origine ? Couche-t-il dans la chambre de ses aïeux ? Ses regards se promènent-ils autour de leurs portraits ? Peut-il dire à ses fils ; voilà vos modèles, comme ils ont été les miens ?

Dans ce moment passe un jeune homme qui sans faire la moindre attention à cet heureux favori de la fortune, porte sur le palais de tristes regards. Il s'arrête ; des larmes coulent de ses yeux ; je l'entends qui soupire ; je m'approche de lui ; je lui demande le nom du propriétaire de cet édifice. — Son nom m'est inconnu, me répond-il, ou plutôt je n'en ai pas conservé la mémoire. — Cependant, vous me paroissez considérer ce palais avec un vif intérêt. — Sans doute : c'est dans son enceinte que j'ai reçu le jour... Je vois d'ici la chambre où ma tendre mère me prodiguoit ses soins et

ses caresses. Tout auprès, est le cabinet où mon gouverneur me donna les premières leçons de la vertu. — Votre père étoit donc le propriétaire ?... — Assurément. Ces lieux furent son berceau, ainsi que celui de mes ancêtres. Oh ! quelle consolation ce seroit pour moi, si je pouvois voir encore une fois, le vieux domestique qui veilla sur mon enfance... Hélas ! qu'est-il devenu ?... Ah ! sans doute, il est mort infirme et malheureux, en prononçant le nom de mon père et le mien... Si du moins, on avoit conservé ici quelques meubles de ma famille, comme le portrait de mon père, ou celui de quelques-uns de mes aïeux ! — Sensible jeune homme, qu'auriez-vous fait ? — Pour contempler ces chers objets de mon respect et de mon amour, hélas ! que n'aurois-je pas fait ? Le croirez-vous ? — Parlez — Je me serois peut-être voué aux viles fonctions de la domesticité ? — Est-ce que la fortune vous auroit imposé la loi d'une telle humiliation ? — Non ; mais l'amour filial. — Sans doute, vous n'êtes pas aussi heureux que votre naissance vous avoit donné, pour ainsi dire, le droit de l'être. — Il ne me reste plus rien d'un immense patrimoine... Chaque jour je mange un pain trempé de mes larmes,

et chaque jour ne me fait espérer pour le lendemain qu'une existence plus pénible encore par mes regrets que par mes privations ; mais ne pensez pas que je m'abandonne à un lâche désespoir. Si la fortune a pu me ravir les titres et l'opulence de mes pères, il n'est pas en son pouvoir de m'avilir, c'est-à-dire, de m'enlever la grandeur d'ame, et les généreux sentimens qui étoient héréditaires dans ma famille. — Si vous vous feisiez connoître !... — A Dieu ne plaise que je devienne jamais un importun solliciteur. Eh ! que pourroit-on me donner qui pût me dédommager de tout ce que j'ai perdu ? Sachez, Monsieur, que si j'acceptois ou de l'argent, ou une place, je perdrois dans l'instant le droit qui m'est si précieux de me plaindre, et celui, sans doute, de m'énorgueillir à mes propres yeux. Que gagnerois-je à devenir riche aujourd'hui ? avec la pauvreté, je ne dérogerai point, et s'il faut que j'aille cultiver la terre, je planterai mon épée à la tête de mes sillons. — Voilà de nobles sentimens, et bien dignes de l'ancienne chevalerie. — Plaise à Dieu qu'ils deviennent plus communs, et que l'on fasse consister la vraie gloire moins dans l'éclat des richesses, que

dans celui des belles actions qui ont illustré les anciens chevaliers français !

A ces mots, ce vertueux et infortuné jeune homme me quitta au détour d'une rue, en me laissant dans l'admiration de sa noble fierté, et de son tendre attachement pour la mémoire de ses aïeux.

CHAPITRE IV.

L'hôtel des Invalides. Le vieux Soldat.

Salut, majestueux et vénérable monument de la puissance et de l'humanité d'un grand monarque! Quel touchant spectacle offre à l'observateur, la nombreuse famille qui habite ton enceinte! Que j'aime à voir confondus dans l'égalité militaire ces jeunes guerriers mutilés dans les combats, et ces vieux soldats qui, loin du bruit et du tumulte des camps, aiment tant, soit à raconter, soit à retracer les exploits qui ont illustré leur carrière! Quelle est intéressante cette mâle simplicité de leurs discours! Comme leurs récits sont naïfs et leurs réflexions judicieuses! Quelle différence des mœurs de ces braves gens et de celles des autres classes de la société! Quelle opposition on peut remarquer entre le langage et les manières de ce jeune héros couvert d'honorables cicatrices, et décoré de l'aigle d'honneur, et la conversation, ainsi que la contenance de

ce jeune élégant, amolli par les délices de la capitale !

Écoutons le premier. Tout est vrai, naturel dans son langage. Aucun mot précieux ni recherché ne donne de l'éclat à sa conversation, et n'annonce en lui le désir de briller. Il dit ce qu'il pense; il parle comme il sent, et l'expression qu'il emploie est presque toujours celle qui fait le mieux connoître ses pensées ou ses affections. Combien sa politesse est douce et franche en même-temps ! Combien son amitié est vive et durable ! sur quelle constance, sur quel amour d'une inviolable fidélité peut compter la jeune fille qu'il a su charmer malgré sa jambe de bois et le bras qui lui manque ! Car ne pensons pas que ses glorieuses infirmités rendent son commerce difficile; s'il souffre, c'est en silence, et son ami ou sa compagne n'ont que peu de frais à faire pour le consoler.

Sans doute, les passions, et les plus vives peut-être, bouillonnent dans son cœur; peut-être, une éducation négligée et de funestes exemples, affoiblirent en lui les principes d'une morale austère, lorsqu'il vivoit dans la licence des camps; mais dans la respectable école où il passe sa vie, quels exemples de vertu le rap-

pellent à chaque instant aux devoirs de l'honnête homme ! Quelle puissante influence a sur lui la grande société dont il est membre ! Qui peut calculer l'influence de l'expérience et de la sagesse de cinq cents vieillards sur l'esprit et le cœur d'un jeune homme accoutumé à vivre au milieu d'eux !

Comment les plus respectables vertus ne règneroient-elles pas dans une famille composée de trois mille hommes, dont honneur est le lien et le principe conservateur ?

« Donnez-moi, je vous prie, monsieur, une prise de tabac, me dit en m'abordant un vieux soldat, dont la tête étoit couverte de cheveux de la plus éclatante blancheur. — Volontiers, brave homme. — Je vous remercie, vous me rendez-là un grand service, c'est ma plus douce jouissance. Sans doute, vous venez visiter notre église. Si vous le trouvez bon, j'aurai l'honneur et le plaisir de vous y accompagner. — Ne prenez pas cette peine. — Oh ! je puis vous assurer que je n'éprouve jamais plus de plaisir que lorsque j'entre dans la maison de Dieu, pour y méditer et prier ; que d'autres se plaisent à la promenade, aux conversations, aux jeux,

à la bonne chère; pour moi, le charme de ma vie consiste à m'humilier sans cesse devant ce grand Être, dans l'oubli duquel j'ai trop long-temps vécu. Voyez-vous, mon cher monsieur, à mon âge on sent vivement le besoin de la piété; et l'on ne trouve rien de plus consolant que d'invoquer, dans son saint temple, le père des miséricordes, ce Dieu si bon qui veut bien agréer le repentir du vieillard, comme les hommages du jeune homme. — Voilà des sentimens bien dignes d'un cœur vraiment chrétien. — Pourquoi ne les éprouverois-je pas? Si j'ai servi César dans mon jeune âge, il est assurément très-convenable que je donne à Dieu les restes d'une vie infirme et souffrante; trop heureux que je serai, s'il veut bien pardonner à mon repentir, et agréer mes derniers sentimens. D'ailleurs, pour quelques instans que j'ai encore à vivre, autant vaut-il que je renonce sur-le-champ au monde de bonne volonté, que d'attendre que le trépas m'y contraigne. — Quel âge avez-vous, homme respectable? — Quatre-vingt-quatre ans; mais ce n'est qu'un songe, et ce n'est que depuis le moment où j'ai commencé à servir Dieu, que je pense avoir vécu. — Il faut espérer que la bonne santé dont vous jouissez, vous pro-

curera encore quelques années de vie. — Que m'importe la vie? Ce n'est point la mort que je redoute. Après l'avoir bravée et vue de près, tant de fois sur le champ de bataille; ce n'est pas aujourd'hui que j'en serai effrayé. — Quel est donc le sujet de vos craintes? — Si j'espère et me confie dans la miséricorde de Dieu, je vous avouerai que j'appréhende vivement sa justice ».

Nous entrâmes dans l'église, et ce bon vieillard me quitta en me serrant la main avec affection. Un respect profond se manifesta dans son maintien, et la sainte joie de la vertu brilla sur son front, quand il se fut agenouillé auprès de ses vieux camarades, pour unir ses prières à celles qu'ils adressoient au Dieu des armées.

Oh! de quel sentiment profondément religieux, je me sentis pénétré à l'aspect de ces vieux guerriers prosternés sur le pavé du temple, et invoquant par leurs soupirs la clémence de l'Éternel! Quelle sérénité étoit répandue sur leurs fronts chauves et cicatrisés! Combien leur humble maintien avoit de majesté! Avec quelle émotion je remarquai sur leurs traits l'heureuse union de la sévérité militaire et de la douceur évangélique! Que l'impie vienne un jour contempler ce noble et touchant spectacle; et

qu'il essaie d'arracher de ces cœurs vertueux, les sentimens consolateurs que la religion leur inspire ! Pour moi, sans aller plus loin, et sans même élever mes regards vers les trophées de gloire, suspendus aux voûtes du sanctuaire, je me prosternai non loin de ces vénérables adorateurs de Dieu, et il me sembla que la majesté divine habitoit au milieu d'eux.

CHAPITRE V.

Situation du cimetière de Vaugirard.

Auprès de la barrière, et du grand chemin de Vaugirard, à droite, est un terrain en carré long, entouré de murailles. Cette enceinte qui n'a rien de comparable avec le champ du repos sous Montmartre, encore moins avec le vaste et pittoresque enclos de la maison du père Lachaise, et dont les bruyantes approches n'inspirent ni recueillement, ni respect, est pourtant le dernier asile destiné aux habitans de ce magnifique faubourg couvert d'un si grand nombre de palais et d'hôtels somptueux. Non-seulement, il ne présente aux regards, rien qui puisse embellir le lugubre aspect des tombeaux; mais il offre le plus frappant contraste avec les deux autres champs mortuaires dont j'ai fait la description.

Les environs de celui de Montmartre, et de la maison du père Lachaise, n'ont rien, du moins, rien qui choque l'homme sensible et re-

ligieux qui y va méditer sur les tombeaux : et même le silence qui y règne, ne peut-il que favoriser les réflexions de la piété ou de la douleur. Mais quel homme religieux ne doit pas gémir de rencontrer sur la lisière d'un grand chemin, et à l'entrée d'un faubourg célèbre, par les orgies du peuple, un cimetière.... un asile essentiellement consacré au repos, au silence, et aux larmes des familles? quel indécent voisinage que ce cabaret, des fenêtres duquel la vue des buveurs s'étend sur les sépulcres, quelle doit être l'indignation du tendre fils qui vient pleurer sur la tombe de l'auteur de ses jours, et de la jeune épouse qui vient arroser de ses pleurs les cendres de son époux, s'ils entendent tout près d'eux, les chansons de la débauche! où est la bienséance, où est le respect public envers les sépultures?

N'y avoit-il donc dans les campagnes qui avoisinent la capitale du côté de l'occident, que ce vieux et mesquin cimetière à donner aux inhumations du faubourg St. Germain; et la cime du Mont-Parnasse si avantageusement exposé à tous les vents, ne pouvoit-elle pas être aussi bien occupée par des tombes que par des

guinguettes? ô temps! ô révolutions! cette vieille et fière noblesse qui naguère ne s'enorgueillissoit pas moins de ses mausolées que de ses palais, n'a plus d'autre perspective que la sépulture du pauvre; et comme si l'égalité qui l'a persécutée, humiliée de toutes manières, n'étoit point encore satisfaite de l'avoir souvent abaissée au dessous de son niveau, elle la foule encore après la mort, en plaçant ses tombeaux au dessous de ceux des plébéiens de la chaussée d'Antin et du faubourg St. Antoine! est-ce le hasard, où la providence qui l'a ainsi ordonné? quelle que soit la cause de cette singulière disposition, c'est une chose bien digne d'être remarquée que les habitans de ce faubourg St. Antoine, qui les premiers défendirent avec tant de chaleur les droits de l'égalité politique, et qui, la plupart, ne subsistent que du travail de leurs mains, aient obtenu pour leur champ de mort, un enclos qui pour l'étendue et la perspective, peut le disputer aux plus belles maisons de plaisance des environs de la capitale; et que les plus il-

[1] J'ai appris que ce cimetière ne tardera pas d'être fermé, et qu'il en sera établi un autre dans la plaine de Mont-Rouge. Que ce projet reçoive bientôt son exécution!

lustres familles soient déposées et confondues, pêle-mêle, avec toute la classe plébéienne, dans un terrain étroit, bas, sans aspect, et situé auprès d'un grand chemin, et sur la route des guinguettes.

Je le sais; peu importe à une insensible dépouille, de reposer dans tel ou tel endroit: que ce soit sous un pompeux mausolée, ou dans la fosse commune, que le trépas l'ait emprisonnée, l'ange de la résurrection n'oubliera point de la réveiller; mais, si les honneurs que l'on rend à la mémoire de ceux qui se sont retirés de la vie, ne peuvent les intéresser, qui peut douter qu'ils ne soient vivement autorisés par la religion, par la morale publique, et par le respect des familles pour elles-mêmes? par la religion, dont les dogmes sublimes nous représentent le corps humain, comme le temple de la divinité, et destiné à partager un jour la gloire et la félicité du souffle céleste qui l'anima: par la morale publique, parce que les honneurs que la société rend à la mémoire des morts, sont un devoir de reconnoissance dont elle s'acquitte envers les familles auxquels ils ont appartenu, ou un devoir de justice pour les services qu'elle en a reçus, ou un devoir de décence et d'honnête-

té et d'amour qui l'a fait considérer et chérir des individus qui la composent : enfin, par le respect des familles pour elles-mêmes; en effet, quel éclat ne rejaillit pas sur ses enfans, du sépulcre d'un vertueux père de famille! quelle recommandation pour eux que l'énumération de ses bonnes qualités! combien leur tendresse filiale, leur douleur, leur reconnoissance, exprimées par le langage muet des symboles funéraires, doivent leur attirer d'estime et de confiance de la part des hommes religieux qui portent leurs regards sur ces touchans témoignages de leur amour! oh! combien je révère la jeune épouse, ou le jeune époux, qui m'apprennent que la moitié d'eux-mêmes est renfermée sous cette tombe, et que leur douleur est au-dessus de toute consolation! Un époux débauché, une épouse infidèle, ne se font point élever de monument, l'un à l'autre.

CHAPITRE VI.

Les martyrs des Carmes. [1]

Une seule pensée, mais une pensée douloureuse et sublime, occupe mon ame toute entière, dès les premiers pas que je fais dans ce triste champ de mort. Salut, illustres martyrs qui reposez dans cette enceinte! salut, ombres vénérables du vertueux Dulau, et de ces deux Larochefoucault que le sang unissoit moins étroitement que leur exemplaire piété! salut, ministres de Jésus, troupe invincible de héros chrétiens qui, non loin de ces murs, vous offrîtes au glaive des persécuteurs, et qui, en expirant, demandiez au ciel le pardon de vos bourreaux!

Aucun monument ne s'élève sur la fosse où ces innocentes victimes furent jetées, après leur

[1] La fosse où ce groupe de saints fut jeté, se trouve en face de la petite porte du milieu, par où l'on entre dans le marais voisin.

sanglante exécution : mais leur glorieuse mémoire vivra aussi long-temps que la religion et l'honneur seront des objets respectables parmi nous. Que l'on me donne des fleurs, je les répandrai, à pleines-mains, sur leurs augustes dépouilles.

Heureux ministres des autels, qui, après d'effroyables tempêtes, vivez paisibles à l'ombre du sanctuaire, ici reposent vos plus beaux modèles. Imitez leur héroïque patience, leur invincible fermeté, et leur inaltérable douceur. Soyez comme eux inébranlables au poste qui vous a été confié; comme eux sachez résister à l'erreur, et aux vices, en vous soumettant à l'autorité qui vous protège; doux et humbles de cœur, attirez à l'évangile, par un langage insinuant, les hommes assez malheureux pour en méconnoître la divinité.

Mais au lieu de donner des conseils à ceux qui sans doute, n'en ont pas besoin, c'est moi même qui dois m'instruire par ces illustres exemples. Que j'apprenne donc à chérir et à respecter cette religion de l'évangile pour laquelle un si grand nombre de ses ministres ont répandu leur sang! que je reste invariablement attaché

à cette divine croyance à laquelle ils ont rendu un si éclatant témoignage! seroit-ce l'erreur que l'homme pourroit ainsi défendre au péril de sa vie? « Je crois volontiers, dit Pascal, des témoins qui se font égorger ». C'est là une démonstration bien supérieure aux calculs philosophiques; car, quel mathématicien affronteroit la mort pour une formule algébrique.

CHAPITRE VII.

Pauline Godillon. Madame Caplin. Mademoiselle Adeline. Madame de Forceville. Madame Herwin.

A gauche, et près de l'angle formé par la muraille de l'ouest et par celle du midi, s'élève dans une enceinte de verdure un tombeau de gazon véritable *Tumulus*, et tel que je n'en avois pas encore vu de semblable. A travers un épais bosquet de syringa, de rosiers, et d'autres arbrisseaux odoriférans, j'aperçois une pierre verticale, sur laquelle je lis l'inscription suivante, en écartant le feuillage, à chaque mot que je transcris :

AUX MANES

de

Pauline Godillon,

décédée [illegible]o ans;

l'amitié reconnoissante :

Quand ma mort, cher ami, t'accable de douleur,
Moi, je repose en paix, et je vis dans ton cœur.

Est-ce l'amour, est-ce l'amitié qui a dicté cette inscription ? Si c'est l'amour, quelle réflexion ai-je à faire ? Si c'est l'amitié, je jouis, et je plains l'ami, veuf de son amie.

Sur une petite pierre noire, clouée à la muraille de l'ouest, je lis :

ICI REPOSE

M. W. CAIGNIÈS,
épouse
du sénateur Herwin,
décédée le XII ventôse,
an 9,
âgée de 46 ans.

Bonne épouse, bonne amie,
elle est, et sera long-temps
regrettée.

La simplicité de ce monument et de cette inscription, fait l'éloge de l'époux qui les a ordonnés, et de la femme vertueuse qui en est l'objet. L'expression de la vraie douleur est courte, et la vertu n'inspire que de modestes éloges.

Je vais, je viens; deux croix de bois noir, un peu éloignées l'une de l'autre, attirent mon attention. Sur celle qui avoisine la muraille, on a écrit ces mots, environnés de larmes :

CI-GIT

Catherine, femme Goplin.

et sur l'autre :

CI-GIT

Marie-Hélène Abzlews,

décédée le 5 juillet 1806.

Heureux les noms qui sont attachés à la croix! heureuses les ames qui entrèrent dans l'éternité, sous les auspices de ce signe de salut et de par-

don! O croix divine, puissé-je, en mourant, te serrer contre mon cœur, et te tenir attachée contre mes lèvres!

Te teneam, deficiente manu!

Je fais quelques pas, et je m'arrête devant une tombe, ombragée de quelques cyprès. C'est celle où repose :

Anne-Louise d'Haudoire,
d'Aigreville de Laprée,
Veuve Marcotte de Forceville,
décédée le 3 janvier 1808.

Elle fut pendant sa vie
bonne épouse et bonne mère;
elle emporte avec elle
les regrets de cinq enfans,
dont elle fut chérie,
et adorée.

Quelle distance infinie, le trépas et l'éternité, ont mise entre cette bonne mère et ses cinq enfans! mais, ô puissance du sentiment! il rap-

proche cette distance énorme ; et la tendre mère vit encore au fond du cœur de ceux qui lui doivent l'existence. Elle n'est pas morte toute entière, et ses affections maternelles se sont changées dans la reconnoissance et la douleur de ses enfans.

CHAPITRE VIII.

M. Sabbatier de Cabre. M. Poulain. Madame Bertrand. Madame de Caulaincourt.

CI-GIT

Honoré-Auguste
Sabatier de Cabre,
décédé le 24 sept. 1801.

Le meilleur des époux,
Le plus tendre des pères,
Ami sûr et fidèle.
Sa veuve désolée
a voulu consacrer,
par ce simple monument,
sa tendresse pour lui,
sa vénération pour sa mémoire,
et afin de pouvoir venir pleurer
quelquefois sur sa tombe.

Cette tombe paroît à peine, elle est fixée contre la muraille, et auprès d'un vaste monument. Mais le nom de l'homme dont elle montre, pour ainsi dire, la dépouille, est celui d'un homme de lettres, et qui, pendant sa vie, quelquefois prononcé par les amis de la bonne littérature.

Quel est le destin des gens de lettres! ils font un peu de bruit pendant leur vie; on admire leur génie; on loue leurs ouvrages; et après leur mort, c'est à leur épouse qu'on laisse le soin de conserver leur nom, et de pleurer sur leur tombe! assurément, ce n'est pas de la science qu'Horace a voulu parler, quand il a dit, *sublatam ex oculis quærimus invidi.*

Auprès de cette petite pierre placée pour indiquer l'endroit où repose M. Sabatier de Cabre, s'élève contre la muraille, un vaste sépulcre d'une remarquable simplicité, devant lequel de jeune cyprès élancent leurs rameaux verdoyans. Ce monument est consacré

A LA MÉMOIRE

De demoiselle Pélagie-Jeanne Roger,
épouse d'Etienne Bertrand,
Secrétaire-général, garde des archives
de l'administration des monnaies;

Epouse respectable,
mère tendre,
amie solide,
Elle vécut trop peu pour sa famille et ses amis;
décédée le xv niv. an 12 de la rép. fr.

Plus je considère les tombeaux, et plus je médite sur eux, et sur les dépouilles qu'ils renferment, plus je plains la société des vivans de ne point ressembler à celle des morts. Que de vertus les sépulcres me font regretter! que de vices, que de crimes m'offre le champ de la vie! combien d'éloges prodigués aux vivans dont la tombe repousseroit le mensonge, et montreroit l'injustice! mais la louange gravée sur une pierre sépulcrale est à l'abri de toute attaque;

car, ce n'est ni l'intérêt, ni la passion qui l'ont dictée.

Vis-à-vis et à trois pas du tombeau de madame Bertrand, dans l'enceinte d'une balustrade, et entre quatre peupliers, s'étend une pierre funéraire dont l'inscription en vers pique vivement ma curiosité.

CI-GIT

Dame Louise-Angélique
DE CAULAINCOURT,
veuve de Jph. Je.
DEL BLANCO DE BRANTÈS,
décédée le 31 décembre 1806,
âgée de 83 ans,
inhumée le 2 janvier 1807.

Vive, enjouée au déclin de ses ans,
Sa muse solitaire, à ses derniers momens,
Retrouvoient des couleurs pour peindre la nature;
Les ruisseaux, et des champs l'agréable parure.
Elle oublioit l'hiver en chantant le printemps;

Mais repoussant d'une doctrine impie
La nouvelle philosophie,
De son culte toujours suivant l'antique loi,
A la nature en consacrant ses veilles,
Son esprit éclairé du flambeau de la foi,
Adoroit humblement l'auteur de ces merveilles.

Elle oublioit l'hiver en chantant le printemps !

Que ce vers est naturel ! Combien l'idée qu'il présente est juste et touchante ! Que les détracteurs de la littérature, lisent ce vers sur un tombeau, et qu'ils soient confondus ! Je n'ai point connu madame de Brantès ; mais j'ai passé le printemps de ma vie, dans la société de plusieurs femmes de son âge, qui sans être auteurs, avoient cette fleur de littérature et d'instruction, devenue si rare aujourd'hui, même parmi les hommes ; et je puis attester que, non-seulement, la vivacité de leur imagination leur faisoit oublier l'hiver de leurs années, mais qu'elles me faisoient même illusion sur leur âge et sur le mien. A quatre-vingts ans, madame de Bénouville, faisoit de charmans vers de société ; et madame de Granville, morte à

quatre-vingt-douze ans, en 1792, étoit de toutes les femmes qui la fréquentoient, la plus aimable, la plus polie, et sans contredit, la plus instruite. Je pourrois en citer plusieurs autres; mais ces dames ne se faisoient pas imprimer, tous les trois mois.

Un tombeau d'une grande dimension m'attire, et l'inscription m'apprend qu'il est consacré à la mémoire d'un homme vertueux, M. Jean Baptiste Martial *Poulain*, architecte. Encore un père de famille, encore un de ces Français dont, le nom, après une révolution qui a flétri tant de réputations, peut être transmis pur et sans tache à la postérité. O providence! ô justice, vous ne permettrez point que la tombe exposée aux regards publics, conserve les noms qui furent détestés, comme les crimes de ceux qui les portèrent.

CHAPITRE IX.

Madame Atrofe et ses deux filles. Madame de Saisseval. M. de Pfeffel.

QUELLE est cette tombe entourée de peupliers, qui avoisine le sépulcre de M. Poulain? Je m'en approche, et je lis avec attendrissement :

CI-GISENT

Marie-Antoinette-Augustine-
Nathalie ATROFE,
décédée le 26 décem. 1805,
âgée de 6 ans.

Marie-Claudine-Caroline-
Eulalie ATROFE,
décédée le 6 février 1806,
âgée de 3 ans et demi.

Et
Charlotte-Catherine-Augustine
CONVERS, leur mère,

décédée, épouse de Jean-
Guillaume Atrofe,
le 26 juillet 1807,
âgée de 26 ans et demi.

Je cherche des expressions..... Je n'en trouve aucune..... Dans la stupeur où je suis devant cette tombe, mon ame oppressée de mille sentimens, ne conçoit aucune idée, elle a perdu la faculté de penser, et n'a conservé que celle de sentir. Oh! combien la mère infortunée qui repose ici avec ses deux filles, endura de tourmens, avant de les aller rejoindre dans cette dernière demeure! Quels affreux déchiremens son tendre cœur dut éprouver, avant d'exhaler le dernier soupir de la tendresse! Epoux malheureux, qui survis à ces chers objets, je n'entreprendrai point de peindre tes douleurs; mais je te montrerai le séjour de félicité où se sont réunies ces trois parties de toi-même, pour y attendre la quatrième. Songe que c'est peut-être un bonheur qu'elles aient pris les devants. Hélas! si le premier tu fusses descendu dans la tombe, quelle n'eût pas été la désolation de l'épouse que tu pleures! et si

consumée par la douleur, elle se fût placée à tes côtés, que seroient devenues les orphelines qui aujourd'hui dorment auprès d'elle? Ainsi, au lieu de t'affliger sans consolation et sans espoir, adore la Providence qui n'a sur nous, lors même qu'elle nous frappe, que des vues de miséricorde et de bonheur.

Je descends toujours sur ma gauche, et le long de la muraille de l'ouest. Un monument fort simple et construit en pierres de taille, me frappe par sa grosseur et son élévation. Les caractères de l'inscription commencent à s'effacer. Je me hâte donc de les dérober aux outrages du temps, jaloux de tout ce qui peut conserver la mémoire des morts, et les noms des familles.

CI-GIT

Marie-Louise-Sophie
DE BEAUVOIR DE GRIMOARD DUROURE,
épouse de Claude-Louis Saisseval.
Elle étoit née le 5 janvier 1762.
Elle est morte le 24 octobre 1802.

Les qualités de son cœur et celles de son esprit
la rendoient également précieuse à ses
parens et à ses amis.
Aucune femme n'a été plus regrettable,
et ne peut être plus regrettée qu'elle ne l'est
par son mari.
Elle ne lui a jamais donné d'autre sujet
de chagrin que celui de sa mort;
et ce chagrin durera jusqu'à ce qu'il aille
la rejoindre.

Que la société seroit heureuse, et combien seroit désirable l'état du mariage, si le plus grand nombre des femmes ressembloit à madame de Saisseval! Mais pourquoi faut-il qu'une épouse vertueuse soit toujours considérée comme un phénomène moral? Pourquoi faut-il l'aller chercher dans le champ du trépas? Pourquoi faut-il que nous lui donnions des regrets, quand nous devrions la proposer à son sexe comme un vivant modèle des plus rares qualités! Hélas! c'est que, comme je l'ai déjà dit, la femme qui pratique la vertu, aime à se cacher; que c'est sans témoins qu'elle fait le bien; et que la modestie est la seule base de sa vertu, et le seul

motif de l'estime que lui portent les personnes qui ont le bonheur de la connoître.

A une petite distance du tombeau de madame de Saisseval, est adossé, à la muraille, un monument enfermé d'une balustrade, au fronton duquel on a sculpté un papillon qui vient de sortir de son enveloppe, comme un emblème naturel de la résurrection. On lit, sur un marbre noir, l'inscription suivante :

Christiano-Frederico
Pfeffel,
Rerum exterarum Franciæ
jurisconsulto,
legioni honoris adscripto,
regi Bavariæ
A secretioribus consiliis status,
nato Colmariæ apud Alsatas,
die 31. octobris
1726,
denato Lutetiæ, die 21. martii,
1807.

Annæ-mariæ Gernler
primæ conjugi,
ante hos triginta et unum annos,
defunctæ Versaliis,
amoris et pietatis monumentum hoc,
marito dulcissimo
Maria-Catharina Stoertz,
vidua;
parentibus optimis,
Conradus Fridericus
et
Christianus Hubertus
ex priore conjuge filii.
superstites.
P. P.

Ce n'est pas seulement dans le cœur de sa veuve, et dans celui de ses enfans, que M. de Pfeffel vit encore après sa mort; mais c'est encore dans ces excellens ouvrages qui lui ont fait, en Europe, une si haute réputation, et lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs souverains. Quels que soient les changemens que la constitution germanique ait éprouvés, les publicistes liront toujours, avec autant de

fruit que de plaisir, l'histoire du droit public d'Allemagne, où les matières les plus sèches sont traitées avec un intérêt dont un habile homme, un homme supérieur pouvoit seul les rendre susceptibles.

M. de Pfeffel a laissé vacante, au ministère des relations extérieures, une place dont sa profonde expérience, et sa rare érudition, ont rendu les fonctions aussi importantes qu'honorables.

CHAPITRE X.

Tombe de M. Leblanc. Double monument de M. de Fontenai et de madame de Franqueville sa fille. Madame Varnout.

Auprès du sépulcre de madame de Saisseval, est enfermée, dans une balustrade, une pierre verticale dont l'inscription est ombragée par des cyprès. J'écarte d'une main ce triste feuillage; et, de l'autre, j'écris:

ICI REPOSE

Monsieur Charles-François Leblanc,
avocat à la cour de cassation;
né à Senlis, le 5 septembre 1760,
et décédé à Paris, le 8 janvier 1807.

Bon fils, bon époux et bon père,
Magistrat éclairé, sa probité sévère,
Rendit son nom célèbre au palais de Thémis.

Il vécut assez pour la gloire ;
Trop peu pour ses parens, trop peu pour ses amis :
Leurs cœurs seront pour lui des temples de mémoire.

Voilà un homme vertueux, arrêté au milieu de sa carrière, et dont les jours étoient pleins ! Il a donc vécu plus long-temps que le vieillard qui a fatigué la terre de sa longue inutilité ; qu'est-ce, en effet, que la longue vie d'un hommes ans talens et sans vertus, qu'un long sommeil, précurseur de celui du trépas ? Vivre pour l'homme, est-ce traîner machinalement son existence des plaisirs aux besoins, et des besoins aux plaisirs ; ou plutôt, n'est-ce pas cultiver sa raison ; employer ses facultés pour l'avantage de la société humaine ; orner chaque jour son ame de quelque vertu, afin de pouvoir se dire à soi-même, après quelques années de vie : « J'ai fait le bien, j'ai consommé ma course » ? Hélas ! Combien d'hommes n'ont pas même commencé leur carrière, après quatre vingt-quatre années de séjour sur la terre !

Je me retourne ; et, dans l'enceinte d'une vaste

balustrade, je vois avec étonnement deux pierres sépulcrales qui s'élèvent, l'une à côte de l'autre, à huit pieds de hauteur, et au fronton desquelles on a sculpté plusieurs emblèmes funéraires. Au bas de chacune, s'étend une tombe horizontale; sur la première, je lis:

ICI REPOSE

Le sénateur
Pierre-Nicolas DE FONTENAI,
l'un des commandans
de la légion d'honneur,
Mort le 11 février 1806,
âgé de 52 ans.

Sur la pierre verticale, je lis cet éloge funèbre:

A LA MÉMOIRE

de monsieur Pierre Nicolas de FONTENAI,
sénateur, l'un des commandans de la légion d'honneur,
né d'une famille distinguée dans le commerce;
il suivit la même carrière, mais il sacrifia ses intérêts,
et l'emploi de presque toute sa vie, aux fonctions publiques
auxquelles il fut appelé.

Membre de l'assemblée constituante, président du département de la Seine Inférieure, deux fois maire de la ville de Rouen, il a porté dans presque toutes ces places, une droiture d'intention, une sagesse de vues, une fermeté de caractère, qui ne se sont jamais démenties. Plus d'une fois, il a prévenu par sa prudence, ou arrêté par son courage les sinistres projets des factieux, et sauvé la ville de Rouen de grands malheurs.

Aussi recommandable par ses vertus privées, dont la religion fut toujours l'âme et le principe, bon mari, tendre père, il emporte les éternels regrets d'une famille dont il faisoit le bonheur, et qui ne peut mieux acquitter ce qu'elle doit à sa mémoire qu'en recueillant et traçant ici les dernières paroles que le président du sénat a prononcées sur sa tombe.

« Le collègue que nous venons de perdre, a fait un digne emploi du temps et de la vie, il a bien servi son pays, et c'est au nom de la patrie que je dépose sur sa tombe, cette inscription si touchante quand elle est bien méritée :

« Ici repose un homme vertueux. »

C'est un fait digne de remarque que, pendant nos troubles révolutionnaires, la ville de Rouen que sa situation et le nombre de ses habitans exposoient de toutes manières aux plus vio-lentes agitations, n'a pas cessé un instant de jouir de la plus profonde tranquillité. Quelle rare sagesse ne fallut-il pas à son premier magistrat pour la mettre à l'abri de cet affreux orage qui désoloit une si grande partie de la France; et, surtout, les contrées qui l'avoisinent! O ma patrie! Puisses-tu compter beaucoup de magistrats aussi vertueux! Puisse le sénat français toujours montrer à la nation des hommes si capables de lui rendre l'éclat qu'ils en reçoivent!

La tombe voisine de celle de M. de Fontenai porte cette inscription :

ICI REPOSE

Dame Marie Joséphine de Fontenai,
épouse de M. Ambroise
Belhomme de Franqueville ».

née le 24 août 1783,
mariée le 11 mars, 1807,
morte le 14 mai, 1807.

On lit sur la pierre qui s'élève derrière celle-ci :

A LA MÉMOIRE

de dame Marie Joséphine de FONTENAI,
épouse de M. Ambroise Belhomme
de Franqueville.

La douleur que lui a causée la mort de son père,
l'a fait descendre au tombeau, à la fleur de son âge,
et l'a ravie, à une mère, à un époux, et à une famille
inconsolables.

Esprit, grâces, talens, bonté,
elle réunissoit tout ce qui plaît et charme les cœurs;
mais le trait principal manqueroit à son éloge,
si la religion n'avoit couronné les dons qui brilloient en elle.
Ce précieux avantage ne lui a point manqué.
Elle a vécu, elle est morte dans les plus pieux sentimens.

Son mari qui ne l'a possédée, hélas! que pour la voir souffrir, et mourir dans ses bras, a fait placer cette inscription sur sa tombe, comme un monument de son éternelle douleur, et de l'espérance religieuse qui, seule, peut en adoucir l'amertume.

Elle n'avoit que vingt-trois ans! elle avoit en partage les grâces de la figure! son ame étoit vertueuse, bonne et sensible! que de trésors! et le tombeau a tout devoré! quelle femme osera prendre la place qu'elle a laissée vacante? quelle femme se chargera de la faire oublier à l'époux qui a pris, sur sa tombe, l'engagement de repousser toute consolation, que la piété ne lui fourniroit pas?

A quelques pas derrière les monumens de M. Fontenai et de sa fille, je lis sur une pierre enfermée dans une modeste balustrade;

CI-GIT

Adélaïde Louise

Bouché

épouse de Jean Varnout,
membre de la légion d'honneur,
officier des grenadiers à cheval
de la garde impériale,
décédée le 15 avril 1808.

Ante annos, pueris et amanti abrepta marito,
Nata, soror, conjux, optima mater erat.

Plus j'avance dans le champ du trépas, et plus je considère les tombeaux, plus je suis convaincu que cette terre à laquelle nous sommes si étroitement attachés, n'est qu'une vallée de larmes. Pour ne parler que de ce triste gazon que je foule au pieds, ne sont-ce pas les larmes des familles qui accompagnent les morts à leur dernière demeure, qui lui ont donné la vie, et l'entretiennent dans cet état de verdure qu'il conserve jusqu'à l'approche des hivers? qui peut nombrer les gouttes d'eau dont l'affliction a humecté ce jardin de la douleur? pourrois-je même, compter celles qui sont tombées sur le cercueil de madame Varnout, et sur ceux de toutes les bonnes épouses, de toutes les bonnes

mères de famille, enlevées, comme elle, au commencement de leur carrière conjugale, et maternelle ? si la désolation est aux quatre coins de la capitale, et si chaque année, six à sept mille familles sont deux ou trois fois décimées par le trépas, pourquoi cette ardeur effrénée pour les plaisirs, pour les fêtes, pour les spectacles, qui nous caractérise ? les sermens que nous faisons sur les tombeaux de nos parens, de nos amis, ne seroient donc que de vaines formules, et nos pleurs ne seroient donc que des pleurs de parade !....

O vanas hominum mentes ! ô pectora cœca !

CHAPITRE XI.

Madame le Fèvre. Le jeune Estienne. Le Centenaire. Madame Mangourit et son fils.

Environné de tombes, je pourrois en lever toutes les inscriptions, si je ne voulois composer qu'un registre mortuaire : mais ce sont d'utiles leçons que je veux me donner à moi-même, et aux personnes entre les mains desquelles, ce mélancolique ouvrage pourra tomber. Je me hâte donc de circuits en circuits, et je retourne vers la muraille du midi, sur laquelle j'avois aperçu quelques jours auparavant, une inscription dont quelques mots m'avoient frappés. Jeunes personnes, jeunes femmes, écoutez :

1er. nivose an XI 6 h. du matin 22 dec. 1802,
Louise Lefèvre, agée de 23 ans,
victime de la mode meurtrière.

Vertus, graces, beauté, modestie, ame bonne et sensible, la firent estimer et chérir.

Repose en paix, ô ma Louise!
six ans de bonheur.... comme un éclair
se sont écoulés....
morte à tous les yeux!
tu vivras dans mon cœur.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses.

Le sens de cette inscription est-il clair? *victime de la mode meurtrière*, ces mots ont-ils besoin d'explication? que pourrois-je dire de plus qui ne fût une vaine déclamation? C'est cette pierre que je dois laisser parler; elle est plus éloquente que les plus belles réflexions que je pourrois faire.

Au dessous de la pierre dont je viens de parler, et dans l'angle voisin de la porte, une pierre sépulcrale couvre de jeunes dépouilles.

ICI REPOSE

Jean Baptiste Michel Armand
Estienne, décédé le 7 août 1807
à l'âge de dix huit ans et demi.

Déjà connu par de brillans
succès dans ses études, il a
trop peu vécu pour lui, pour
sa famille, et pour la société.

Si j'étois chargé de l'éducation d'un jeune homme, je ne perdrois point mon temps à lui réciter tous ces lieux communs que les moralistes emploient, comme des preuves certaines de la fragilité de la vie, et du peu de confiance que l'on doit avoir en sa jeunesse. Je le conduirois auprès de cette tombe, et je lui dirois ; ô mon jeune ami, désabusez-vous aujourd'hui, si vous avez pensé que les tombeaux ne renferment que les restes des vieillards. Si vous n'en croyez pas mes leçons, croyez-en vos yeux. Il n'y a pas un an que le jeune Estienne, plein de vigueur, peut-être, et encouragé par les prix dont ses talens avoient été récompensés, ne voyoit devant soi qu'une longue carrière de gloire et de bonheur, et ses parens dont il faisoit les délices s'applaudissoient chaque jour d'avoir un fils qui, dans un âge si tendre, avoit illustré son nom, et leur promettoit de nouvelles jouissances, par de nouveaux triomphes. Hélas !

la mort étoit là, qui se jouoit de tant de douces espérances, et qui au moment où la couronne qu'il avoit méritée, étoit posée sur sa tête, méditoit d'en changer le laurier, contre un lugubre cyprès.

A deux pas de cette jeune victime qui disparut à l'aurore de la vie, un centenaire, c'est-à-dire, un homme devant lequel la race humaine s'est écoulée trois fois au moins, repose sous une tombe vénérable, par l'air d'antiquité qui la distingue de celles qui l'avoisinent. C'est François Lebœuf, décédé le 4 floréal, an 11, âgé de 102 ans.

La vie de l'homme, dit l'écriture, est de soixante à soixante-dix ans, et au-delà de ce terme, ce n'est plus que travail et douleur. Tel est l'arrêt prononcé contre le genre humain. Comment donc arrive-t-il que certains hommes, comme par une exception particulière, et un privilège infiniment rare, poussent leur carrière, trente ans, et plus, au-delà du terme prescrit, et restent debout sur la terre, au milieu des générations qui se succèdent autour d'eux, comme ces baliveaux, que la coignée a épar-

gnés de distance en distance, dans une vaste forêt, dont les arbres innombrables ont été renversés à leurs pieds? C'est non-seulement la vigueur du tempérament, qui leur a valu cette étonnante distinction; c'est plus encore, la sagesse, la tempérance, la modération, et toutes les vertus qui maintiennent l'ame dans une paisible situation, et les humeurs du corps dans un heureux équilibre. Oh! combien cette tombe m'inspire de respect! Quel certificat de bonnes mœurs que l'inscription que l'on y a gravée! En la lisant, je me rappelle ces patriarches dont la Bible égale les vertus au nombre de leurs années; et je ne me dis pas, ce vieillard est mort; mais je lui applique ces paroles aussi simples que significatives. « Il s'est endormi « avec ses pères. »

Le Ciel se couvre d'épais nuages, que l'humide vent d'Ouest rassemble au-dessus de la capitale, et de ses environs. Sans abri, et menacé d'un violent orage, je reviens sur mes pas; je cours; je franchis les tombeaux; j'arrive auprès de la fosse commune..... Je m'arrête

vis-à-vis une pierre verticale qui me présente une double inscription..... A cette vue, mon courage renaît ; je tire mes tablettes, et bravant le tonnerre qui gronde au loin, je contemple cette tombe isolée, et j'écris :

Le d. q. 28 juin 1807 10 h. du soir.

Après quinze mois de souffrances inexprimables,
décéda
madame Louise Anne
Bedard la Morinaie,
née à Pamplemousse, isle de France,
le 7 février 1758.
Son époux
Michel Ange Bernard Mangourit,
ane. ag. diplomatique de France,
lui dut 35 ans de bonheur.

Tous les sentimens nobles et tendres
bénissent la mémoire de Lilotte.

Épitaphe composée par elle 15 jours avant sa mort.

Ici, la malheureuse Lilotte
a trouvé le repos.

Elle fut épouse sensible,
sincère amie,
sœur trop tendre,
et mourut victime
de l'amour maternel.

Sur l'autre face du monument, on lit :

dans ce même champ repose
J. B. Bernard Frédéric MANGOURIT,
fils chéri
qu'elle pleura depuis le 28 janvier, 1805, 10 h. du *soir*,
jusqu'au 28 juin, 10 h. du soir,
quelle expira.
il vécut 23 ans.
Dès 15 ans,
il servit au 25e. régim. de chasseurs à cheval.
Frédéric fut proclamé sous-lieutenant, et cap.,
sur deux champs de bataille :
il se distingua à la prise de Gaëta ;
à Marengo, lieut. gén. de Dèssaix,
à Pozzolo, sur le Mincio,
à l'assaut d'Arezzo,
au siège des châteaux de Véronne
dont il présenta les drapeaux à Napoléon.

Son aîné de deux ans, Mich. Ange Bernard,
de la 113e. demi-brigade de Bataille, adj. aux adj. gaux,
finit à Madrid,
le 22 mai, 1796.

Que de sujets d'élégies, et quels sujets, fournissent les pierres sépulcrales! quel touchant tableau que celui de la douleur de cette tendre mère qui, nuit et jour, pleure son cher fils que le trépas lui a ravi, et qui, incapable de supporter aucune consolation, ne soupire qu'après l'instant où elle ira demeurer avec lui dans le même tombeau! Ce vœu, si cher à son cœur, est enfin exaucé; et, aujourd'hui, sa cendre, confondue avec l'objet de ses tendres affections, n'offre plus qu'un unique et lamentable sujet de regrets, d'afflictions et de larmes à l'époux désolé, condamné à lui survivre. O combien le cœur d'une mère est digne de nos respects! Quel sanctuaire vénérable de tous les sentimens vertueux! Qui pourra décrire ses jouissances? Qui pourra peindre ses douleurs?

CHAPITRE XII.

Le jeune Montalivet. Mademoiselle Clairon. L'abbé Ricard. Madame Delaunai. M. de la Harpe.

Le lendemain, je profitai de l'avertissement du baromètre qui m'annonçoit une journée tempérée, pour continuer mes excursions dans le domaine du trépas. La porte en étoit fermée; mais le fossoyeur, ayant aperçu mon embarras, accourut du marais où il cultive des légumes, et voulut bien me permettre d'entrer, en me disant, d'un ton assez gai, qu'il ne craignoit pas que sa politesse tirât à conséquence, et que son cimetière devînt jamais la promenade à la mode. Assurément, un billet gratuit, pour assister à une pièce nouvelle, n'auroit pas fait plus de plaisir à une jolie femme peu aisée, que j'en éprouvai en entrant dans ce triste séjour des restes de l'humanité. Je n'avois plus qu'un côté à parcourir, c'étoit celui qui s'étend à gauche,

du côté de la rue de Sèves, et le long de la muraille du levant.

La moisson n'y est pas moins abondante que celle du côté de l'Ouest, et le choix des inscriptions n'y est pas moins intéressant pour le promeneur qui a la patience et le courage de les parcourir.

Plusieurs pierres, signes indicatifs des cercueils déposés au-dessous d'elles, sont fixées à la muraille. La plupart sont couvertes d'inscriptions qui ont pour objets des enfans, morts dès leur entrée à la vie, ou à qui la mort ne permit pas d'arriver à cet âge, où l'on prétend que l'esprit humain commence à discerner le bien du mal, le vice de la vertu. Que dirois-je de ces enfans? Ne sait-on pas qu'ils tombent par milliers sous la faux du trépas?

Cependant, je distingue quelques inscriptions qui les concernent; et je rapporte celle qui me présente un éloge où le sentiment se montre uni à la véritable piété.

Je lis sur un marbre blanc dont une balustrade défend les approches:

Charles-Victor MONTALIVET,
âgé de moins de 10 ans
tendre fils, bon frère,
doué du caractère le plus noble,
le meilleur, le plus aimable,
a cessé de vivre, le 24 oct. 1807.

Que d'espérances détruites!
Notre père.... que votre volonté soit faite!

Un cultivateur a ensemencé un champ; bientôt, il le voit couvert d'abondantes moissons; encore quelques jours, et il sera payé et récompensé au centuple de ses peines et des frais qu'il a faits pour le rendre fertile. Tout-à-coup, le ciel se couvre d'obscurs et redoutables nuages: ces nuages deviennent plus épais de momens en momens; enfin un orage se déclare, les eaux du firmament se précipitent sur la terre; de nombreux torrens tombent des montagnes; et notre cultivateur voit, les larmes aux yeux, l'entière destruction de ses espérances. Jeune Montalivet, tu étois ce champ fortuné; l'auteur de tes jours avoit répandu dans ton ame ces heureuses semences de vertu, dont sa famille étoit, depuis

long-temps, dépositaire. Quels heureux accroissemens elles y prenoient de jour en jour! Avec quelle complaisance les regards paternels s'arrêtoient sur toi; et combien, enfant adoré, tu lui présageois de délices pour les années de ton adolescence! Hélas! le vent de la mort a soufflé contre toi; tu es tombé, et avec toi s'est évanoui l'espoir de quarante années d'admiration et de bonheur! Que dis-je? Une autre espérance subsiste dans l'ame de ceux dont le père des hommes se servit pour te montrer à la terre; leurs regards t'ont suivi au séjour de l'immortalité; et dans le transport d'une joie céleste, ils se sont écriés: « Notre Père..... que votre volonté soit faite »!

Les deux extrémités se touchent, dit-on, souvent; jamais cette vérité ne m'a paru mieux démontrée que dans le champ du trépas, où les dépouilles des vieillards attendent la résurrection à côté de celles des enfans.

J'avance de quelques pas, et je lis sur une pierre incrustée dans le mur:

ICI REPOSE

Le corps de Claire-
Joseph-Hippolite
Leris, Clairon de Latude,
née à St.-Wannon de Condé,
département du Nord,
le 25 janvier 1723,
décédée le 9 pluv. an XI,
29 janvier 1803.

Je continue de lire, au-dessous de deux couronnes de palmes entre lesquelles on a gravé un palmier:

Elle traça avec autant
de vérité que de modestie,
les règles
de l'art dramatique dont
elle sera à jamais
le modèle.

Ami de la mort, je le suis aussi de la tolérance et des talens. A Dieu ne plaise que je dévoue

aux flammes vengeresses de l'éternel, ceux de mes semblables qui cultivèrent et illustrèrent un art, l'un des titres de gloire de mon pays! Corneille et Racine, sublimes intelligences, si Clairon a perdu éternellement l'espérance du bonheur, ne devons-nous pas déplorer l'aveuglement qui vous fit composer ces drames admirables, qu'elle rendit plus admirables encore, par son génie que le ciel avoit formé si semblable au vôtre?..... Non, non, je n'oserois croire que le sang de Jésus-Christ n'a pas été répandu pour l'univers entier, et qu'il n'en est pas tombé une seule goutte sur l'ame de Clairon, et sur toutes celles qui, comme la sienne, surent exprimer avec une si touchante énergie leur indignation contre le vice, et leur amour pour la vertu. Être infiniment bon, si j'aime mes semblables, quels qu'ils soient, et si je désire qu'ils soient heureux, ne m'as-tu pas donné l'exemple de la charité? Et si je suis coupable de penser que tu les recevras dans ton sein adorable, pourquoi m'as-tu donné un bon cœur? Pourquoi ton cher Fils a-t-il pris un cœur d'homme, a-t-il souffert la mort, afin de nous donner la vie?

Plusieurs pas au-dessus de l'inscription qui concerne mademoiselle Clairon, je m'arrête devant une pierre aussi fixée au mur, et je lis :

ICI

est renfermée la cendre,
et dans le ciel sans doute
repose l'ame
de Dominique RICARD,
traducteur de Plutarque.
Il voyagea sur la terre
environné de toutes
les vertus chrétiennes,
et sociales, et peu d'hommes
ont autant approché que lui,
de notre divin modèle.
Il est mort le 28 janvier 1803,
âgé de 68 ans.

Ses amis inconsolables,
prient pour lui sur la terre,
comme ils espèrent
qu'il intercède pour eux
dans le ciel.

Cette inscription qui rappelle la mémoire et les vertus d'un savant laborieux ne fait pas beaucoup d'honneur au goût de celui ou de ceux qui l'ont composée, si elle en fait à leur amitié. Comment peut-on dire que la cendre de l'abbé Ricard est renfermée dans un cercueil couvert de quatre pieds de terre? A-t-on brûlé son corps, pour en recueillir les cendres; et les a-t-on déposées dans une urne? Je sais que cette faute se trouve dans plusieurs autres inscriptions funéraires; et que l'on se sert en poésie du mot *cendre*, quand on parle d'une dépouille humaine. Mais doit-on s'exprimer ainsi, lorsqu'il n'est question que de manifester des regrets avec une touchante simplicité?

Les mêmes auteurs ont-ils bien réfléchi sur les dernières lignes de leur inscription? Comment peuvent-ils prier pour celui qu'ils regardent comme leur intercesseur dans le Ciel?

J'aime autant cette inscription que j'ai lue au cimetière de Montmartre :

Ci gît N., fils de N. son père.

Je me retourne; un jeune homme s'approche d'un air triste et respectueux d'une tombe modeste, peu éloignée de la muraille; il s'agenouille devant elle; j'entends sa prière, ses soupirs, et le serment qu'il fait de ne jamais oublier les leçons de vertu et de probité qu'il reçut de la plus tendre des mères. Quand il est parti, je m'avance vers cette tombe respectable, élevée et consacrée par la piété filiale, et j'y lis cette courte inscription :

Les plus tendres
des fils,
à la meilleure des mères,
Elisabeth-Geneviève
Dedeley,
veuve de Pierre-Antoine
Delaunay,
décédée le 26 février 1808,
âgée de 72 ans.

Heureux fils, que votre sort est digne d'envie! Et moi aussi, j'eus une mère que j'aimai tendrement; mais, hélas! je ne peux plus aller pleurer sur son tombeau, qui fut aussi celui

de mon père, et de ma belle et vertueuse sœur, qui prit soin de mon enfance, et que le trépas ravit à l'hymen qui lui tendoit les bras ! Heureux fils, quand la vieillesse aura blanchi vos cheveux, vous pourrez encore vous attendrir et verser de douces larmes, en vous rappelant, à l'aspect de cette tombe chérie, les embrassemens et les sages conseils de votre respectable mère !

J'entends un bruit; j'aperçois le fossoyeur, qui dirige ses pas de mon côté. — Je vais bientôt fermer la porte, me dit-il. — Encore un instant, je vous prie. Puisque vous voilà, auriez-vous la bonté de me montrer l'endroit où repose la dépouille de M. de Laharpe ? Volontiers; elle est près d'ici; voyez, là, cette longue pierre maçonnée dans le mur, et dont l'inscription commence à devenir illisible. — Quel plaisir vous me faites ! De ce pas je vais faire toucher ma plume à la tombe de ce grand écrivain, à l'exemple de ces deux guerriers qui aiguisèrent leurs sabres sur celle du maréchal de Saxe.

Je suis donc aussitôt l'indication du fossoyeur, et je me trouve au-dessus de la terre qui couvre le cercueil de l'auteur du Cours de Littérature. La pierre indicative de ce précieux dépôt est isolée ; aucune balustrade n'empêche de le fouler aux pieds ; aucun cyprès ne m'annonce qu'il fut pleuré..... Les deux premiers mots de l'inscription présentent une faute contre l'orthographe, j'ai corrigé cette faute..... Ombre illustre de Laharpe !

ICI-GISENT

les dépouilles mortelles de Jean François de LA HARPE, l'un des quarante de l'académie française, et membre de l'institut national, décédé à Paris, le 22 pluv. an 11, ou 11 février, 1803, âgé de 64 ans.

Poëte, orateur, et critique célèbre, ses écrits dureront autant que la langue française.

Plein de courage pour défendre ceux qui étoient dans le malheur, et sincèrement attaché à la religion, ainsi qu'à la patrie,

il leur auroit sacrifié ses jours;
ses veilles et ses travaux les ont abrégés.
Ses derniers vœux ont été que chaque citoyen
s'occupât de soulager les infortunés,
et d'entretenir la paix et la concorde
dans son pays.
Lecteurs, faites ce que vous pourrez,
pour accomplir ces vœux;
et priez Dieu pour le repos de son ame.

Entreprendrai-je de faire l'éloge de M. de Laharpe? Eh! qui suis-je pour louer un écrivain qui fut la gloire de son pays, et le génie même du goût? Qu'il me suffise de dire ici que, s'il n'eût été que le premier des littérateurs français, je ne rendrois à sa mémoire que l'hommage d'une froide admiration; et que l'usage qu'il fit de ses talens, pour défendre la cause sacrée de l'Évangile, pendant ses dernières années, me fait déplorer sa mort comme une perte irréparable pour la religion, pour les mœurs, et pour la patrie. Sans doute, le christianisme peut se soutenir, et se soutiendra toujours par la puissance de son fondateur; mais quel éclat il reçoit, quand un beau génie s'en établit le défenseur!

CHAPITRE XIII.

M. Texier Olivier. Mme. Vincent. M. Caillard. Mme Magimel. Augustine.

Je revins deux jours après, bien plutôt qu'à l'ordinaire : Je dirigeai mes pas vers l'endroit où j'avois vu un jeune homme prosterné devant la tombe de sa mère ; et je me mis à parcourir des yeux celles qui l'avoisinent.

Dans une balustrade noire, s'élèvent deux peupliers, et plusieurs de ces arbustes qui ressemblent aux cyprès. Je lis sur la pierre qui s'étend le long de son enceinte.

CI-GIT

Thomas, Marie, Texier Olivier,
ancien procureur au parlement,
né à Reignac, dép. D'Indre et Loire,
le 22 nov. 1728, décédé le 28 janvier
1808, dans sa 80e. année.

Bon époux, bon père, bon parent,
bon ami, cher à tous,
par sa bonté, et sa bienfaisance.
Respectable par son intacte probité,
et la simplicité de ses mœurs.
Il donna l'exemple de toutes les
vertus, à ceux qui lui survivent.
Sa veuve, sa fille, et ses petits-fils,
lui ont érigé ce monument
de regrets, de tendresse et de reconnoissance.

Quel plus bel héritage un père de famille peut-il laisser à ses enfans que l'exemple et le souvenir de ses vertus ! C'est là ce trésor que la rouille ne dévore point, que les voleurs ne sauroient enlever, que les révolutions ne sauroient détruire.

Je lis sur une pierre adossée au mur, non loin du tombeau de M. Texier Olivier.

ICI REPOSE

Adélaïde LABILLE
élève et femme M. Vincent, peintre français;

célèbre par ses ouvrages, adorée pour son caractère,
ses talens la rendirent précieuse à ceux à qui
ses vertus ne l'ont pas rendue chère.
Elle fit pendant sa vie,
la gloire des arts,
le charme de l'amitié,
la félicité de son époux.

Pourquoi, ni le jour de la naissance, ni le jour de la mort de madame Vincent, ne sont-ils point marqués dans cette inscription? Ah! c'est qu'elle vit toute entière dans le cœur de son époux; et qu'au moment fatal où sa dépouille chérie descendit dans la tombe, cet époux désolé, oubliant les deux extrémités d'une si belle vie, ne s'occupoit que de son milieu où s'étoit trouvé tout le bonheur qui venoit de s'écouler pour lui.

Semblable au trépas qui va, vient, retourne vers les endroits qu'il avoit quittés, et franchit de longs intervalles pour frapper une tête dont il paroissoit

être encore éloigné, j'avance, je recule, j'avance encore une fois, et j'arrive auprès de l'enceinte d'une balustrade, placée à l'angle du mur qui avoisine la barrière de Vaugirard. Une vaste pierre sépulcrale est couverte dans toute sa longueur de l'inscription suivante, gravée en lettres d'or :

Cineribus et memoriæ
Antonii Bernardi CAILLARD, domo Burgundicâ,
e legione Honoratorum;
gallicis legationibus,
Parmæ, Cassiliæ, Hafniæ, Petropoli, et Hagæ Comitum,
à secretis;
ad Ratisbonæ conventum missi,
Berolini, legati munere functi,
actorum imperii cum exteris gentibus tabulario
præpositi;
litteris tum græcis, tum latinis,
apprime edocti;
Petrus Claudius CAILLARD
fratri optimè merito,
P. C.
qui vix, a. 69. m. 8,
obiit, pridie, non. mai. an. 1807.

Le nom de M. Caillard est du petit nombre de ceux que les étrangers et les Français prononcent avec le même respect, et qui, après nos troubles civils se sont montrés avec le même éclat qu'ils avoient auparavant. Simplicité, probité, fermeté, telles étoient les qualités principales qui formoient son caractère, et lui concilioient l'estime de toutes les personnes qui le connoissoient. Il y joignoit de plus un amour ardent et éclairé pour les lettres, et au milieu des plus importantes occupations et dans les cours des souverains, il savoit trouver le moment favorable pour se délasser, par la lecture des meilleurs ouvrages de l'antiquité. Tout le monde a entendu parler de sa belle et nombreuse bibliothéque à laquelle il sacrifioit une grande partie de son superflu. Il étoit un des derniers de ces amateurs de belles éditions grecques et latines, dont l'étranger nous a presque entièrement dépouillés. Que le trépas nous enlève encore quelques hommes comme lui, et la capitale ne pourra plus compter deux bibliothéques particulières, dignes d'être visitées.

Le nom de ce respectable bibliophile me rappelle celui d'un libraire, que j'avois lu, en

passant, sur une pierre funéraire. Cette pierre est un vrai monument par sa hauteur et la couronne de cyprès que l'on a sculptée sur son contour supérieur.

ICI REPOSE

Geneviève-Aglaé Luce,
épouse
de Denis Simon Magimel,
décédée le 1er. septembre, 1806,
à l'âge de 31 ans.

La douleur qu'elle ressentit de la
mort successive et prématurée de son père,
de son frère, et de deux de ses sœurs,
l'a conduite au tombeau.

Douée de toutes les vertus, exempte de
tout défaut, le modèle en un mot de son sexe,
sa vie entière fut consacrée à rendre heureux
tout ce qui l'entoura. Sa mort est pour
son mari, ses enfans, ses parens, ses amis,
le sujet d'une douleur éternelle.

L'infortunée Geneviève Aglaé n'est plus; son cœur glacé par le trépas ne sent plus rien; et son ame a oublié ses peines dans le sein de la Divinité; mais ses douleurs n'ont pas été détruites; elles subsistent toutes, et c'est au cœur de son époux qu'elles se sont attachées comme d'insatiables vautours. Une seule les surpasse toutes par sa violence, et c'est celle qu'elle lui laissa en sortant de la vie. Qu'il est amer le souvenir d'un bonheur si court! Oh! qui voudroit s'approcher des autels de l'hymen, si les fleurs dont ils sont parés ne déroboient pas à nos regards la terrible faux que le trépas y a placée?

AUGUSTINE.

C'est un nom gravé sur un marbre noir incrusté sur un sépulcre de trois pieds d'élévation, autour duquel croissent des violettes.

Augustine! de quel mystère ce nom est enveloppé! ah! sans doute, ce n'est là qu'une simple indication pour exciter un touchant souvenir. Mais ne semble-t-il pas que ce mot

est parti du cœur, et que l'affliction a empêché la personne qui l'a prononcé, d'en ajouter d'autres! Tout y est renfermé pour la personne qui déplore la perte de ce cher objet; cela lui suffit. Que les noms sont utiles au sentiment! ôtez-les; il semble qu'il ne sait plus comment s'exprimer.

CHAPITRE XIV.

M. Chas et sa fille. Mademoiselle Robert. Mademoiselle Chassaing. Mademoiselle Ligné.

Je groupe ces quatre noms, parce que les tombes sur lesquelles je les lis, sont rapprochées les unes des autres, et qu'ils sont ceux de quatre jeunes vierges, que l'Être infiniment bon enleva de ce monde, de peur que la malice ne changeât leur intelligence et leur bon naturel.

Dans une même enceinte ombragée de peupliers et de rosiers, s'élèvent, l'une à côté de l'autre, deux petites pierres sur l'une desquelles je lis :

CI-GIT

Antoine-Augustin
Chas,
savant jurisconsulte,

ancien magistrat
en la cour de Cassation;
ravi à l'amour de ses
enfans, et à l'amitié de ses parens,
le 11 pluviose, an 13, 31 janvier 1805,
âgé de 57 ans.

Je lis sur l'autre pierre;

Jeanne-Madeleine-
Augustine CHAS,
âgée de 17 ans,
repose ici,
à côté de son père;
elle est décédée à Paris,
le 3 mai 1806.

Je ne sais que penser et dire..... Une douce émotion me tient lieu de réflexions. Comme ces deux cœurs s'aimoient! ne se seroient-ils point ranimés, au moment où le cercueil d'Augustine fut placé auprès de celui de son père? Homme vertueux, votre Augustine ne vous abandonnera point pour suivre un époux aimable et tendre fille, vous êtes toute con-

solée ; votre poussière s'est mêlée avec celle de votre meilleur ami ; et votre intelligence s'est unie à la sienne pour n'en être plus séparée.

Il y a je ne sais quoi dans l'amour conjugal, dont le mélange en altère la pureté ; mais quelle candeur, quelle innocence toute divine caractérisent la piété filiale et la tendresse paternelle !

Un saule pleureur qui abaisse ses flexibles rameaux sur deux tombes jumelles, c'est-à-dire, de même hauteur et de même dimension, renfermées chacune dans une balustrade de couleur verte, attire mon attention.

Je lis sur l'une des pierres que ce saule voilera bientôt :

CI GIT

Jeanne-Françoise

Fanny Robert,

enlevée à l'âge de 21 ans,

à l'affection d'une mère chérie,

le 3 septembre 1805.

Voilà une douleur dont rien ne peut consoler une mère. Comment pourroit-elle se distraire d'un souvenir incrusté dans son cœur depuis vingt-un ans! Ah! le moyen de la soulager, c'est de lui parler souvent de sa chère Fanni, et de la lui montrer, pour ainsi dire, vivante. Si elle vit encore, et si elle jette les yeux sur cet ouvrage, elle me saura gré de lui avoir rappelé un nom qui lui étoit cher, et de lui avoir fait répandre quelques larmes, et pousser quelques gémissemens: car la douleur a ses douceurs, je dirai même, sa volupté.

Sur l'autre tombe, surmontée de deux cœurs couronnés, j'ai lu :

ICI REPOSE

Catherine-Josephine
Chassaing,
née à Riom,
le 21 février 1788,
décédée le 2 janvier 1806.

Jeunes filles, enorgueillissez-vous de vos

dix-huit ans; faites vous illusion sur les années qui doivent leur succéder; le trépas est là, tout prêt à déchirer le voile qui vous cache le tombeau. Hélas ! On vous a souvent comparées à la rose, comme si votre destinée étoit la sienne: pour moi, je vous trouve plus à plaindre; et votre existence est bien plus incertaine que celle de cette aimable fleur. Au moins, elle ne se flétrit qu'après qu'elle est éclose; et vous tombez souvent au commencement de votre carrière. La rose a toujours son printemps, ne dure-t-il qu'un matin; qui pourra vous promettre que vous verrez le vôtre, ou que vous arriverez jusqu'à son milieu ?

Un bouquet récemment déposé au bas d'une petite tombe voisine des deux dont je viens de parler, attire mon attention. Comme cet hommage me plaît dans sa simplicité ! C'est, sans doute, celui de l'amitié dont le souvenir se conserve long-temps, même après la disparition de l'être qui s'en étoit rendu digne. L'amitié ! ni les intervalles des temps, ni la distance des lieux ne l'affoiblissent; elle pro-

longe ses touchantes affections jusques dans l'éternité.

Je lis sur la tombe verticale auprès de laquelle ce modeste bouquet exhale son parfum :

CI-GIT

Marie-Jacqueline Ligné,
décédée, le 12 vendémiaire,
an 13, âgée de 24 ans.

Louise-Jeanne Changeur,
son amie de l'enfance,
lui a érigé ce monument.

Le temps aura bientôt détruit ce monument et cette inscription ; mais ses attaques seront vaines contre le monument que cette vertueuse amie a élevé dans son cœur, à la mémoire de celle qui lui fit connoître les douceurs de l'amitié.

CIMETIÈRES

DE

CLAMART

ET DE

SAINTE-CATHERINE.

PARTIE IV.

CIMETIÈRE

DE

CLAMART

ET DE

SAINTE-CATHERINE.

CHAPITRE PREMIER.

Les fosses communes. Situation du Cimetière de Clamart. La maison du Concierge. La femme de ce gardien des tombeaux.

Qui n'a pas entendu parler de Clamart, ce vaste magasin des dépouilles de la portion malheureuse et pauvre de la grande société parisienne? Je n'y verrai, me dis-je à moi-même, ni mausolée, ni inscription; et je ne pourrai même employer le mot *cercueil* dans mes tristes méditations; car, le cercueil est une distinction,

sur laquelle le pauvre ne doit pas compter, quand il sort de la vie dans les respectables asiles qui lui furent ouverts par la religion et l'humanité. Au lieu de me décourager, cette idée m'inspira un nouveau désir de me promener dans le Champ de la Mort. Ce pélerinage avoit pour moi un attrait tout particulier, et je ne me rappelai pas, sans un respect religieux et profondément sentimental, que les pauvres avoient été les objets de la prédilection du fils de Dieu, et de ses plus magnifiques promesses.

C'étoit un dimanche; partons et bravons les feux du soleil et la tristesse du faubourg Saint-Victor, pour visiter dans leur dernière demeure, le rebut des hommes et les amis de Dieu. Cette dernière pensée me fit naître une douce émotion, qui abrégea, pour ainsi dire, le lugubre et long voyage que j'avois entrepris.

A trois cents pas, environ, du Jardin des Plantes, j'arrivai dans la rue des Fossés-Saint-Marcel, où j'aperçus bientôt une petite chapelle, et une maison que je jugeai être la demeure du concierge. Le cœur me battoit d'une joie religieuse! j'ouvris une petite porte, et j'entrai dans le cimetière, après en avoir obtenu la permission d'une femme qui, seule,

travailloit auprès de sa fenêtre, en présence du trépas, avec autant de tranquillité, que si elle eût eu la plus belle campagne sous les yeux.

Quel spectacle de désolation ! Toutes les maisons environnantes paroissent inhabitées ; la nuit du tombeau se réfléchit dans leur enceinte et sur leurs murailles ; rien ne peut distraire l'esprit dans cette lamentable région ; tout y rappelle le souvenir du néant de l'homme, et l'empire de la mort. Trois cent mille dépouilles y nourrissent à peine des herbes communes, dont les racines disputent une petite place aux innombrables ossemens qui composent le terrein de ce cimetière ; à plus de vingt pieds de profondeur. De quelque côté que je porte mes pas, j'avance ou je recule, par un mouvement respectueux, de peur de profaner les moindres débris du pauvre, des débris qui seroient dignes d'être exposés sur les autels. Est-il vrai, est-il possible qu'un sage promène avec soi ces restes vénérables où une intelligence sublime habita, pendant son séjour sur la terre, pour servir à établir un vain et dangereux système ? Qui a pu lui permettre d'avilir ainsi le tabernacle de l'esprit humain, et d'imputer des crimes aux hommes qui furent peut-être ver-

tueux, d'attribuer des vertus à ceux qui furent peut-être criminels ? Que la philosophie est froide, quand elle n'est pas échauffée par la religion; et combien elle a de mépris pour l'homme, si elle n'en lit pas, dans l'évangile, les hautes destinées !

Après avoir parcouru ce séjour oublié, dédaigné par les familles, je reviens sur mes pas avec l'imagination flétrie, une respiration pénible, et le cœur amorti par une tristesse qu'avoit même abandonnée le doux sentiment de la mélancolie. Je revois cette femme dont j'ai parlé plus haut. Je m'approche d'elle. — Quel affligeant spectacle, lui dis-je, vous avez devant les yeux ! comment pouvez-vous soutenir le poids de cette tristesse ? comment pouvez-vous vous attacher à la vie, quand à chaque instant, vous êtes témoin d'une victoire que le trépas a remportée sur elle ? — Monsieur, on s'accoutume à tout; les morts me font moins d'impression que les vivans. Croirez-vous que le père de mon mari, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, en avoit passé cinquante dans la place que nous occupons ? — Ainsi, vous ne pleurez jamais ! — Non; jamais je ne pleure les morts; je réserve toutes mes larmes pour les vivans. Ces der-

nières paroles me frappèrent ; et en y réfléchissant, je compris parfaitement le sens de ces paroles de l'écriture, *la vie de l'homme sur la terre est un combat;* et j'en conclus que la mort est un état de paix, après lequel il est bien naturel de soupirer. Je sais bien que je parle ici un langage inintelligible pour quelques personnes ; mais il convient aux neuf dixièmes de la race humaine. Cela me suffit.

CHAPITRE II.

Les environs du cimetière de Ste. Catherine. Danger de sa situation pour la capitale, et pour la population voisine.

Le cimetière de Ste. Catherine est attenant à celui de Clamart ; mais on n'y entre pas du même côté. En vain on chercheroit, auprès de ses murs, un endroit consacré au plaisir. C'est une solitude et un silence profonds, même les jours de fêtes : ainsi, je n'ai point à faire à son sujet les observations que j'ai faites sur la situation du cimetière de Vaugirard. Je remarquerai seulement que l'administration départementale ne sauroit ordonner trop tôt la fermeture de ce cimetière, qui, quoique le plus petit de tous, reçoit chaque année, près de quatre mille individus. On conçoit quelle masse de miasmes putrides, le vent du sud en doit pousser sur la capitale, et quels ravages, un air imprégné continuelle-

ment de ces miasmes doit exercer à la longue au milieu de la population environnante. D'ailleurs, les tombes qui s'y multiplient, ne laisseront bientôt plus de place à la fosse commune, qui, déjà, a été creusée dans le terrein de Clamart. C'est ainsi que le pauvre est toujours forcé de s'éloigner devant le riche, même dans le champ du trépas.

Quelle que fût la répugnance que Clamart m'avoit fait éprouver, le courage ne m'abandonna point dans la visite de sa succursale; un petit bosquet que j'aperçus à son extrémité, suffit pour exciter ma curiosité; et je me crus, en le voyant, transporté au champ de Montmartre, ou à la maison du père Lachaise. Ce bosquet, voisin de la fosse commune, est comme ces oasis, que le voyageur rencontre à des distances considérables, dans les déserts de l'Égypte et de la Lybie.

CHAPITRE III.

Tombe de madame Brochant. Les quatre parens. Madame de Landreix.

Après avoir adoré l'être immuable qui, du haut de son trône éternel, voit s'écouler à ses pieds le torrent des siècles et des générations, et aux yeux duquel les six mille années de la création ne paroissent que comme un instant indivisible, je me mis à lire les inscriptions des tombeaux, pour choisir celles qui pouvoient me fournir un texte à mes méditations. J'en trouvai peu qui ne fussent des répétitions d'un grand nombre que j'avois lues dans les autres champs de sépulture; et après quelques heures de recherches, je pus en recueillir à peine sept ou huit, capables de me faire ou sentir ou penser.

Une tombe inclinée m'avoit d'abord frappé, et par sa simplicité, et par le style pieusement énergique de son inscription. J'y revins, après

avoir visité toutes les autres; je me recueillis, et je lus :

ICI REPOSE

La mère de cinquante et un enfans;
et de tous les pauvres,
Magdeleine-Charlotte
Le Couteux,
veuve de Charles-Jean-Baptiste,
Brochant,
ancien conseiller du roi,
correcteur ordinaire
de la chambre des comptes de Paris;
âgée de 80 ans
décédé le 6 avril 1807.

Manum suam aperuit inopi....
surrexerunt filii ejus,
et beatissimam prædicaverunt.
Prov. Ch. 31.

Quelle admirable maternité! Quel magnifique

éloge renferment ces paroles, *la mère de cinquante-un enfans et de tous les pauvres!* Que de larmes le trépas d'une femme si sensible et si bonne a dû faire couler !..... Quelle ame toute céleste dont la bienfaisance et l'amour s'étendoient au-delà des bornes d'une immense famille, et ne connoissoient d'autres limites que le genre humain !..... C'est bien là cette charité chrétienne et qui n'appartient qu'à la religion, qui n'est inspirée que par la religion de celui qui s'est appelé le Dieu des pauvres, leur frère, leur ami, et qui, sur la terre, marqua tous ses pas par des bienfaits.

Rien de plus heureux, de plus touchant que l'application des paroles de l'Ecriture, qui terminent l'inscription.

Quatre pierres sépulcrales, de la même hauteur et de la même dimension, liées les unes aux autres, et ornées, à leur sommet, d'une croix noire, s'élèvent contre la muraille du Levant.

PREMIÈRE INSCRIPTION.

ICI REPOSE

Jean-Augustin RENARD,
membre de l'Académie
d'architecture, né à Paris,
le 28 août 1744. décédé,
le 24 janvier 1807.

2e. INSCRIPTION.

ICI REPOSE

Alexandrine-Séraphine-
Catherine RENARD, fille
de Jean-Augustin Renard,
et de Marie-Françoise
Guillaumot, son épouse,
née à Paris, le 15 juin 1782,
décédée le 22 janvier 1798.

3e. INSCRIPTION.

ICI REPOSE

Charles-Alexandre GUILLAUMOT,
membre de l'Académie d'architecture,
administrateur de la manufacture
impériale des Gobelins, inspecteur
général des carrières sous Paris,
membre de la légion d'honneur,
né à Stokholm, le 6 février,
1730, décédé le 7 oct. 1807.

4e. INSCRIPTION.

ICI REPOSE

Catherine LE BLANC,
veuve de Charles-Alex.
Guillaumot, née à
Valence en Dauphiné, le
17 mars 1741, décédée le
14 février 1808.

La plus ancienne inscription est celle d'une jeune personne de seize ans ! Ainsi, la jeunesse a montré à la vieillesse le chemin du tombeau: Ainsi, le trépas voulant frapper une famille, a porté ses premiers coups sur les graces et sur la santé; avant d'attaquer l'hiver, il a frappé le printemps.

En faisant cette réflexion, j'avance de quelques pas sur ma droite, et je lis sur un marbre noir qui couvre un monument incliné :

CI-GIT

La plus belle,
la meilleure,
la plus aimable,
des femmes,
Augustine-Eugénie-
Geneviève LE GAI
DE LANDREIX,
décédée à Paris,
le 7 février 1808
âgée de 26 ans.

et regrettée de tous ceux
qui avoient le bonheur
de la connoître.

Je suis las de faire remarquer toutes les jeunes filles et les jeunes femmes, que la tombe a dévorées. Le nombre en est prodigieux. De quelque côté que l'on se tourne dans les champs de sépulture, on ne rencontre que des monumens érigés à de jeunes dépouilles. On peut m'en croire, le nombre des victimes depuis quinze jusqu'à trente ans, surpasse des deux tiers, celui des victimes au-dessus de cet âge. Hélas! la vie est comme un arbre fruitier, dont le plus grand nombre des fruits tombent avant d'être parvenus à la maturité.

CHAPITRE IV.

Le père de seize enfans. M. Lamouche. M. et Mme. de Lancival.

J'AUROIS bien voulu lever l'inscription placée sur un vaste sépulcre formé de deux pierres inclinées ; mais comme cette inscription est double, très-chargée, et qu'elle se rapporte aux vivans comme à ceux qui en sont l'objet, je n'en parle ici que pour mémoire. En général, je suis porté à croire aux vertus des morts ; mais, je me méfie des éloges que l'on donne aux vivans, comme je dédaigne les mausolées qui ne me présentent que les titres honorifiques de ceux qui les ont fait élever.

A quelques pas de ce monument, je lis sur une tombe horizontale :

ICI REPOSE

La dépouille mortelle
de M. Louis-Adrien RICHOMME,

décédé le 2 mars 1807,
âgé de 73 ans;
vertueux époux,
ami fidèle, bon maître,
respectable patriarche,
ayant donné jour à seize enfans
dont huit qui lui survivent,
le pleureront avec leur mère,
toute leur vie.

C'est par de tels hommes que la société s'embellit et se soutient et non par ces célibataires que l'égoïsme, le libertinage, peut-être, éloignent des peines respectables du mariage. Aussi, les bénédictions du père de famille qui réside dans les Cieux leur sont-elles destinées. Anciens et vénérables patriarches qui, dans les premiers siècles du Monde, couvriez la terre de votre nombreuse postérité, de quels succès vos travaux paternels étoient couronnés! Comme vos troupeaux se multiplioient en proportion de vos fils et de vos vertus! Quels trésors la terre vous prodiguoit, pour vous dédommager de vos peines, et vous récompenser de votre zèle à la peupler! Aujourd'hui encore les pères de

famille qui vous imitent, et qui s'entourent d'enfans et de petits-enfans, doivent compter sur la fécondité de la terre, et sur la reconnoissance de la patrie, et sur les secours de la providence.

Un autre père de famille, non moins vénérable, repose non loin de M. Richomme, sous une tombe voisine de la muraille, du côté du nord

ICI REPOSE

Sylvain LAMOUCHE,
né à Bussière,
département de la Creuze,
le 20 9bre. 1733,
décédé le 22 décem. 1807.

Il fut bon époux,
bon père, bon parent,
et bon ami,
il éleva deux
orphelines.

Ce monument lui est érigé
par sa veuve, son gendre,
sa fille, ses neveux et
nièces.

Il éleva deux orphelines ! C'étoit donc un homme bienfaisant ! sera-t-il remplacé? Il est donc encore des hommes sensibles, humains et généreux, au milieu de ce siècle d'avarice et de dureté ! Ce sont-là les restes précieux d'Israël, que la Providence conserve pour le soulagement de l'humanité souffrante. Non, toutes les richesses ne vont pas s'engloutir dans les coffres de l'avare et de l'usurier; et dans les quartiers les plus pauvres de la capitale, qui en sont aussi les plus peuplés, il existe, çà et là, des hommes bons, qui semblables à ces fontaines dont les eaux coulent de distance en distance, portent la consolation et des secours dans les familles désolées, et dans les tristes réduits de l'indigence. On ne connoît point leurs bienfaits; le monde n'en parle pas, parce qu'ils les répandent en secret; mais le père céleste qui voit dans le secret, leur prépare le centuple de ce qu'ils donnent. Eh ! quelle récompense plus douce que les larmes et les remercîmens du pauvre !

J'aperçois en avançant contre le mur de l'ouest, une inscription latine, gravée sur une pierre qui y est adossée.

HOC

Optimis parentibus,

hic,

simul consepultis,

exiguum magnæ

pietatis

monumentum

erexit,

J. C. J. Lucr de Lancival,

rhetoricæ professor,

in Lyceo Parisiensi.

An. 1803.

Comme l'antithèse que cette inscription présente, est naturelle et touchante ! Combien est estimable l'homme de lettres qui se dévoue aux privations, pour rendre aux auteurs de ses jours, les derniers devoirs de la piété filiale ! Rougissez, hommes opulens, à qui vos pères et mères ont laissé des palais, et qui refusez à leurs dépouilles, une petite tombe, et une courte inscription !

CHAPITRE V.

M. Xavier Bichat. M. Delalande.

En me retirant, je jette les yeux, sur un jeune saule desséché. C'est un symbole, me dis-je; et je m'approche de la pierre devant laquelle il a été planté :

A

Xavier Bichat,
par les membres de la société
d'instruction médicale.

Cette inscription sans date ne m'auroit rien appris, si je n'avois pas su qu'elle concerne ce jeune Bichat que le trépas ravit, il y a quelques années, à l'admiration et à l'espérance des savans, et qui par la force de son génie, étoit parvenu à l'aide du scalpel anatomique, jusqu'aux limites qui séparent la substance matérielle, de la substance immatérielle de l'homme. S'il avoit vécu, il auroit sans doute, voulu pous-

ser plus avant ses recherches curieuses et scientifiques ; mais arrivé à la pensée, il eût été accablé d'ineffables mystères ; et il auroit entendu une voix divine qui lui auroit dit : *Tu ne passeras pas outre ; brise ton instrument : Hùc usque venies, etc.*

J'avois long-temps cherché la tombe de M. Delalande ; mais aucun monument n'indique encore où repose la dépouille de ce célèbre astronome. Pour me tirer d'embarras, le concierge voulut bien me conduire à l'angle de l'avant-mur du midi, qui se trouve au milieu du cimetière. C'est là que sommeille la dépouille de ce savant qui sonda les profondeurs des cieux.

Illi nequicquàm prodest
Aerias tentâsse domos,
Animoque rotundum,
Percurrisse polum ?

HORAT.

TABLE

DES DIVISIONS ET DES CHAPITRES,

CIMETIÈRE DE MONTMARTRE

PREMIÈRE PARTIE.

Pag.

CHAPITRE Ier. Occasion et premières circonstances de mon Voyage. 3

CHAP. II. Madame de Montmorency-Laval, abbesse de Montmartre. 6

CHAP. III. Situation du Champ du Repos. Réflexions sur cette dénomination. Le voisinage du Champ du Repos. La Chaussée d'Antin. Guinguettes. Magistrats des Convois, etc. 9

CHAP. IV. Description du Champ du Repos. Réflexions sur les objets que l'on y voit. 15

CHAP. V. Histoire de Sophie Delville, martyre du devoir et de l'amour. 21

Pag.

CHAP. VI. Continuation de l'histoire de madame Delville. 27

CHAP. VII. Je passe la nuit dans le Champ du Repos. 32

CHAP. VIII. Réflexions sur ma situation. Tombe de M.^r. Chameroy. Le Champ du repos est un livre bien éloquent. 36

CHAP. IX. Je continue mes réflexions. Apparition du spectre d'un athée. 40

CHAP. X. Dialogue entre le Spectre de l'Athée et Moi. 44

CHAP. XI. Réflexions au sujet du spectre. Le Champ du Repos reçoit les morts de toutes les religions. Réflexions à ce sujet. 55

CHAP. XII Je commence la visite des tombeaux. M. et madame Larmoyer. 58

CHAP. XIII Jeunes époux, jeunes épouses, jeunes garçons, jeunes filles. 61

CHAP. XIV. Je continue de lire les inscriptions des tombeaux. 67

CHAP. XV. Jeune Père de famille. Jeune Mère et son jeune Fils. 73

Pag.

CHAP. XVI. Épitaphium Pleville-Lepeley omni sculpturæ ornamento destitutum. 80

CHAP. XVII. L'ancien Vallon. 87

CHAP. XVIII. Tombeau et épitaphe d'Adrienne Chameroy. 90

CHAP. XIX. Mme. de Comps. Mme. Duboccage. M. de La Tour-Dupin. Mme. Maurice Mathieu. 95

CHAP. XX. St.-Lambert, auteur du poëme des Saisons, Marie-Victoire de Varency. 101

CHAP. XXI. Les quatre tombes de l'épouse et des enfans de M. Filion. La mère inconsolable. Le petit ange. 104

CHAP. XXII. La mère et sa fille. La jeune personne de 14 ans. Une jeune femme de 26 ans. Madame Lefebvre. 116

CHAP. XXIII. Monsieur le Maréchal de Segur. Madame Mathon. Mademoiselle Chaigneau. 122

CHAP. XXIV. Le jeune Nouvian. M. Rollin. Madame Tienloup. 127

Pag.

CHAP. XXV. Jenny-Agnès. Madame le May. M. Naudet. 135

MAISON DU P. LACHAISE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Description de la maison du père Lachaise, et de ses environs. 141

CHAP. II. Réflexions sur la maison du père Lachaise. Détails historiques. 145

CHAP. III. Continuation des réflexions sur le père Lachaise. 149

CHAP. IV. Différence de la population du Champ du Repos sous Montmartre, et de celle de la Maison du père Lachaise. Causes de cette différence. 155

CHAP. V. Coup-d'œil général sur les Sépulcres. Réflexions sur les Tombeaux ornés d'une croix. 160

CHAP. VI. Madame Garnier. M. de Londre. Madame Frémont. 164

CHAP. VII. M. Lenoir Dufresne. M. Renouard. M. et madame de Lonchamp. 168

Pag.

CHAP. VIII. Le vice-amiral Bruix. Valmont de Bomare. Mademoiselle de Blavette. M. Leullier. 172

CHAP. IX. M. Scribe, négociant. M. de Thomé, officier-général. M. Leconte, ancien négociant. Madame Fleurizelle. 179

CHAP. X. Thérèse-Gabrielle Morel, veuve Lieutaud. Christophe-Alexandre Souhart. Jacques-Alexis Nau. 185

CHAP. XI. M. Bacul rd d'Arnaud. Louise de Lorraine, femme de Henri III, reine de France et de Pologne. 190

CHAP. XII. Madame de Mortemer. M. de Vaucresson. Madame Boissière. Madame Brochant. 195

CHAP. XIII. M. de Préval. Mademoiselle Rivière; description de son tombeau, et de celui de madame Guyot. 200

CHAP. XIV Mestrezat, ministre protestant. Réflexions au sujet de sa sépulture. 206

CHAP. XV. Tombeau de la famille Fiefté. Double monument de M. Jacquemart. 211

Pag.

CHAP. XVI. La terrasse démolie. Madame Lechat. Monsieur l'Éclopé. Madame Destors. Monsieur Cochet. Mademoiselle Thorin. 215

CHAP. XVII. Monument de madame Howard. Tombe de madame Cottin, auteur de plusieurs romans estimés. M. Féline. 223

CHAP. XVIII. Réflexions. Destinées de Tivoli. 230

CIMETIÈRE DE VAUGIRARD.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Le Printemps et le trépas. 237

CHAP. II. Le Musée des Petits-Augustins. Le bal des Zéphirs. 244

CHAP. III. Le faubourg Saint-Germain. Le Jeune infortuné. 251

CHAP. IV. L'hôtel des invalides. Le vieux Soldat. 257

CHAP. V. Situation du Cimetière de Vaugirard. 263

Pag.

CHAP. VI. Les martyrs des Carmes. 268

CHAP. VII. Pauline Godillon. Madame Caplin. Mademoiselle Adeline. Madame de Forceville. Madame Herwin. 271

CHAP. VIII. M. Sabbatier de Cabre. M. Poulain. Madame Bertrand. Madame de Caulaincourt. 176

CHAP. IX. Madame Atroffe et ses deux filles. Madame de Saisseval. M. de Pfeffel. 282

CHAP. X. Tombe de M. Leblanc. Double monument de M. de Fontenai et de madame de Franqueville sa fille. Madame Varnout. 289

CHAP. XI. Madame le Fèvre. Le jeune Estienne. Le Centenaire. Madame Mangourit et son fils. 298

CHAP. XII. Le jeune Montalivet. Mademoiselle Clairon. L'abbé Ricard. Madame Delaunai. M. de la Harpe. 306

CHAP. XIII. M. Texier Olivier. Mme. Vincent. M. Caillard. Mme. Magimel. Augustine. 318

Pag.

CHAP. XIV. M. Chas et sa fille. Mademoiselle Robert. Mademoiselle Chassaing. Mademoiselle Ligné. 294

CIMETIÈRE DE CLAMART ET DE STE.-CATHERINE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Les fosses communes. Situation du Cimetière de Clamart. La maison du Concierge. La femme de ce gardien des tombeaux. 335

CHAP. II. Les environs du cimetière de Ste. Catherine. Dangers de sa situation pour la capitale, et pour la population voisine. 340

CHAP. III. Tombe de madame Brochant. Les quatre parens. Madame de Landreix. 342

CHAP. IV. Le père de seize enfans. M. Lamouche. M. et Mme. de Lancival. 349

CHAP. V. M. Xavier Bichat. M. Delalande 354

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE

Des Personnes dont les Epitaphes sont raportées, et de quelques autres dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

(*N. B.* Ces dernières sont marquées d'une astérisque *).

A

Adam, *voyez* Lechat.
Adanson, page 71.
Adeline, p. 273.
Aigreville (d'), *voyez* Marcotte
Amboise (d'), *voy.* Crussol.
Amette, p. 115.
Amey (Hausler), p. 131.
Anonymes, p. 67, 116, 292, 313.
Arnaud (d'), *voy.* Baculard.
Atroffe, p. 282.
— 282.
— (Convers), p. 284.

B

Bacoffe (Mars), p. 92.
Baculard (de) d'Arnaud, p. 190.
Bazin (de), p. 78.
Beauvoir (de) *voyez* Saisseval.
Bedard, *voyez* Mangourit.
Belhomme de Franqueville (de Foutenai), p. 293.
Belorgey, p. 62.
Benouville, p. 280.
Bernard, 305, *voyez aussi* Mathon Berthaumt.
Berthaumt p. 77.
Bertrand (Roger), p. 278.
Bianco, *voyez* Brantès.
Bichat, p. 354.
Bierfurher (Clerc), p. 119.
Blavette (de) p. 174.
Blondel, *voyez* Boissière.
Blot, *voyez* Destors.
Bobée, *voyez* Frémont.
Boissière (Blondel), p. 197.
Bomare (de), *voy.* Valmont.
Bonnefoux, p. 132.
Bontemps, *voyez* Howard.
* Bossuet, p. 208.
Bouché, *voyez* Varnout.
Brantès (de) de Caulaincourt, p. 279.
Brochant (Lecouteux), *voy. aussi* Roger, p. 343.
Bruix, 170.
Budel, *v.* Perdonnet, p. 99.
* Buffon, p. 174.

C

Cabre, *voyez* Sabatier.
Caignies, *voyez* Herwin.
Caillard, p. 321.
Caplin, p. 273.
Carrelet de Loisy, *v.* Dubut.
Caulaincourt (de), *voyez* Brantes.
Cazes (Muraire), p. 85.
Cerceau, *voyez* l'Eclopé.
Chaigneau, p. 126.
Chameroy, p. 37 — 91.
Chas, p. 326.
— 327.
Chassaing, p. 329.
Chaulot, *voyez* Julien.
Chrétien, *voyez* Fillion.
Clairon de Latude, p. 310.
* Claude, p. 208.
Clerc, *voyez* Bierfurher.
Cocatrix (le Seine), p. 112.
Conhet, p. 219.
Comps, p. 93.
* Corneille, p. 311.
Cottin (Rinteau), p. 227.
Croizet, p. 93.
Crublier, p. 78.
* Crussol d'Amboise, p. 6.
Couvers, *v.* Atrefe.

D

Darbonne, p. 165.
Dedelet, *voyez* Delaunay.
Delalande, p. 358.
Delaunay (Dedelet), p. 314.
Delessert (Dunkel), p. 76.
Delisle (le Bel), 218.
Delville, p. 21.
De Mêt, p. 61.
Destors (Biot), p. 218.
* Dubois, p. 149, 159, 254.
Dubocage (le Page) p. 96.
Duboeuf, p. 61.
Dubut de Longchamp, p. 171.
—Carrelet de Loisy, p. 171.
Dufresne, *voyez* Lenoir.
Dulau, p. 268.
Dunkel, *voyez* Delessert.
Dupin, *voyez* la Tour.
Durand, p. 69.
Durouré, *voyez* Saisseval.

F

Féline, p. 228.
Fieffé, p. 211.
— 212.
Fillion (Chrétien), p. 106, *voyez aussi* Mazan.
— 109.
* Fleury, p. 151.
Fleurizelle (Jouin), p. 183.
Fontenai (de), p. 291.
—— *voyez* Belhomme de Franqueville.
Forceville (de), *voyez* Marcotte.
Fragonard, p. 64.
Franqueville, *v.* Belhomme.
Frémont (Babée), p. 166.

G

Gai (de) de Landreix, p. 347.
Garnier, p. 164.
* Girardon, p. 264.
Godillon, p. 271.
Grandville, p. 280.
Greuze, p. 64.
Grimoard, *v.* de Saisseval.
Guillaumot, p. 346.
— (Le Blanc.), p. 346.
Guillois, 97.
Guyot (Leboucher), p. 204.

H

Hansler, *voyez* Amey.
Haudoire, *voyez* Marcotte.

Henri III (Louise de Lorraine), p. 193.
Herwin (Caignies), p. 272.
Howard, p. 224.

J

Jacquemart, p. 213.
Jenny, p. 135.
Jouin, *voyez* Fleurizelle.
Julien, p. 75.
— Chaufot, p. 75.
* Jurieux, p. 208.

L

Labarre (de) Vaignon de Mortemer, p. 195.
Lahille, *voyez* Vincent.
Lachaise, p. 143.
* Lafontaine, p. 247.
Laharpe, p. 316.
La Morinaie, *v.* Mangourit.
Lamouche, p. 351.
Lancival, *v.* Luce.
Landrèix, *voyez* de Gai.
Laprée, *voyez* Marcotte.
Larmoyer, p. 59.
Larochefoucault, p. 268.
Lataste, *voyez* Lefebvre.
Latude, *voyez* Clairon.
Laval, p. 262, *voyez aussi* Montmorency.
Lebel, *voyez* Delisle.
Leblanc p. 289, *voy. aussi* Guillaumot.
Lebœuf, p. 301.
Lechat (Adam), p. 216.
L'Eclopé, Cerceau, p. 217.
Lecœur, p. 68.
Leconte, p. 182.
Lecouteulx, p. 73.
Lecouteux, *voy.* Brochant.
Lefebvre (Lataste), p. 120.
Legras, p. 118.
Lejans, *voyez* Mathieu.
Lemai, p. 136.
Lenoir Dufresne, p. 169.
Lepage, *voyez* Duboccage.
Lepelley, *voyez* Pléville.
Leroi, p. 133.
Le Seine, *voyez* Cocatrix.
* Letellier, p. 149.
Leullier, p. 176.
Lieutaud (Morel).
Ligné, p. 331.
Loisy, (de) *voyez* Dubut.
Londre (de), 165, *voyez* Darbonne.
Longchamp (de) *voyez* Dubut.
* Louis XIV, p. 142, 146, 147.
Louise de Lorraine, *voyez* Henri III.
Luce, *voyez* Magimel.
Luce de Lancival, p. 353.

M

Magimel (Luce), p. 323.
Maignon (Tienloup), p. 130.
* Maintenon, p. 134, 147,
Mangourit, p. 304.
—) La Morinaie), p. 303.
Marcotte de Forceville (d'Haudoire d'Aigreville de Laprée), p. 274.
Mars, *voyez* Bacoffe.
Mathieu (Lejean), p. 98.
Mathon (Bernard), 125.
Mazan, p. 104.
— 108.
Mestrezat, p. 206.
* Molière, p. 247.
Montalivet, p. 308.
* Montmorency Laval, p. 6.
Morel, *voyez* Lieutaud.
Mortemer (de), *voyez* Labarre.

Mounier, p. 71.
Muraire, *voyez* Cazes.

N

Nau, p. 189.
Naudet, p. 137.
Nouvian, p. 127.

O

Olivier, *voyez* Texier.
* Orléans (d'), p. 148, 153, 154.

P

* Pascal, p. 270
Perdonnet (Budel), p. 97.
Pfeffel, p. 286.
* Pierre-le-Grand, p. 247.
Pléville le Pelley, p. 80.
Pontalba, p. 63.
Poulain, p. 287.
Préval (de), *v.* Seguineau.
Pujolle, *voyez* Suwebach.

R

* Racine, p 311.
Renard, p. 345.
— 345.
Renouard, p. 169.
Risteau, *voyez* Cottin.
Ricard, p. 312.
* Richelieu, p. 247.
Richomme, p. 249.
Rivière, p. 202.
Robert, p. 328.
Roger (Brochant), p. 198; *voyez aussi* Bertrand.
Rollin, p. 129.

S

Sabatier de Cabre, p. 276.
Saint-Lambert, p. 101.
Saisseval (de Beauvoir de Grimoard Duroure, p. 284.
Scribe, p. 179.
Seguineau de Préval, p. 206.
Segur, (de) p. 122.
Souhart, p. 187.

T

Texier (Olivier), p. 318.
Thomé (de), p. 168.
Thorin, p. 221.
Tieuloup, *voyez* Mignon.
Tour-Dupin (la), p. 97.
* Turenne, p. 145.

V

Vaignon, *voyez* Labarre.
Valmont de Bomare, p. 173.
Vareucy, p. 103.
Varnier, p. 63.
Varnout (Bouché). 292.
Vaucresson (de) p. 196.
Verchère d'Arcelot, p. 171.
Vincent (Labille), p. 319.
* Voltaire.

U

Urtubie (d'), p. 65.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP 2 8 1926